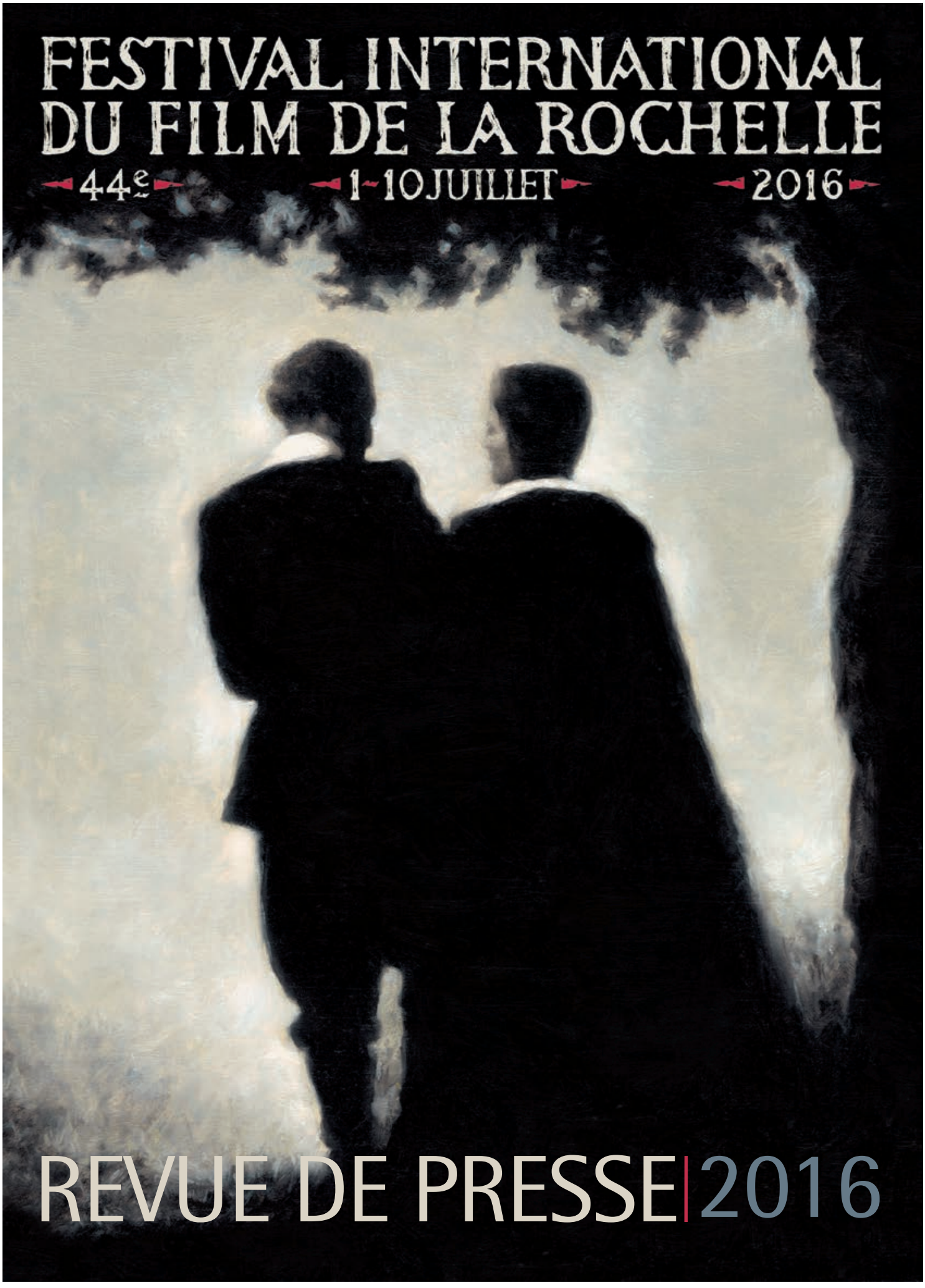


REVUE DE PRESSE 2016

FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE LA ROCHELLE

En 2016, nous avons présenté **152** longs métrages
et **43** courts métrages

au cours de **327** séances
sur **14 écrans**

pour **85 948 spectateurs**

Déléguée générale > **Prune Engler**
Direction artistique > **Sylvie Pras**
Administration générale > **Arnaud Dumatin**
Coordination artistique > **Sophie Mirouze**
Chargée de coordination > **Anne-Charlotte Girault**
Presse > **matilde incerti**

Conception et réalisation graphique > **Aurélie Lamachère**

Bureaux : 16 rue Saint Sabin 75011 Paris - Tél : 01 48 06 16 66
10 quai Georges Simenon 17000 La Rochelle - Tél/Fax : 05 46 52 28 96

www.festival-larochelle.org

SOMMAIRE

Quotidiens nationaux

L'AFP	29 juin 2016	**10**
L'Actu	1er juillet 2016	**11**
La Croix	22 juin 2016	**12**
La Croix	6 juillet 2016	**13**
L'Equipe	20 juillet 2016	**14-15**
Le Figaro	29 juin 2016	**16**
L'Humanité	6 juillet 2016	**17**
L'Humanité	1er juillet 2016	**18**
Le Monde	2 juillet 2016	**19**
Le Monde	10 juillet 2016	**20**
Le Quotidien du Médecin	23 juin 2016	**21**
Libération	25 juin 2016	**22**
Libération	2 juillet 2016	**23-30**
Libération	6 juillet 2016	**31**
Libération	25 août 2016	**32-33**
Relaxnews	29 juin 2016	**34**

Quotidiens régionaux

Charente Libre	29 juin 2016	**35-36**
En 2 mots Poitou-Charentes	1er juillet 2016	**37**
La Nouvelle République	14 mai 2016	**38**
La Nouvelle République	29 juin 2016	**39**
Ouest France	30 juin 2016	**40**
Le Populaire	15 juin 2016	**41**
Sud Ouest	21 décembre 2015	**42-43**
Sud Ouest	10 mars 2016	**44**
Sud Ouest	30 juin 2016	**45-46**
Sud Ouest	1er juillet 2016	**47-51**
Sud Ouest	2 juillet 2016	**52-54**
Sud Ouest	3 juillet 2016	**55-56**
Sud Ouest	4 juillet 2016	**57-61**
Sud Ouest	5 juillet 2016	**62-64**
Sud Ouest	6 juillet 2016	**65-67**
Sud Ouest	7 juillet 2016	**68-70**
Sud Ouest	8 juillet 2016	**71-73**
Sud Ouest	9 juillet 2016	**74-78**
Sud Ouest	10 juillet 2016	**79**
Sud Ouest	11 juillet 2016	**80**

Hebdomadaires nationaux 81

Ecran Total	18 mai 2016	**82**
Ecran Total	27 juin 2016	**83**
Elle	1er juillet 2016	**84**
Grazia	20 mai 2016	**85**
La Vie	29 juin 2016	**86-87**
Le Film Français	17 juin 2016	**88**
Le Journal de Mickey	29 juin 2016	**89**
Les Inrockuptibles	25 mai 2016	**90-91**
TéléObs	16 juin 2016	**92**
Télérama	2 juillet 2016	**93**

Hebdomadaires régionaux

Courrier Charente-Maritime	17 juin 2016	**94**
L'Hebdo de Charente-Maritime	30 juin 2016	**95**
Sud Ouest Le Mag	17 juin 2016	**96-97**
Sud Ouest Le Mag	25 juin 2016	**98-99**
Sud Ouest Le Mag	30 juin 2016	**100**
Sud Ouest Le Mag	2 juillet 2016	**101-102**

Mensuels 103

813	septembre 2016	**104**
AFCAE	juin-juillet 2016	**105**
L'Avant-Scène	février 2016	**106-108**
Bottin gourmand	été 2016	**109**
Esprit	septembre 2016	**110-111**
Le Festin	été 2016	**112**
Milk	juin 2016	**113**
Première	juillet 2016	**114**
Presse-Nouvelle	septembre 2016	**115-116**
La Rochelle Evénements	septembre 2016	**117**
L'Université Syndicaliste	11 juin 2016	**118**

Internet 119

Allociné 120
Aqui 121
A Voir, A Lire 122-124
Balthazar 125-128
Benshi 129
Le Blog du Cinéma 130
Centre Tchèque 131
Ciné + 132
Cinéstar News 133
Cineuropa 134
Cinézik 135
Comme au Cinéma 136
Cultures with Vivendi 137
Film de Culte 138
France Culture 139
France 3 Poitou-Charentes 140
France Inter 141
France Voyages 142-143
Journal des Femmes 144-146
Maze Magazine 147-152
Milk 153
La Nouvelle République 154
Répliques 155-188
La Rochelle Tourisme 189
RTBF 190-191
Sens Critique 192-200
Sud Ouest 201
Télérama 202-209
Time Out 210
Toute la Culture 211-213
Ubacto 214-216

Radios et télévisions 217

Quotidiens

29 juin 2016

Le marathon cinéphile du 44e Festival international du film de La Rochelle débute vendredi

LA ROCHELLE, 29 juin 2016 (AFP) - La 44ème édition du Festival international du film de La Rochelle, un des plus grands rendez-vous de cinéphiles en France, débute vendredi pour dix jours, avec un hommage au documentariste Frederick Wiseman et une invitation à découvrir les femmes cinéastes turques.

Ce festival sans palmarès, qui dépasse chaque année les 80.000 spectateurs, propose aux amateurs quelque 200 films (fiction, documentaire, animation) originaires du monde entier, à raison de cinq séances par jour, avec divers focus thématiques et en présence de nombreux réalisateurs.

Cette année, le Festival rend notamment hommage au cinéaste français Alain Guiraudie, dont le dernier film "Rester Vertical" était en compétition officielle au Festival de Cannes 2016, ainsi qu'au Suisse Barbet Schroeder, dont 14 films sont programmés.

Le documentariste américain Frederick Wiseman sera aussi honoré, et présent à La Rochelle, avec la diffusion de 14 oeuvres documentaires, des plus récentes "In Jackson Heights" (2015), "At Berkeley" (2013) aux plus anciennes "Tititcut Follies" (sur un hôpital psychiatrique de prisonniers, 1967), "Hight School" (consacré à une école secondaire de Philadelphie, 1968) ou "Welfare" (sur un centre d'aide sociale à New York, 1975).

Parallèlement, le Festival propose une plongée dans le cinéma turc, côté femmes, avec un focus sur les films de la réalisatrice Yesim Ustaoglu, qui viendra présenter sa filmographie.

"Dans certains pays peu favorables à la cause des femmes, beaucoup d'entre elles tournent. Nous en avions apporté la preuve en 2008 avec les cinéastes iraniennes et cette années, nous convions à découvrir onze films réalisés par six cinéastes turques", explique Prune Engler, Déléguée générale du Festival.

Côté animation, le festival a fait le choix d'explorer le "documentaire d'animation", dans la veine de "Valse avec Bachir" (Ari Folman, 2008) ou "Persepolis" (Marjane Satrapi, 2007). La Roumaine Anca Damian présentera notamment "Le voyage de Monsieur Crulic" (2011) et "La Montagne magique" (2015).

L'intégrale de la cinématographie, muette et sonore, de Carl Theodor Dryer (1889-1968), sera également proposée. Au total, 14 longs métrages et 8 courts métrages du maître danois seront projetés, dont "La passion de Jeanne d'Arc", présentée dans une église, accompagnée par des orgues rénovés.

Des rétrospectives Jean Vigo (1905-1934) et Alberto Sordi (1920-2003), acteur majeur de la comédie italienne, seront également visibles. Une quarantaine de films récents, venus du monde entier et encore inédits en France, sont aussi programmés, dont une quinzaine projetés en présence de leurs auteurs.

l'actu.

1er juillet 2016



LA ROCHELLE

Festival : 200 films du monde entier au menu

La 44e edition du Festival international du film de La Rochelle commence aujourd'hui 200 films (fictions, documentaires, films d'animation) issus du monde entier seront projetes, dont une vingtaine d'œuvres pour enfants et ados 80 000 spectateurs sont attendus Programme sur www festival-larochelle org

la Croix

22 juin 2016

Spécial festivals

cinéma

Groix. *Du 18 au 22 août. Rens. : www.filminsulaire.com ou 02.97.86.57.44*
Foix. *Du 8 au 16 juillet. Rens. : 05.61.65.44.23*
La Rochelle. *Du 1er au 10 juillet. Rens. : www.festival-larochelle.org ou 05.46.52.28.96*

Et aussi

Paris. *Cinéma en plein air de la Villette. Du 13 juillet au 21 août*
Gindou. *Du 20 au 27 août.*
Douarnenez. *Du 19 au 27 août*



À La Rochelle, des toiles entre deux tours

La 44e édition du Festival de la Rochelle promet, une fois encore, de bien beaux rendez-vous aux amateurs de cinéma d'ici, d'ailleurs, d'hier ou d'aujourd'hui. Dix jours de découverte, quatorze écrans sur lesquels s'enchaînent cinq projections du matin au soir... Le public familial, aussi bon enfant que passionné (85 000 spectateurs l'an dernier) ne risque pas de s'y ennuyer. Ici, point de tapis rouge ni de compétition, mais des séances chaleureuses et des invités accessibles. Honneur aux femmes, cette année, avec un cycle découverte consacré à la réalisatrice turque Yesim Ustaoglu *(Araf, quelque part entre deux...)* et à ses compatriotes, notamment Deniz Gamze Ergüven *(Mustang)*. Trois rétrospectives (Carl Dreyer, Jean Vigo et Alberto Sordi) et trois hommages (Barbet Schroeder, Frederick Wiseman et le sulfureux Alain Guiraudie) sont au programme. Pléthorique, la sélection permettra aussi de découvrir en avant-première le meilleur du dernier Festival de Cannes.

Arnaud Schwartz

la Croix

6 juillet 2016

A La Rochelle, chacun se crée son festival

Comme chaque année, ce beau rendez-vous propose une foisonnante programmation à des cinéphiles curieux et fidèles, dans une atmosphère familiale.

La Rochelle
De notre correspondante

À La Rochelle début juillet, on voit des couples, des amis se héler sur les quais du vieux port « *Tu viens de voir quoi ?* », « *Et tu vas où maintenant ?* ». On croise des amateurs pris d'une fringale cinématographique, occupés à cocher les cases d'une grille qui leur offre, sur dix jours, un programme de plus de 200 films. L'un vient d'assister à une « leçon de musique » autour de l'œuvre de Maurice Jaubert, compositeur pour Jean Vigo, Jean Grémillon ou Julien Duvivier ; l'autre s'apprête à découvrir un film de l'année, venu de Roumanie, du Chili ou de Lettonie. À moins qu'il ne s'agisse d'une œuvre de patrimoine : une comédie italienne dans la rétrospective Alberto Sordi ? Un documentaire de l'américain Frederick Wiseman ? *Cléo de 5 à 7*, d'Agnès Varda ?

« *Le Festival de La Rochelle, c'est un voyage autour du monde, mais aussi dans notre mémoire de cinéphile* », glisse Axelle, festivalière parmi les plus assidues de ce rendez-vous un peu à part. « *On n'y délivre pas de prix, les œuvres sont traitées à égalité, comme les spectateurs. Il n'y a pas de passe-droit, tout le monde fait la queue pour rentrer dans les salles. Dans les files d'attente, on se parle sans se connaître, on partage le goût de cinéma* », décrit Bruno, autre habitué des lieux. Il a traversé la France pour venir piocher dans cette programmation les « *films que je ne verrai jamais en salle près de chez moi et encore moins à la télé* ». Ceux-ci sont « rangés » en quelques catégories : Hommages, Musique et cinéma, D'ici et d'ailleurs, Rétrospectives… Le Danois Carl T. Dreyer (1889-1968) est à l'honneur cette année. « *Nous avons pu rassembler l'intégrale de son œuvre avec l'impression de monter une grande exposition de peinture. Certains festivaliers s'y consacrent entièrement, au détriment d'autres films* », remarque Prune Engler, déléguée générale du festival.

« Le Festival de La Rochelle, c'est un voyage autour du monde, mais aussi dans notre mémoire de cinéphile. »

La catégorie Découverte regroupe cette année 11 films récents de réalisatrices turques. « *Cette sélection casse un peu un cliché selon lequel les femmes turques ne peuvent pas s'exprimer,* poursuit Prune Engler. *Au contraire, on voit là leurs différents regards sur la famille, la société turque.* » Un autre standard du festival de La Rochelle consiste à organiser des rencontres entre cinéastes et spectateurs. Celle de samedi prochain, 9 juillet, réunira des réalisateurs de documentaires d'animation, genre hybride que des films tels que *Persepolis* ou *Valse avec Bachir* ont contribué à populariser. On peut les revoir sur grand écran, parmi d'autres, cette semaine à La Rochelle.

Agnès Marroncle

Festival international du film de La Rochelle, du 1er au 10 juillet. Rens. : au 05.46.52.28.96 ou festival-larochelle.org

L'ÉQUIPE

20 juillet 2016

LA PLUS BELLE SÉRIE DU MONDE

Sept réalisateurs racontent ce qui les passionne dans le feuilleton de juillet, les souvenirs que le Tour évoque chez eux et la façon dont ils le filmeraient.

RICO RIZZITELLI

LA ROCHELLE – Jorgen Leth (79 ans) est un cas. Poète, écrivain, cinéaste expérimental, il commente le Tour depuis 1988 pour la chaîne danoise TV 2. Enfant, il sprinte dans les rues d'Aarhus et suit son oncle, directeur du vélodrome de la ville. Là, à la charnière des années 1940 et 1950, il s'entiche des *« pistards de l'âge d'or, de Louis Gérardin à Oscar Plattner »*. Sa passion pour le vélo le mène sur les routes du Tour dès 1970 et le conduit à réaliser des documentaires : *The Stars and the Watercarriers* (*les Stars et les Porteurs d'eau*, sur le Giro 1973) et *A Sunday in Hell* (*Un Dimanche en enfer*), un documentaire cultissime sur Paris-Roubaix 1976.

« J'aime les coureurs qui ont de l'imagination, qui cassent la monotonie de la course. Le Tour est un thriller, imprévisible. J'aime que le héros évolue, qu'il soit tel homme un jour, un autre le lendemain. À mon âge, si ça ne me fascinait pas, je m'en irais. C'est la meilleure série qui soit au monde », assure ce fan de Coppi et d'Ocana.

> **Le Tour me fascine par l'émotion qu'il dégage. Tous ces gens au bord de la route, le bruit, la fureur…"**
>
> JULIO MEDEM

Comme souvent, le Tour renvoie d'abord à l'enfance et aux langueurs de juillet. *« Il se confond avec un temps flottant, où les heures se dilatent devant la télé. C'est la bande-son parfois répétitive des après-midi d'été »*, glisse Guillaume Brac (39 ans), le metteur en scène du *Repos des braves*, un documentaire sur des cyclotouristes qui escaladent les cols des Alpes (1). Pour d'autres, comme Julio Medem (57 ans), le cinéaste espagnol de *Ma ma*, il rappelle la fin du franquisme et les journées sans fin à San Sebastian, où on pouvait suivre la Grande Boucle à la télé française. *« Le Tour me fascine par l'émotion qu'il dégage. Tous ces gens au bord de la route, le parcours, les Alpes et les Pyrénées, le bruit, la fureur… On le suit jusqu'au fin fond de l'Amérique du Sud, rendez-vous compte ! »*

> **Ces gars connaissent leur place. À travers le Tour, on a un bon prisme de la condition humaine"**
>
> PHILIPPE HAREL

Au Festival international du film de La Rochelle, Alain Guiraudie (52 ans), le réalisateur de *Rester vertical* (en compétition à Cannes) hésite entre aller voir un film ou rester à l'hôtel voir l'étape du jour. Quand il ne s'enthousiasme pas sur un plan fixe sur un pont à Villefranche-de-Rouergue (Aveyron), sa ville natale, datant d'il y a quelques jours, il convient *« aimer tout dans le Tour, y compris faire la sieste devant. Lors de certaines étapes, il y a quelque chose de lent, de contemplatif comme dans un film de Béla Tarr (2). Le Tour, c'est d'abord la montagne et la campagne françaises. Quelque chose de très populaire, de provincial, mais qui s'achève sur les Champs-Élysées. »*

Pour Philippe Harel (59 ans), le metteur en scène du *Vélo de Ghislain Lambert*, cette culture du paradoxe constitue un des charmes essentiels du cyclisme : *« C'est à la fois un sport à la pointe de la technologie* (le matériel, la façon dont il est filmé) *et une discipline antique, où ça reste un mec sur son vélo. »* S'ils apprécient, dans l'ensemble, la réalisation du Tour, ces cinéastes peinent à s'imaginer diriger l'énorme dispositif qui régit la diffusion de la course. *« Le direct impose un lourd cahier des charges. Ça ne laisse pas beaucoup de place pour réfléchir à la forme. En fiction, on crée, on modèle l'événement. Là, on est toujours là où on doit être, on ne peut pas être où on voudrait »*, argue Guiraudie. Il n'empêche, chacun a des idées pour enrichir la retransmission.

« Multiplier les drones et mettre des GoPro sur tous les coureurs permettrait au téléspectateur de décider de ce qu'il veut voir dans la course, plaide Tomas Gislason (54 ans), l'auteur danois d'*Overcoming*, un documentaire sur Bjarne Riis et l'équipe CSC lors du Tour 2004. *Là, on nous raconte une histoire trop objective, il faut introduire des morceaux de fiction* (!) » Pour Julio Medem, le futur s'organisera avec *« des casques à réalité virtuelle, où tu vois à 360°. La technologie va apporter plus de spectacle et une réalité impressionnante. Le téléspectateur pourra choisir où il veut être. Pareil pour le son : on pourra écouter les consignes des directeurs sportifs, le souffle des coureurs, leurs échanges en course. Ce sera fantastique. »*

Guillaume Brac, lui, table sur des *« scooters électriques afin de capter un son direct de qualité. Je leur demanderais aussi d'enlever leurs lunettes. Dingue de ne pas voir leur regard. »* L'esthétique de l'époque (casques, maillots, lunettes) ne sied guère aux cinéastes (*« Pas très glam, votre carrément moche »*, euphémise Guiraudie).

C'est en partie pour ça (et pour la folie EPO aussi) que Philippe Harel a préféré situer son film dans les années 1970. *« Cela fictionnait moins et, visuellement, c'était plus payant. Pourtant, le vélo, c'est comme l'opérette, ça ne bouge pas. Ces gars, confrontés au réel, ne se mentent pas. Ils connaissent leur place dans la hiérarchie du peloton. À travers le Tour, on a un bon prisme de la condition humaine. »* Étonnamment, la plupart des fictions autour du vélo sont des comédies, souvent burlesques – de *les Cracks* d'Alex Joffé (1968) à l'immense *Parpaillon* (1993) de Luc Moullet –, rarement des drames. À se demander si le documentaire n'est pas un genre plus adapté à la geste cycliste.

Jorgen Leth ne tranche pas mais rappelle cette anecdote au moment de négocier le droit de filmer Paris-Roubaix 1976 avec Félix Lévitan (le directeur de la société du Tour) pour *A Sunday in Hell* : *« Quand je lui ai demandé combien il voulait, il ne savait pas. Il m'a juste dit : "Pour faire ce film, vous avez besoin de trois choses. Que le sujet soit attrayant, c'est le cas. Vous avez besoin d'acteurs, je les ai. Vous avez besoin d'une bonne histoire, je l'ai aussi. Ces choses-là font partie du budget d'habitude. Alors, arrêtez de calculer et revenez avec une offre." Deux heures plus tard, on est revenu. "Ce n'est pas assez", a-t-il dit, il a fait une contre-proposition et on s'est mis d'accord. On a tourné le film avec vingt et une caméras et c'était comme des manœuvres militaires. »*

> **Ça ressemble à un gros cirque, une sorte de gigantesque publicité pour la France"**
>
> STEPHEN FREARS

Si le règne autocrate de Lance Armstrong a éloigné Julio Medem et Guillaume Brac de leur télé, il a incité Stephen Frears (75 ans), au contraire, à en faire un film, *The Program* (2015). *« Je suis un fan de foot, pas de vélo. J'ai regardé la course, j'ai trouvé ça ennuyeux*, indique le réalisateur anglais. *Le Tour est un grand événement qui ressemble à un gros cirque, une sorte de gigantesque publicité pour la France. Ce qui m'intéressait avec Lance, c'est comment un gars qui a vaincu le cancer, qui a levé des dizaines de millions de dollars, peut devenir un tricheur qui a menti et intimidé tant de gens. Ce n'est pas l'EPO qui me dérange, mais ça. C'est* ▸▸



Lors du Tour 1949, qu'il gagnera, Fausto Coppi sous l'œil d'une caméra lors de l'étape Luchon-Toulouse.

L'ÉQUIPE
20 juillet 2016



▶▶ *une histoire criminelle, une tragédie américaine.* » À propos du dopage, Alain Guiraudie y voit « *un problème de santé publique et un point plus existentiel. On vit dans un monde de la performance où il faut repousser ses limites. Peu importe si ça affecte nos vies. Le dopage est même arrivé dans le sexe via le Cyalis ou le Viagra. Dès que ça passe par une piqûre, de la manipulation génétique ou des transfusions sanguines, ça rejoint la problématique de la came.* »

À la fois créateur et suiveur de la chose cycliste, Jorgen Leth développe un point de vue plus singulier. « *Je suis contre. Que dire d'autre ? Il y a moins de dopage mais les contrôles ne s'arrêtent jamais. Dans quel pays étrange peut-on aller chez les coureurs, la nuit en plein hiver ? C'est vital, les contrôles, et on doit éradiquer le dopage mais je suis un romantique et je compare les coureurs aux jazzmen. Et personne ne contrôlait Charlie Parker !* » ■

(1) « Le Repos des braves » sera diffusé demain à 17 h 40 sur Ciné + Club.
(2) Metteur en scène hongrois.

« Froome a un physique d'un érotisme absolu »

Alain Marcoen, soixante-quatre ans, chef opérateur des frères Dardenne, deux fois lauréats de la Palme d'or à Cannes, pose sur le Tour son regard d'expert en images (*).


DR

« Le Tour, aujourd'hui ? »
Il revisite l'histoire de France à travers une compétition populaire. On est en juillet, période de congés payés, ça renvoie à 1936, c'est imparable. On plonge dans une sorte de mythologie, avec les histoires les plus incroyables, une épopée absolue. En même temps, c'est un feuilleton au jour le jour : on se lève le matin, on regarde à quelle heure commence la retransmission et on s'organise. Après l'étape, en vacances ou chez soi, on va boire un verre et on en parle avec les copains. Et tout le monde a toujours quelque chose à dire.

La réalisation ?
Elle ne fait que s'améliorer, mais je déteste les drones, les prises de vue aériennes. On doit être au ras du sol, qu'on sente la résistance du matériel. Le monde a toujours l'air beau quand il est vu d'un drone. La vie est horrible, y compris pour les coureurs cyclistes. Une vue en plongée n'a de sens que pour mettre en valeur un paysage. La retransmission du Tour ne doit être en aucun cas une envolée, ça doit être l'enregistrement d'une souffrance et elle ne peut être vue que du sol.

Ce n'est pas une vision un peu noire ?
Quand les hélicos filment la beauté de la France, c'est une sorte d'interlude dans la souffrance. Le Tour de France fait partie de la vie et la vie est une immense souffrance. On parle de coureurs en culottes courtes (!), ce sont encore des gamins, ça veut donc dire qu'ils ont la chance, malgré leur âge, de pratiquer un jeu. C'est formidable même si ce jeu peut être synonyme de souffrance. Comme s'ils retardaient le moment de devenir de véritables adultes.

Un coureur ?
Froome est formidable. Il a un physique d'un érotisme absolu. Il est une sorte de mutant qui "pousse" extrêmement petit. Il est fascinant, comme sorti d'*Alien*, il touche à la mythologie par son physique. Il a un côté enfantin aussi, on dirait un adolescent mal foutu. Sur le vélo, il est inélégant, mais il renvoie à la définition originelle du dandysme, n'être que lui-même. Personne ne lui ressemble, il est fidèle à lui-même, sans se préoccuper des autres.

Une image ?
La mort de Tom Simpson dans le Ventoux. À quinze ans, c'est inimaginable que le sport puisse être associé à la mort. À la souffrance certes, mais à l'époque le sport cycliste était le prolongement du jeu. La mort n'est pas présente dans les jeux d'enfant, c'est sa définition même. Et que là, un enfant soit mort pendant le jeu et que j'assiste en direct à cette mort, c'était quelque chose qui m'a profondément marqué. » **R. Ri.**

(*) Directeur de la photographie sur le documentaire « l'Équipée belle » (2001, de Jean-Christophe Rosé), qui retrace le Tour 2000 au sein de l'équipe Cofidis.

LE FIGARO

1er juillet 2016

CULTURE

Barbet Schroeder : « J'essaie de ne jamais passer pour un auteur »

FESTIVAL Rencontre avec le réalisateur de « More » ou de « L'Avocat de la terreur », l'un des invités d'honneur du 44e Festival de La Rochelle, qui se tient jusqu'au 10 juillet.

MARIE-NOËLLE TRANCHANT
mntranchant@lefigaro.fr

Le 44e Festival du film de La Rochelle s'ouvre aujourd'hui avec *Moi, Daniel Blake*, de Ken Loach, palme d'or du dernier Festival de Cannes. Jusqu'au 10 juillet, outre la sélection internationale de films récents et les rétrospectives consacrées à Dreyer, Jean Vigo et Alberto Sordi, on a rendez-vous avec l'élégant et énigmatique Barbet Schroeder.

« J'ai toujours utilisé le cinéma comme une manière d'en savoir plus sur le monde. Et j'essaie de ne jamais passer pour un auteur », affirme d'emblée le cinéaste suisse. La déclaration suffit à marquer sa singularité. Elle peut sembler paradoxale si l'on songe qu'il est arrivé tout jeune aux *Cahiers du cinéma* à l'époque où Godard, Truffaut, Chabrol, Rivette inventaient justement le cinéma d'auteur.

« Mais j'avais sous les yeux les exemples des grands classiques américains, comme Howard Hawks : ils ne se revendiquaient pas comme auteurs. » Ils faisaient des films, voilà, et on a remarqué après coup combien ils leur imprimaient leur style. C'est le chemin qu'a suivi Barbet Schroeder : *« Mes films sont une succession de paris. Des paris nés de la passion pour un sujet chaque fois différent. »*

Au temps où ses camarades de la Nouvelle Vague s'emparaient fougueusement d'une caméra et tournaient avec les moyens du bord, le futur réalisateur de *More*, là encore singulier, a commencé par devenir producteur en créant, à 22 ans, les Films du Losange, qui sont toujours une des plus belles maisons de production française. *« Je ne pensais pas que le cinéma était un art de jeunesse*, dit-il. *Je me suis donné le temps. Les films du Losange étaient conçus comme une maison d'édition, dont le manifeste a été* Paris vu par..., *sorte de collection en 16 mm réunissant Rohmer, Godard, Chabrol, Jean Rouch, Jean-Daniel Pollet. »* C'est grâce à Schroeder que Rohmer a pu conquérir le public avec ses *Contes moraux*. *« J'admirais son intelligence, sa sensibilité, et notre relation a beaucoup compté dans ma vie. Je souhaitais toujours lui montrer mes films, même si nous étions très différents, lui dans le classicisme, moi plus porté vers les limites. »*

L'œil du documentariste

Avec ses deux premiers films, *More* (1969) et *La Vallée* (1972), tournés à Ibiza, paradis de la drogue et de l'amour libre, avec la musique de Pink Floyd, il passe pour un réalisateur emblématique de la culture hippie. *« Mais il y a un petit malentendu*, observe-t-il. *Je traitais dans* More *des thèmes éternels, la jalousie, la femme fatale. Mais, comme j'aime être le plus véridique possible, ce contexte hippie a paru finalement plus important que l'histoire aux yeux du public. »*

Il y a toujours chez lui l'œil d'un documentariste captivé par la réalité, surtout quand elle est dérangeante, dangereuse. *« La question du mal nous hante tous, et elle est toujours actuelle, puisque sans réponse. »* En témoignent ses portraits du dictateur ougandais Idi Amin Dada (1974) ou plus récemment de Jacques Vergès, *L'Avocat de la terreur* (2007). Son principe ? *« Plonger dans la réalité d'un personnage en lui laissant toutes ses chances. »* Filmer au plus près du modèle, révéler son ambiguïté ténébreuse sans en être complice, position risquée, qui demande un savoir-faire de haute précision. Il y a du thriller dans ces documentaires, comme il y a du documentaire dans des fictions telles que *Le Mystère von Bülow* ou *Barfly*, évocation de l'écrivain Charles Bukowski, cher au cinéaste : *« Sa négligence insolente me fait penser à un philosophe cynique de la Grèce antique. »* ■

Programmation : www.festival-larochelle.org



MIGUEL MEDINA/AFP

***« J'ai toujours utilisé le cinéma comme un moyen d'en savoir plus sur le monde »*, explique Barbet Schroeder, ici en 2015.**

l'Humanité

29 juin 2016

LA CHRONIQUE CINÉMA D'ÉMILE BRETON



Francine Bajande

L'Amérique en ses profondeurs

L'INTÉGRALE WISEMAN,
coffret DVD (deuxième volume), éditions Blaq Out.

Le volume deux de l'intégrale Frederick Wiseman paraît dans les premiers jours de juillet. On avait rendu compte ici (9 décembre 2015) du premier volume, paru à l'automne dernier, et dit l'importance de cette exploration documentée des institutions américaines par un cinéaste scrupuleux les abordant d'un regard « froid ». Exploration qui se poursuit avec cette livraison d'été, treize films au total, de *Model* (1980) à *High School II* (1994). L'éventail est largement ouvert, d'une agence de mannequins new-yorkais pour le premier au retour dix-huit ans après un premier film dans une école alternative de Harlem à New York accueillant des enfants d'origine portoricaine en difficulté pour le dernier, avec ces questions laissées en suspens : quel bénéfice en ont tiré les anciens ? Les méthodes ont-elles évolué ? Cette insistance, ces retours (ce n'est pas là le seul dans son œuvre), dit assez quelles préoccupations morales la sous-tendent. Morale non pas au sens où Wiseman serait un donneur de leçons, mais en tant que substance même d'une œuvre. Wiseman en effet a suffisamment de confiance dans le cinéma – et dans le spectateur – pour ne jamais tenter d'imposer son point de vue. Il passe de longues semaines à étudier l'institution sur laquelle il va travailler, d'autres non moins longues à filmer sur place, enregistrant des milliers de mètres de pellicule, et tout autant au montage de ce matériau.

« Une exploration documentée des institutions. »

C'est ce qui fait le prix de son travail et une entreprise comme celle de cette intégrale en DVD permet de mieux le mesurer. Ainsi, pour ne prendre qu'un exemple, des quatre films *Blind*, *Leaf*, *Adjustement and Work*, *Multi-Handicaped*, soit plus de neuf heures de film autour des problèmes de la place des handicapés dans la société, tournés les uns dans des instituts spécialisés, les autres dans des usines adaptées pour accueillir ceux qui ne pourraient pas trouver de place ailleurs. C'est dire avec quel soin le cinéaste « entre » dans un sujet, mais c'est dire aussi que cette approche est passionnante, le spectateur invité à la suivre dans ses méandres, ses retours de réflexion. La vie dans ce qu'elle a d'inattendu puisque le cinéaste avance sans plan de démonstration préconçu mais ne craint pas de se laisser surprendre par ce qu'il a sous les yeux.

Avec le troisième volume à venir à l'automne, Wiseman débarque en Europe et là, de la Comédie-Française et du ballet de l'Opéra à Paris à la National Gallery à Londres, c'est aussi aux institutions culturelles qu'il s'intéresse. On l'attend avec impatience.

Le Festival du film de La Rochelle, qui commence cette semaine, rend hommage à Wiseman.

l'Humanité

6 juillet 2016

La Rochelle, terre de rencontres

Le tour du monde des « cinéfils », du Danemark à l'Italie.

La Rochelle, envoyé spécial.



DEUX DOCUMENTARISTES FREDERICK WISEMAN ET NICOLAS PHILIBERT. PHOTO J M SICOT/FIFLR

Un festival où l'on peut voir dans la même journée – et c'était au tout début – le premier film de Carl Theodor Dreyer, *le Président* (1919, muet), superbe, et le plus connu, *la Passion de Jeanne d'Arc* (1928), n'est forcément pas un festival comme les autres. C'est celui de La Rochelle, 44e édition. *Le Président*, peu vu en vérité, avait assez mauvaise réputation : les débuts hésitants d'un grand cinéaste, peut-être ? Dreyer lui-même n'avait-il pas dit en 1947 : « *C'est un film qu'on ne supporterait pas de voir aujourd'hui* » (entretien avec *les Cahiers du cinéma*, cité par Jean Sémolué dans son livre sur le cinéaste). Or, ce qui put être un temps tenu pour défaut, la raideur d'interprètes venus forcément du théâtre, lui confère aujourd'hui comme une monumentalité impressionnante. Ce qui aurait pu n'être qu'un mélo, l'histoire d'une fille non reconnue par son père, et qui, ayant tué son enfant, doit être jugée par ce père (le président), qui ne découvre sa paternité que lors du procès, prend allure de tragédie : parce que Dreyer a su jouer avec les temps du récit. Parce qu'il a su faire de la raideur même des interprètes, l'intransigeant et fragile puritanisme d'une classe sociale au pouvoir, le ressort même de l'action. Bref, le cinéma qui « dit » bien au-delà de ce qu'il montre. Sur *la Passion de Jeanne d'Arc*, qu'on connaît mieux, on ne s'attardera pas, sauf à dire que cette version restaurée fut donnée dans l'église Saint-Sauveur, à l'arrière du Vieux-Port, accompagnée à l'orgue par Karol Mossakowski. Moments de grâce.

Et puis, où ailleurs qu'ici pourrait-on voir Agnès Varda, qui, à 80 ans largement passés, vient de terminer le tournage de son dernier long-métrage, chanter avec Michel Legrand, ami de Jacques Demy, compositeur des *Demoiselles de Rochefort*, la chanson de son film *Cléo de 5 à 7*, qu'elle venait présenter ? C'est que La Rochelle est d'abord, chaque année, en ces premiers jours de l'été, terre de rencontres pour les amants du cinéma. On y vit les premières années bien des enseignants de toute la France s'y retrouver. Depuis, les dates de départ en vacances ont été retardées, mais pas mal de ces jeunes gens des années 1970 sont à la retraite. Et c'est bien sûr à La Coursive, emblématique lieu de départ des rêves, que l'on ira retrouver les amis de sa jeunesse. Et d'autres films, d'autres découvertes à faire.

Elles ne manquaient pas cette année : Frederick Wiseman était là pour présenter la rétrospective qui lui était consacrée et c'est un exceptionnel voyage aux États-Unis et dans leurs institutions, d'*Hospital* à *Boxing Gym* avec cette incursion européenne que constitue *la Dernière Lettre*, bouleversante rencontre provoquée par le cinéaste entre Catherine Samie, de la Comédie-Française et un texte de l'écrivain soviétique Vassili Grossman.

Dire encore les autres rétrospectives : Jean Vigo, avec ses quatre films, qui refusa des spectateurs, salle comble, tant reste vivante cette œuvre de fièvre. Autres hommages : à Barbet Schroeder ou Alain Guiraudie. Et, pour finir, celui rendu à un comédien, et non des moindres, Alberto Sordi qui, du jeune glandeur des *Vitelloni* (1953) de Fellini au chiffonnier de *l'Argent de la vieille* (1972) de Comencini, fut pour le monde entier le visage d'une Italie populaire et râleuse. Belle idée que cette rétrospective autour d'un comédien qui permettait tout à la fois de mieux évaluer les constantes de cette « comédie italienne », puisque les réalisateurs étaient à chaque fois différents. Et ses permanences, dont la première apparaît sans doute mieux aujourd'hui : sa cruauté. Et son substrat politique, au sens où cette plongée dans un monde qui sait rire de ses misères est autrement roborative que l'atonie d'aujourd'hui. Bref, de belles rencontres pour un festival qui s'achève le 10 juillet.

ÉMILE BRETON

Le Monde

2 juillet 2016

L'éloge des femmes de Dreyer

Le Festival international du film de La Rochelle consacre une rétrospective au cinéaste danois

CINÉMA

De Carl Theodor Dreyer (1889-1968), on connaît plus que tout *La Passion de Jeanne d'Arc* (1927). Ce film muet pensé pour le parlant n'est au fond ni l'un ni l'autre : c'est un film-visage, le seul peut-être de son espèce. Il avance rivé à sa comédienne, Renée Falconetti, et c'est sur les traits de cette dernière que la petite et la grande histoire entrelacées s'offrent à lire – la petite surtout est immense, l'absolue solitude terrestre de Jeanne lentement brisée par la souffrance, qui s'éclaire par rayonnements de son dialogue intérieur avec Dieu.

Evénement de la 44e édition du Festival international du film de La Rochelle, *La Passion de Jeanne d'Arc* y est projeté samedi 2 juillet en ciné-concert à l'église Saint-Sauveur, avec une création à l'orgue de Karol Mossakowski. Si belle que soit l'occasion de redécouvrir l'un des plus beaux films du monde, on aurait tort de laisser Jeanne éclipser ses sœurs de cinéma, femmes fortes et singulières dont le cinéaste danois a peuplé ses films, et que la rétrospective que le festival lui consacre invite à rencontrer.

Double régime d'images

Certaines ont plus d'affinités avec le diable qu'avec Dieu. La jeune et belle Anne de *Jour de colère* (1943), fille de sorcière, n'a de commun avec Jeanne que l'ombre du bûcher portée sur son destin. Les deux films, cependant, peignent le même tableau révoltant de la femme seule au sein de ce monde d'hommes qu'est l'institution judiciaire et religieuse. Dans *Jeanne*, Dreyer le met en scène dans un double régime d'images : le visage de la

La projection du film muet « La Passion de Jeanne d'Arc » en ciné-concert, avec une création à l'orgue de Karol Mossakowski, crée l'événement

martyre en plan fixe, contrastant avec les travellings capturant l'alignement menaçant des juges. Dans *Jour de colère*, une vieille sorcière à demi nue sur la table de torture, forme blanche fragile dans l'ombre de ses bourreaux. Corps vulnérable sous les instruments des hommes, la femme n'a plus pour elle que les mots – dont Anne fera à la fin un usage flamboyant, défiant dans un même discours ses juges humains et son juge céleste.

Autre sœur sorcière, très différente, l'étonnante Dame Marguerite de *La Quatrième Alliance de Dame Marguerite* (1920), malicieux fabliau détournant l'image d'Epinal de la mégère (la veuve du pasteur, que son jeune remplaçant est contraint d'épouser), pour réinventer un personnage hors normes, aussi têtu que généreux, capable d'invoquer sa science pour ses intérêts comme pour guérir sa rivale.

Au début du *Maître du logis* (1925), un carton oppose deux définitions de l'« héroïne » : *« l'héroïne de cinéma brillante et magnifiquement vêtue »* et *« une épouse et mère ordinaire dont la vie a pour étendue les quatre murs de sa maison »*. C'est à la première que Dreyer a consacré sa dernière œuvre : *Gertrud*, héroïne éponyme d'un film mal-aimé de 1964, ex-chanteuse lyrique à succès, aussi ivre de mots qu'Anne, théorisant et poétisant sans fin sur l'amour immense des femmes et l'incapacité des hommes à y répondre – et pourtant glacée, presque nonchalante dans sa fièvre verbale et le cadre figé des plans fixes, l'œil ailleurs, comme si elle ne vivait vraiment que dans l'idée qu'elle se fait de l'amour.

La seconde, l'héroïne du *Maître du logis*, inspire à Dreyer un tableau familial aussi poignant que drôle, d'une modernité étonnante. Victime d'un mari ingrat, John, la dévouée Mary consent à partir en le laissant avec leurs enfants aux soins éclairés de la vieille nourrice Nana. Celle-ci le met alors, aux vêtements près, dans la peau d'une femme : le voilà corvéable à merci (jusqu'à changer le petit dernier, scène que l'on imagine peu banale en 1925) et malheureux comme les pierres. *« Quels imbéciles nous sommes, nous les hommes ! »*, s'écrie-t-il, entamant un mea culpa en forme d'éloge des femmes qui font *« l'essentiel du travail »*.

Son désarroi à plus d'un endroit peut prêter à rire. Nul doute cependant, à en juger par l'infinie délicatesse avec laquelle Dreyer peint cette mère courage autant que par la flamme avec laquelle il invite, par ailleurs, à prendre fait et cause pour ses héroïnes, qu'il faille entendre ces mots au premier degré. ■

NOÉMIE LUCIANI

Festival international du film de La Rochelle, du 1er au 10 juillet. Festival-larochelle.org.

Le Monde

10 juillet 2016

Le festival de La Rochelle célèbre le jeu de bascule d'Alberto Sordi

La manifestation montre 16 films de l'acteur, figure grinçante de la comédie italienne

Personne, en France, ne se serait étonné de voir le Festival international du film de La Rochelle consacrer une rétrospective à Marcello Mastroianni ou à Vittorio Gassman. Beaucoup, en revanche, parmi les festivaliers de 2016 – et ceux de La Rochelle comptent parmi les plus cinéphiles qui soient – ont plus de mal à situer Alberto Sordi (1920-2003), dont cette édition propose un portrait en seize films : beau programme à l'échelle d'un festival, goutte d'eau dans l'océan des cent cinquante et quelques éléments de sa filmographie.

En Italie, Alberto Sordi, affectueusement surnommé « Albertone », reste l'un des acteurs les plus célèbres de l'histoire du cinéma national : l'un de ceux dont on désigne les films comme « un film avec Alberto Sordi » avant de mentionner le réalisateur.

A défaut d'expliquer cette amnésie française, peut-être faut-il la rapprocher d'un autre phénomène concomitant observé à La Rochelle : le public français semble avoir aussi oublié les règles du jeu de cette comédie à l'italienne, dont Sordi est l'un des grands représentants. Bien des festivaliers, mal orientés peut-être par la petite étiquette d'immense talent comique derrière laquelle le grand Sordi se cache, vont en projection réjouis d'avance de passer une heure trente à se taper sur les cuisses.

Ce Sordi-là est parfois au rendez-vous. Dans le dernier des trois sketches des *Complexés* (1965), réalisé par Luigi Filippo D'Amico et coécrit par Sordi, ce dernier joue un candidat au poste de présentateur télévisé à la dentition très improbable mais surdoué – au grand dam des sélectionneurs. Son personnage, trop poli et sûr de lui pour ne pas irriter, mais furieusement galvanisant dans sa capacité à imposer ses mérites malgré les apparences, est inoubliable.

Plus mélancolique dans *Les Vitelloni* (1953), il campe l'un des cinq trentenaires oisifs que Federico Fellini, qui a alors l'âge de ses héros, peint avec tant de tendresse : Alberto, déguisé en femme pour le carnaval, qui tient dans la rue, la fête achevée et la perruque envolée, des propos d'ivrogne attristé, cotonneux et touchants.

Mais le réveil du cinéphile peut être rude. D'autant que certains films se présentent sous des allures assez potaches : ainsi la galère estivale en forme de mauvaise blague d'un père de famille arrêté sans motif dans *Détenu en attente de jugement* (1971). Le film de Nanni Loy se jette dans un maelström administratif où l'absurde n'est amusant qu'au début, et se mue en dénonciation violente des conditions de vie carcérale.

Certaines satires bourgeoises vitriolées, grande spécialité de Sordi, peuvent également décontenancer. Dans *Un bourgeois tout petit petit* (1977), de Mario Monicelli, un autre père se vante de ses prouesses de pêcheur du dimanche devant son fils adulte tout en réduisant en purée la tête d'un brochet très visiblement mort. En deux secondes, la comédie vire sans prévenir à la tragédie, et s'enfonce jusqu'au bout dans une noirceur morale éprouvante – et l'aisance avec laquelle Sordi plonge son personnage de petit fonctionnaire zélé dans la folie du désespoir, sans rien lui ôter de ses apparences serviles et policées, est glaçante. Un spectateur déconfit, qui ne s'attendait pas à trouver Alberto sordide, résume en sortant de la salle : « *C'est raide.* »

Irritant, terrible et triste à la fois

De l'arriviste vertigineusement décomplexé de *L'Art de se débrouiller* (1954) au policier drogué au procès-verbal de *L'Agent* (1960), les avatars cinématographiques de l'acteur sont souvent odieux, et le rire auquel ils invitent, très jaune – quand l'envie de rire résiste.

Belle redécouverte, *Mafioso*, d'Alberto Lattuada (1962), négocie mieux que d'autres son basculement tragi-comique, au gré d'une écriture brillante. Portrait mi-rigolard, mi-sombre d'un mafieux malgré lui, le tableau truculent d'une famille sicilienne laisse place à un final beau et sec comme un mois d'août italien. Remarquable sur chacun des deux fronts, Sordi laisse doucement sa fièvre gestuelle se tarir dans la sobriété glacée d'une angoisse.

S'il y a du clown dans Sordi, c'est au bouffon des siècles anciens qu'il faut l'apparenter : rieur pour égayer autant que pour faire mal, propagateur gouailleur des nouvelles qui fâchent, irritant, terrible et si triste à la fois, à l'image de cette comédie à l'italienne que l'on redécouvre à La Rochelle, dans toute son amertume et ses grincements de dents. ■

NOÉMIE LUCIANI

Rétrospective Alberto Sordi. Festival international du film de La Rochelle, jusqu'au 10 juillet. Festival-larochelle. org

LE QUOTIDIEN DU MEDECIN

23 juin 2016

Fête et festival

C'est la fin de l'année scolaire et donc **la Fête du cinéma**, du 26 au 29 juin, soit 4 jours à 4 euros la place partout en France, des projections en plein air, des rencontres des inédits...

Enfin, il n'est que temps de se pencher sur le programme du toujours passionnant **festival de La Rochelle**, qui se déroulera du 1er au 11 juillet. Qu'on en juge : des rétrospectives Dreyer, Jean Vigo, Alberto Sordi ; des hommages à Alain Guiraudie, Barbet Schroeder, Frederick Wiseman ; des rencontres avec des réalisatrices turques, dont Yesim Ustaoglu ; des longs métrages inédits venus du monde entier ; des documentaires animés ; des films pour les enfants ; la nuit des planètes interdites. Et l'on en passe (www.festival-larochelle.org).

Renée Carton

Libération

25 juin 2016



DR

FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM / LA ROCHELLE

Prune Engler *déléguée générale du festival international du film de la Rochelle*

« Ici, à la Rochelle, nous voulons montrer une programmation inattendue et surprenante, qui couvre toute l'histoire du cinéma, avec des films du monde entier et de tous les genres. Notre mission, c'est de faire redécouvrir des gens que le public a un peu oubliés, comme le réalisateur Carl Theodor Dreyer, à qui nous consacrons une rétrospective avec l'intégrale de ses films, muets et parlants, comme *Gertrud (photo)*. Pour mettre un peu de joie dans cette programmation sérieuse, le festival diffuse les films de l'acteur comique Alberto Sordi, qui a tourné avec les plus grands cinéastes italiens mais a toujours été un peu négligé par le public français. Une belle occasion de rire ! »

Libération

2 juillet 2016

IMAGES/



«Discerner ce qui est interdit de ce qui ne l'est pas»

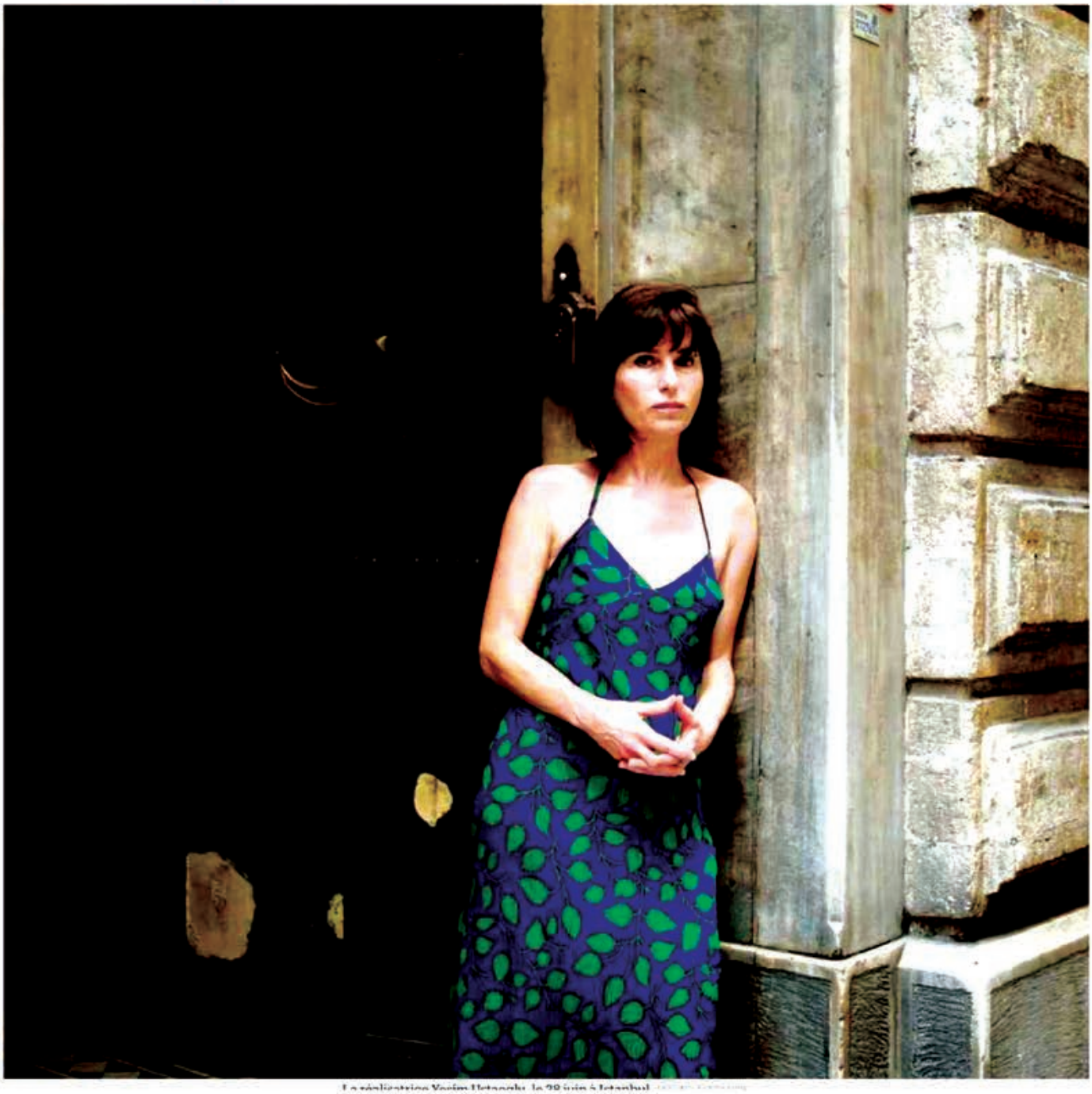
AHU OSTÜRK CINÉASTE TURQUE

La réalisatrice Ahu Oztürk, le 29 juin à Istanbul. PHOTO AFP

Libération

2 juillet 2016

La Turquie dans les yeux des femmes



La réalisatrice Yesim Ustaoglu, le 28 juin à Istanbul

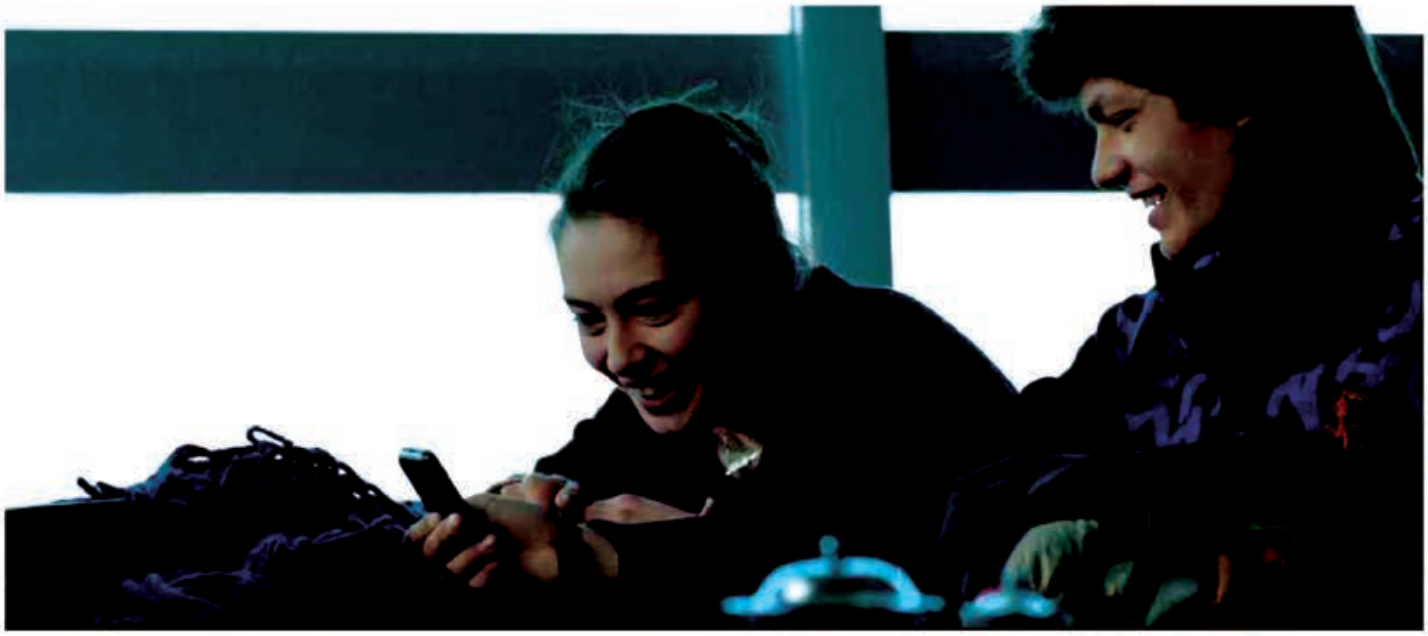
Libération

2 juillet 2016

CINÉMA

Par
ANNE DIATKINE
Envoyée spéciale
à Istanbul





Alors que le pays est sous le choc après l'attentat du 28 juin, le festival de La Rochelle rend hommage à une nouvelle génération de cinéastes stambouliotes. Dans un pays où les droits des femmes régressent et où une pression grandissante pousse à l'autocensure, certaines envisagent l'exil, d'autres optent pour une résistance créative.

Libération

2 juillet 2016



Ci-dessus : *Araf, quelque part entre deux* (2013), de Yesim Ustaoslu. Ci-contre : *Mustang* (2015), de Deniz Gamze Erguven. PHOTOS DR

«Tenez, là, à la sortie du cinéma, il y a une semaine, une bombe a explosé et a fait trois morts. Le problème, c'est que, comme il y en a chaque semaine, on s'habitue.»

ALIN TASCIYAN présidente de la Fédération internationale de la presse cinématographique, la veille de l'attentat

C'était il y a mille ans, lundi et mardi dernier, à Istanbul, quelques heures avant le carnage à l'aéroport d'Istanbul-Atatürk. C'était il y a mille ans, l'avenue piétonne d'Istiklal était pleine de monde, des jeunes filles en jupe courte donnaient la main à d'autres en foulard plutôt coloré, les poussettes étaient de sortie avec les parents qui vont avec, les soldes des enseignes internationales attiraient comme l'air printanier, les cafés étaient agréablement ouverts et, finalement, dans le brouhaha exclusivement en langue turque, seuls les touristes manquaient. Une vie normale, somme toute? Ou une résistance à la folie? La veille, Alin Tasciyan, présidente de la Fripesci (Fédération internationale de la presse cinématographique), avait balayé l'avenue d'un geste de la main : *«Tenez, là, à la sortie du cinéma, il y a une semaine, une bombe a explosé et a fait trois morts. Le problème, c'est que, comme il y en a chaque semaine, on s'habitue.»* C'était il y a mille ans, le festival de jazz d'Istanbul dans un théâtre en plein air venait d'être inauguré avec Rachid Taha, Baham Maal et l'Orchestre des musiciens syriens. Des réfugiés syriens s'étaient déplacés en masse. Le dimanche, c'était la Gay Pride, interdite par le gouvernement d'Erdogan. Quelques milliers de personnes avaient opté pour la stratégie de la dispersion. Malgré cela, une armée de plus de 30000 policiers avait été déployée. Des arrestations? Oui, dix-neuf. Sans contradiction, le président Recep Tayyip Erdogan déjeunait ce jour-là avec la plus célèbre des transsexuelles turque, la diva Bulent Ersoy, chanteuse adulée, une vraie femme, aucun problème, sauf à considérer qu'être une femme est un problème en Turquie.

Féerie et réalité

Elles s'appellent Pelin Esmer, Yesim Ustaoglu, Deniz Akçay, Senem Tüzen, ou encore Ahu Öztürk, et on les connaît peu hors de la Turquie. Le festival de La Rochelle, qui s'est ouvert vendredi, a la bonne idée de présenter une rétrospective de leurs films et d'inviter, notamment, Yesim Ustaoglu, auteure de sept longs métrages, dont le plus connu est *la Boîte de Pandore*, en 2008. Bien sûr, *Mustang*, le film de Deniz Gamze Erguven, en langue turque, qui, produit par Charles Gillibert, a représenté la France aux oscars, sera également montré. *«Mais*, explique Prune Engler, la directrice du festival, *je connais le travail des réalisatrices turques depuis longtemps, et j'avais le projet de cette rétrospective avant le succès international de* Mustang.» Jalousie, méfiance à l'égard du succès? La Turquie est le seul pays où *Mustang*, ce petit cheval fou, a reçu un accueil mitigé en raison, disent-elles toutes, *«de son orientalisme»* et de l'alliance entre la féerie et la réalité des mariages forcés. Parmi les cinéastes invitées à La Rochelle, Deniz Akçay, qui devait

Libération

2 juillet 2016



Dust Cloth (2015), premier film de Ahu Öztürk, évoque la question kurde à travers des femmes de ménage.



La réalisatrice Pelin Esmer, le 27 juin à Istanbul.

Libération

2 juillet 2016

présenter *Nobody's Home*, un film inédit en France et controversé en Turquie, a finalement décliné après la tuerie perpétrée par le commando armé de trois kamikazes, mardi soir. Toutes ces réalisatrices n'ont aucune envie d'être regroupée sous la bannière d'un cinéma féminin, mais il se trouve que femmes, elles le sont, et qu'elles vivent et travaillent dans un pays où leurs droits régressent chaque jour, sous la pression d'un président qui peut déclarer publiquement qu'elles ne sont évidemment pas les égales des hommes, et que leur seule fonction dans la société est de faire des enfants – au moins trois chacune, tandis que son vice-président affirme qu'elles ne doivent pas rire en public. Propos tenus dans une «république laïque» qui, faut-il le rappeler, a sanctuarisé l'égalité entre les sexes dans sa Constitution, et dont le premier président, Mustafa Kemal, a, sous la pression de féministes, accordé le droit de vote aux femmes en 1934, onze ans avant la France.

Approche désacralisée

Yesim Ustaoglu, Pelin Esmer, et Ahu Oztürk ont en commun de ne pas avoir fait de formation de cinéma, alors même que de telles écoles sont étonnamment nombreuses en Turquie, et d'être venues au cinéma par le biais d'une autre discipline. En l'occurrence, l'architecture pour Yesim, l'anthropologie pour Pelin et la philosophie pour Ahu, qui continue de l'enseigner à des lycéens. Elles partagent également une approche expérimentale et désacralisée de leur art, qui n'est pas sans évoquer la pratique d'Agnès Varda.

Est-ce le cinéma commercial qui ne veut pas d'elles, ou elles qui le refusent ? De fait, bien des cinéastes européens pourraient leur envier leur absence de contraintes dans le processus de création. Pelin Esmer a par exemple tourné deux fois le même film : *les Collections de Mithat Bey*, sur son oncle qui accumulait les traces du moment présent, chez lui. Autrement dit, il ne jetait rien et surtout pas les journaux. Après lui avoir consacré un documentaire, la cinéaste en a fait l'objet d'une fiction. Une manière d'explorer la frontière poreuse des genres.

On la rencontre dans le quartier populaire de Besiktas, noir de monde, au milieu de dix écrans de télé qui retransmettent le match de l'Euro. *«Dans les années 70, le cinéma était vraiment un art populaire et Istanbul comptait beaucoup de grandes et belles salles. Tout de suite après ma naissance, ma mère me prenait avec elle, cachée dans son manteau. Elle a continué plus tard à m'emmener voir tous les films, et le cinéma est entré dans ma vie de manière très naturelle.»*

Les divers coups d'Etat qui ébranlèrent la Turquie ont cassé temporairement ce lien entre les Stambouliotes et le cinéma, et Pelin ne se souvient pas avoir jamais rêvé devenir réalisatrice. Mais lorsqu'elle étudie l'anthropologie, son professeur prend l'habitude de lui montrer *«des films extraordinaires»*, et lui propose de devenir l'assistante d'une Américaine qui filme en vidéo. *«Je ne savais rien, mais j'ai tout appris en tenant sa caméra. D'inaccessible, le cinéma est devenu à ma portée.»* Un jour, elle lit dans un journal que, dans un village reculé, des paysannes ont décidé de mettre en scène leur vie afin que celle-ci ne tombe pas dans l'oubli. Leur vie n'avait rien d'exceptionnel, mais leur démarche, en revanche, l'était. Pelin part immédiatement à leur rencontre avec deux techniciens. Faute de chef op, elle tient la caméra. Ce sera *la Pièce*, un documentaire qui fait date et qui sera montré à La Rochelle.

«Jusqu'à la moelle»

Lorsqu'on demande à Pelin ce qu'elle pense de l'injonction du Président de devenir mère de trois enfants, elle rit : *«Le programme est excellent, mais il me manque les moyens techniques.»* Vit-elle en république laïque ? Elle botte en touche également. Elle a fondé sa propre maison de production, aimerait tourner des courts métrages, mais n'y parvient pas encore. Ce sera pour plus tard, *«je fais toujours trop long»*. Elle vient de terminer son prochain film, intitulé *Quelque chose d'utile*, qui raconte la rencontre, dans un train, entre une infirmière et une poétesse qu'une génération sépare. Le remake d'*Une femme disparaît* de Hitchcock ? *«J'aimerais bien.»* Ses films sont, comme tous les longs métrages turcs, financés en partie par le ministère de la Culture. *«Mais je n'ai pas eu besoin de me censurer.»* Elle se reprend : *«C'est ce que je crois. En réalité, chaque jour apporte son lot de nouvelles "surprises" délétères qui nous imprègnent jusqu'à la moelle. Juste avant de commencer mon dernier tournage, j'ai dû m'arrêter complètement de travailler pendant deux mois. Je n'étais pas déprimée, mais accablée.»*

C'est sur la rive asiatique, dans le café d'un

Libération

2 juillet 2016



Les Collections de Mithat Bey (2010), de Pelin Esmer. PHOTO DR

Libération

2 juillet 2016

«En Turquie, on peut très bien dénoncer les viols et les maltraitances. Ce qu'on ne supporte pas, ce sont les sujets où les protagonistes féminines choisissent leur vie.»

YESIM USTAOGLU réalisatrice

théâtre de Moda, quartier branché, calme, adoubé par la jeunesse intellectuelle et sans présence policière excessive, que l'on rencontre Ahu Oztürk, dont le premier film, *Dust Cloth*, sera montré à La Rochelle. Pendant ses études de philo, Ahu s'est aperçue qu'être cinéaste lui permettrait de rassembler tout ce qu'elle aime: la musique, la philosophie, la politique. Evoquer la question kurde, à travers des femmes de ménage dans *Dust Cloth*, ne lui a pas occasionné de problèmes, probablement parce que la question politique y est décalée. Se faisant, c'est toute la condition féminine prolétaire que l'on voit à travers une femme qui trimbale sa fille de maison en appartement pendant qu'elle les brique. Selon Ahu, les scènes de sexe n'effraient pas la censure turque, en revanche, il est très délicat, voire impossible, d'aborder des questions politiques, notamment la question kurde et arménienne. Elle est en train d'écrire un scénario et elle craint l'autocensure. «*Mon film évoquera notamment le massacre d'écrivains réunis en congrès dans un hôtel, commis dans les années 70 par des religieux. Ce qui m'intéresse, c'est l'oubli et la mémoire, à travers un personnage qui ressemble à mon père. Il était un petit fonctionnaire, très engagé à gauche, sans cesse éloigné du centre. Mais comment dois-je l'écrire?*» Elle ajoute: «*Il est très difficile aujourd'hui de discerner ce qui est interdit de ce qui ne l'est pas.*»

Les courts métrages d'Ahu, qui ont tous une portée politique, sont montrés dans des festivals internationaux, gagnent des concours, dont elle réinvestit les gains dans les prochains films. Ce système d'autofinancement est possible pour un format court. *Dust Cloth* a aussi été tourné en partie grâce à une subvention du ministère de la Culture. «*On ne peut pas obtenir de coproduction à l'étranger sans cet apport, qui exige au préalable qu'on passe devant une commission.*» Elle ne dit pas de censure. Comme beaucoup de ses amis, Ahu songe à partir, pour ne pas imposer à ses enfants «*une vie où la peur règne, que ce soit celle d'un attentat ou de la prison*». Elle ajoute: «*Quand je marche dans la rue en fumant, il m'arrive d'avoir peur d'être attaquée en croisant certains regards.*»

C'est dans son bureau, tout près de l'avenue d'Istiklal, que l'on rencontre Yesim Ustaoglu, pionnière de cette nouvelle génération de cinéastes, dont les films ont été distribués en France et sélectionnés dans de grands festivals tel Berlin. Comme Ahu Oztürk, Yesim pense que les questions politiques, et notamment kurdes et arméniennes, sont les plus compliquées à aborder dans le cinéma turc. Elle est l'auteure du premier film turc en langue kurde, *Voyage vers le soleil*, sorti en 1999, qui évoque deux amis dont l'un est kurde et l'autre pas. Le film est reconnu, a reçu des prix dans des festivals internationaux, il est culte en Turquie, «*mais n'a jamais été montré à la télé*». Seul le festival international d'Istanbul, dirigé par Kerem Ayana, permit de le revoir.

«Enorme pression»

Yesim a grandi au bord de la mer Noire, à une époque où il y avait un bon réseau de salles de cinéma. Etudiante en architecture, elle passe sa vie aux archives des Beaux-Arts d'Istanbul, où sont rapatriés tous les films. Ce n'est pas une cinémathèque, mais elle s'y fait projeter un film par jour. Elle fonde sa maison de production et ne considère pas que diriger une équipe masculine lorsqu'on est une femme suscite de la misogynie. «*Mais je choisis mon équipe.*» Elle pense qu'elle n'aurait aucune difficulté si elle racontait des histoires d'amour où les femmes sont victimes. «*En Turquie, on peut très bien dénoncer les viols et les maltraitances. Ce qu'on ne supporte pas, ce sont les sujets où les protagonistes féminines choisissent leur vie.*» Elle ressent à la fois «*une énorme pression, un désespoir qui affecte tout le monde, et une résistance tout aussi forte*». L'année a été un cul-de-sac, «*des académiciens, des responsables d'association, des journalistes*» sont en prison, «*au motif de propos qui circulent sur leur page Facebook. Mais on ne peut pas se contenter de penser qu'on est en danger*». Pour autant, elle assure que personne n'arrêtera son énergie créatrice, sauf elle-même, et que les pires difficultés sont celles qu'elle est susceptible de se créer. «*Le jour où je penserai que je ne peux pas raconter ce que je veux, je stopperai tout. Pour l'instant, l'autocensure ne m'atteint pas. Personne ne peut interrompre mon exigence à faire des films d'art. Je me fiche du sujet.*»

Elle vient de terminer un film qui, lui aussi, comme celui de Pelin Esmer, confronte deux femmes de classes différentes. Elle ne songe pas à l'exil. Elle est là, elle reste. ◆



***La Pièce* (2005), documentaire de Pelin Esmer.** PHOTO DR

FESTIVAL DU FILM DE LA ROCHELLE
Jusqu'au 10 juillet.
Rens. : Festival-larochelle.org

Libération

6 juillet 2016



Rétrospectives Le festival international du film de La Rochelle se poursuit jusqu'à dimanche avec une programmation étourdissante. Au menu, des rétrospectives (Carl Dreyer, Jean Vigo et Alberto Sordi), des hommages (Alain Guiraudie, Barbet Schroeder et Frederick Wiseman), des avant-premières et reprises cannoises (*Toni Erdmann* de Maren Ade, *photo*). PHOTO KOMPLIZEN FILM

Libération

25 août 2016

«Le Carnaval des âmes» amer



Candace Hilligoss dans *le Carnaval des âmes*. PHOTO THE RONALD GRANT ARCHIVE. PHOTONONSTOP

Il était une fois (5/5) Réalisateurs d'une œuvre unique, ils ont pourtant marqué le cinéma. Aujourd'hui, Herk Harvey, réalisateur d'un film de zombies qui fut un fiasco.

Le *Carnaval des âmes* n'est pas un film difficile à voir. Il est libre de droits, disponible sur Internet, il suffit de cliquer. Les gens qui ont besoin d'images pour confectionner leur clip, la bande-annonce de leur vie, leurs souhaits pour la nouvelle année, ne se sont pas privés de se servir directement dans le premier et unique long métrage de Herk Harvey, c'est bien pratique. *Le Carnaval des âmes* (1962), film de zombies, est un film zombie. Il réapparaît quand on en a besoin, hante d'autres films plus prestigieux – ceux de David Lynch et notamment *Eraserhead*, de Tarantino, ou encore de John Carpenter ou George A. Romero – et ne demande rien en échange. C'est un gentil fantôme, pas avare pour un sou, qui se laisse dépouiller.

Et pourtant, il a porté malheur à tous ceux qui y ont contribué, à Herk Harvey, l'auteur du film, et à son interprète féminine, Candace Hilligoss, à qui il a pourri la vie.

On le découvre au festival de La Rochelle, sur grand écran, grâce au groupe Invaders qui a élagué la musique originale à l'orgue, pour une nouvelle composition à la batterie et au synthétiseur pendant la projection du film (1). C'est un ciné-concert. Les exégètes et autres spécialistes de ce film méconnu peuvent ainsi comparer les deux versions et voir combien la bande originale et l'ambiance sonore influent sur l'histoire et la perception qu'on en a. D'éthéré et mystérieux avec l'orgue, le film devient plus tonique et angoissant avec la batterie et les synthétiseurs.

PRÉSENTE-ABSENTE

Cessons de bluffer : comme la totalité du public, c'est lors du ciné-concert de Nicolas Courret et de David Euverte qu'on a découvert ce film, jamais distribué en salle en France, et sorti aux Etats-Unis en 1962 dans le circuit très particulier des drive-in. Drive-in : on prend la voiture, on se munit en sandwich et pop-corn, c'est encore mieux si on est en couple, on gare sa bagnole décapotable, et que voit-on sur le grand écran en plein air ? Une blonde d'une trentaine d'années, au visage un peu dissymétrique, qui vient de réchapper d'un accident après une course d'auto improvisée. La voiture est à l'eau, elle est tombée d'un pont, et sans même être mouillée, mais tout de même le visage maculé de boue, voici notre héroïne qui réchappe de la noyade et marche seule sur une route. On dirait presque du Antonioni. Le plus réussi dans le film est que la protagoniste

Libération

25 août 2016

est constamment surprise d'être elle-même. Elle a peur, d'autant plus peur, qu'elle ne connaît pas cette personne étrange qui porte son visage, qui dit «je», qui cherche du travail – elle est organiste et propose ses services dans l'église de la ville la plus proche.

Une femme lui loue une chambre et lui dit que si elle a un problème durant la nuit avec son voisin qui n'est pas Cary Grant mais un gros beauf alcoolique, il ne sera résolu que le lendemain. Mais qu'en revanche elle peut prendre autant de bains qu'elle veut, l'eau n'est pas comptabilisée. Ces répliques nous ravissent, mais ce qui enchante et aimante le personnage est le parc d'attractions abandonné. Abandonné, vraiment? Parfois, quand elle demande son chemin ou qu'elle entre dans une boutique, personne ne semble la voir ni l'entendre, et même les bruitages disparaissent du film. Elle est présente-absente, expérience existentielle commune. Qui n'a jamais éprouvé le sentiment d'être transparent?

1962: on a beau chercher, à cette époque, les personnages féminins d'une trentaine d'années, autonomes y compris économiquement, sans enfant, pas achalandées d'époux ni d'amant, et qui ne cherchent pas spécialement à séduire, sont exceptionnels au cinéma, même lorsqu'ils ne sont pas des fantômes. Et d'ailleurs, sans doute, dans la vie aussi. A cette époque, rappelons-le, en France, l'épouse doit encore demander à son mari l'autorisation d'avoir un carnet de chèques. On revient de loin, et finalement cette zombie est plus moderne que bien des femmes de cette préhistoire. Herk Harvey ne cherchait pas à tourner un film inoubliable. Mais tout simplement à se faire un peu d'argent. Il était réalisateur de films éducatifs et institutionnels, quand l'apparition d'un Luna Park désert à Salt Lake City lui donna l'idée de tourner un *«petit film d'horreur»*, explique Nicolas Courret de Invaders. Oui, mais comment tourner aux Etats-Unis sans l'alliance des majors et en sautant la case Hollywood? Eh bien, justement en utilisant le circuit des drive-in. Le budget initial du film est de 17 000 dollars, que Harvey claque en partie dans la scène de l'accident. Il réussit à trouver des producteurs, le film coûtera 30 000 dollars, deux bols de cacahuètes plutôt qu'un seul. Les figurants sont les gens du coin, ils ne jouent pas forcément bien, mais ils ont des accents intéressants. Ils clignent des yeux ou sourient lorsqu'ils font les cadavres. Le seul acteur professionnel est donc Candace Hilligoss, qui a étudié l'art dramatique à New York auprès de Lee Strasberg, le mentor de Marilyn et de Delphine Seyrig, et qui a effectivement une manière de jouer affectée non sans charme. C'est son premier film, elle y croit. Présenté en double programme avec *le Messager du Diable*, ce sera un échec.

VIRÉE DE SON PROPRE PROJET

Mais même avec un échec, on peut se faire avoir financièrement. A la fin des années 70, Herk Harvey conçoit un deuxième montage afin de pouvoir toucher des droits sur son film, et affirmer que seule la seconde version est la bonne. Mais ce n'est évidemment pas ce second montage que les producteurs choisissent de commercialiser en cassette VHS, puis en DVD. Quant à Candace Hilligoss, après ce premier non-succès, elle obtient le rôle d'une momie dans un film de momies, c'est logique. Avec l'accord de Herk Harvey, elle décide d'écrire la suite de *Carnaval of Souls*, où elle se redonne le rôle principal, trouve les financements, réunit une équipe, avec le soutien du producteur Peter Soby. Et c'est par voie de presse qu'elle apprend que le producteur l'a virée de son propre projet, avec la bénédiction de Herk Harvey – qui meurt durant le conflit, ce qui le dédouane.

Le remake est cependant si mauvais qu'il ne sort pas en salle, et comme il est très éloigné du film qu'il est censé copier, personne ne les rapproche, alors même que *Carnaval of Souls* acquiert le statut du film culte.

Candace Hilligoss vient de fêter ses 81 ans le 14 août. Sur son site internet, il y a deux ans, elle promettait encore de publier ses mémoires où toute la vérité sur le maudit carnaval serait enfin dite.

ANNE DIATKINE

relaxnews
29 juin 2016

Le marathon cinéphile du 44e Festival international du film de La Rochelle débute vendredi



(AFP) - La 44e édition du Festival international du film de La Rochelle, un des plus grands rendez-vous de cinéphiles en France, débute vendredi pour dix jours, avec un hommage au documentariste Frederick Wiseman et une invitation à découvrir les femmes cinéastes turques.

Ce festival sans palmarès, qui dépasse chaque année les 80.000 spectateurs, propose aux amateurs quelque 200 films (fiction, documentaire, animation) originaires du monde entier, à raison de cinq séances par jour, avec divers focus thématiques et en présence de nombreux réalisateurs.

Cette année, le Festival rend notamment hommage au cinéaste français Alain Guiraudie, dont le dernier film "Rester Vertical" était en compétition officielle au Festival de Cannes 2016, ainsi qu'au Suisse Barbet Schroeder, dont 14 films sont programmés.

Le documentariste américain Frederick Wiseman sera aussi honoré, et présent à La Rochelle, avec la diffusion de 14 oeuvres documentaires, des plus récentes "In Jackson Heights" (2015), "At Berkeley" (2013) aux plus anciennes "Titicut Follies" (sur un hôpital psychiatrique de prisonniers, 1967), "Hight School" (consacré à une école secondaire de Philadelphie, 1968) ou "Welfare" (sur un centre d'aide sociale à New York, 1975).

Parallèlement, le Festival propose une plongée dans le cinéma turc, côté femmes, avec un focus sur les films de la réalisatrice Yesim Ustaoglu, qui viendra présenter sa filmographie.

"Dans certains pays peu favorables à la cause des femmes, beaucoup d'entre elles tournent. Nous en avions apporté la preuve en 2008 avec les cinéastes iraniennes et cette années, nous convions à découvrir onze films réalisés par six cinéastes turques", explique Prune Engler, Déléguée générale du Festival.

Côté animation, le festival a fait le choix d'explorer le "documentaire d'animation", dans la veine de "Valse avec Bachir" (Ari Folman, 2008) ou "Persepolis" (Marjane Satrapi, 2007). La Roumaine Anca Damian présentera notamment "Le voyage de Monsieur Crulic" (2011) et "La Montagne magique" (2015).

L'intégrale de la cinématographie, muette et sonore, de Carl Theodor Dryer (1889-1968), sera également proposée. Au total, 14 longs métrages et 8 courts métrages du maître danois seront projetés, dont "La passion de Jeanne d'Arc", présentée dans une église, accompagnée par des orgues rénovés.

Des rétrospectives Jean Vigo (1905-1934) et Alberto Sordi (1920-2003), acteur majeur de la comédie italienne, seront également visibles. Une quarantaine de films récents, venus du monde entier et encore inédits en France, sont aussi programmés, dont une quinzaine projetés en présence de leurs auteurs.

Charente Libre

29 juin 2016

Gros plan sur La Rochelle

● C'est reparti, du 1er au 10 juillet, pour le tour du monde en salles obscures qu'offre depuis quarante-quatre ans le Festival international du film de La Rochelle ● Coup d'œil non exhaustif sur la dense programmation 2016.

Agnès MARRONCLE

Comme chaque année sans doute, les festivaliers de La Rochelle repartiront le 10 juillet heureux mais un peu frustrés de n'avoir avalé qu'une petite partie de la programmation. Plus de deux cents films en dix jours, c'est tout bonnement impossible à digérer ! Il faut choisir, y compris dans la présentation de cet événement qui tourne sur une moyenne appréciable de 85 000 entrées par édition.

Déléguée générale du festival, Prune Engler en partage les choix avec Sylvie Pras, directrice artistique, et une équipe permanente majoritairement féminine. C'est ainsi que Prune Engler justifie *«l'attention particulière portée cette année aux femmes dans notre programmation»*: *«C'est un fait paradoxal, dans certains pays pourtant peu favorables à la cause des femmes, beaucoup d'entre elles tournent.»* Une des séquences du festival permettra de découvrir les œuvres de réalisatrices turques, en particulier de Yesim Ustaoglu.

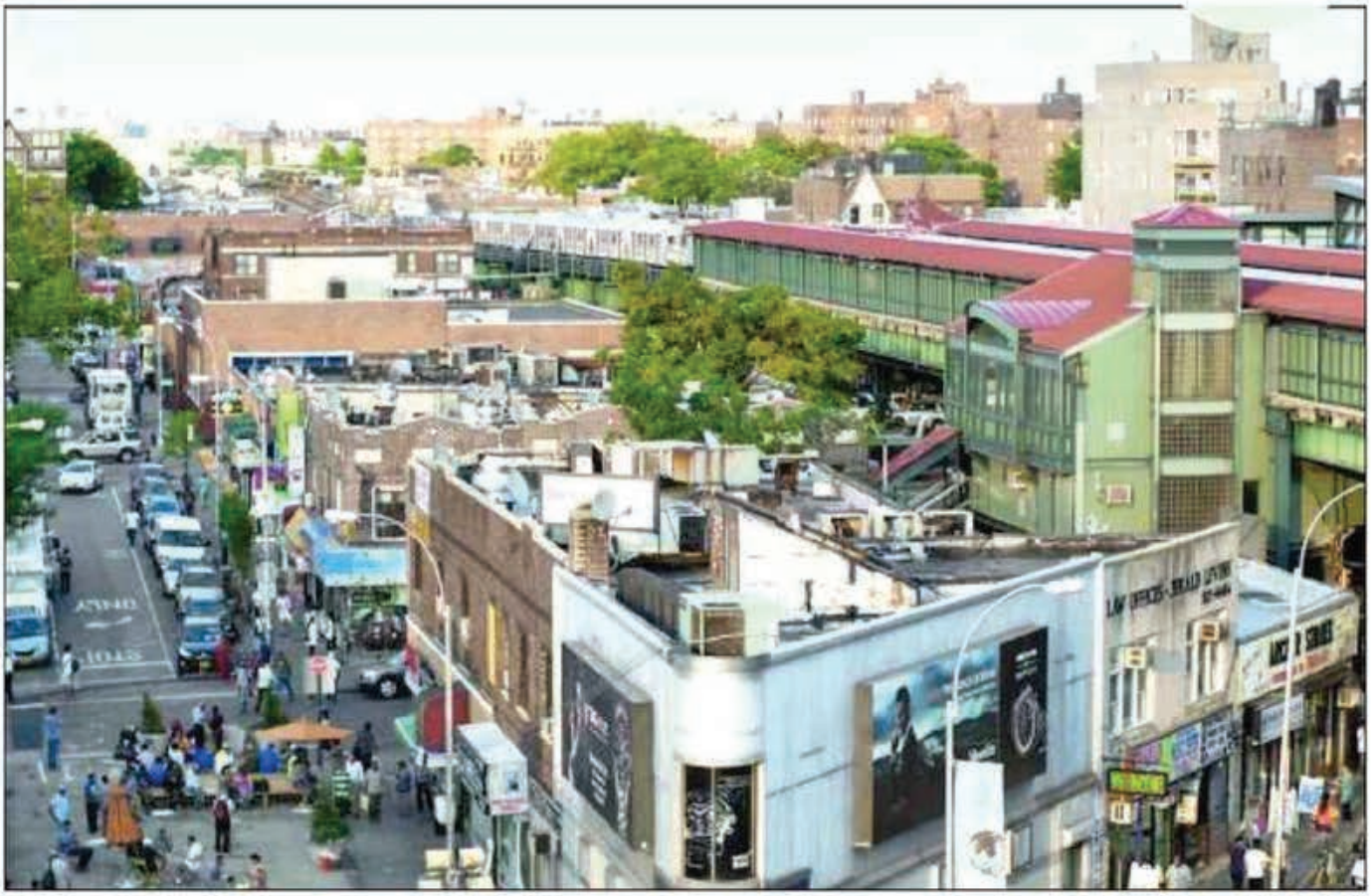
Les écrans rochelais s'animent aussi cette année des images de deux grands maîtres du cinéma; des noms très connus: le Danois Carl Dreyer et le Français Jean Vigo - mais dont une majorité de spectateurs n'a pas ou peu vu les films et certainement pas l'intégrale proposée pour Dreyer. Son œuvre la plus célèbre, *La passion de Jeanne d'Arc*, sera projetée en ciné-concert ce samedi soir à l'église Saint- Sauveur, accompagnée par l'orgue de l'église tout juste rénové.

Le ciné-concert est une des marques de fabrique du festival. Plusieurs sont au programme, notons celui de ce dimanche 3 juillet à 17h15 autour du film restauré d'Agnès Varda, *Cléo de 5 à 7*, avec des interventions au piano de Michel Legrand himself!

Dans sa section «hommages», le festival invite, entre autres, Alain Guiraudie, connu pour *L'inconnu du lac*, sorti en 2013 et dont le dernier long-

Charente Libre

29 juin 2016



Le festival rend hommage au documentariste Frederick Wiseman et projettera son dernier film «In Jackson Heights». Repro CL

métrage, *Rester vertical*, était présenté à Cannes en mai dernier. Le documentariste américain Frederick Wiseman est également honoré: 86 ans, grand maître du genre – Raymond Depardon s'en dit le disciple – dont le dernier film, *In Jackson Heights*, opère une plongée dans ce quartier bigarré de New York.

On ne saurait tout dire, donc, sur le copieux menu de ce festival; notons encore qu'il consacre son volet animation au documentaire animé (*Valse avec Bachir*, *Metropolis*, et d'autres films moins connus). La section d'ici et d'ailleurs *«rassemble des longs métrages que l'équipe a glanés tout autour du monde et lors du dernier festival de Cannes»* dit Prune Engler, à commencer par la Palme d'or, *Moi, Daniel Blake* de Ken Loach, qui fait ce vendredi soir l'ouverture du festival de La Rochelle. Les enfants ne sont pas oubliés, une sélection spécifique leur est dévolue. Enfin pour les amateurs de frissons, la Nuit des planètes interdites du samedi 9 juillet devrait les maintenir éveillés.

Festival international du film de La Rochelle, du 1er au 10 juillet. Programmation complète sur le site www.festival-larochelle.org

EN 2 MOTS POITOU-CHARENTES

1er juillet 2016

Charente-Maritime

Festival du film de La Rochelle.- A La Rochelle, la 44e édition du film s'ouvre ce soir, avec le film de Ken Loach : «Moi, Daniel Blake». (*SO 01/07 p.15, SO 01/07 p.15*)

la Nouvelle République
DU CENTRE-OUEST

14 mai 2016

prenez date

CINÉMA

Alain Guiraudie Barbet Schroeder au Festival du film de La Rochelle

Le 44e Festival international du film de La Rochelle se tiendra du 1er au 10 juillet. Parmi les grandes soirées, hommages et rétrospective, il y aura l'intégrale d'Alain Guiraudie (« L'inconnu du lac »), un cycle Barbet Schroeder en 14 films et autant de longs-métrages pour Frédérick Wiseman. Un cycle « Yesim Ustaoglu et les femmes cinéastes turques », l'intégrale de Carl Th. Dreyer ainsi que celle de Jean Vigo. Autres gourmandises : Alberto Sordi en 16 films et un panorama du documentaire d'animation en 13 films. Dans le cadre de Musique et cinéma, il y aura une leçon de musique autour de Maurice Maubert avec, entre autres Bertrand Tavernier, une projection de « Cléo de 5 à 7 » à en présence d'Agnès Varda et Michel Legrand, la nuit des planètes interdites, des films pour enfants et la sélection « Ici et ailleurs » qui reste encore à préciser.

www.festival-larochelle.org

la Nouvelle République du Centre-Ouest

29 juin 2016

en bref

FILMS
Le festival de La Rochelle commence vendredi

Il y aura des hommages à Barbet Schroeder, Alain Guiraudie, Frederik Wiseman, des rétrospectives (Drayer, Vigo, Alberto Sordi), une leçon de musique par le musicien de Jean Vigo Maurice Jaubert, une rencontre avec Agnès Varda et Michel Legrand autour de « Cléo de 5 à 7 » et des films, plein de films. C'est avec la Palme d'or 2016, « Moi, Daniel Blake » de Ken Loach que s'ouvrira le festival. Dimanche, Benjamin Biolay, Marina Foïs et Jérémy Elkaïm accompagneront leur réalisateur Sébastien Marnier pour présenter « Irréprochable ». Et puis il y aura des expos, des rencontres et des tas de surprises. Nous y reviendrons.

Festival du film de La Rochelle, du 1er au 10 juillet. www. festival-larochelle.org

ouest france

30 juin 2016

Dix jours de ciné à La Rochelle

Deux cents films, récents ou anciens, sont proposes aux 80 000 spectateurs attendus au festival du film de La Rochelle (Charente-Maritime) qui débute demain La programmation rend hommage aux réalisatrices turques, mais aussi à Alain Guiraudie, Jean Vigo, etc Le documentariste Frederick Wiseman ou le cinéaste Barbet Schroeder seront sur place Plus d'infos festival-larochelle org

Centre France
LE POPULAIRE

15 juin 2016

ESTIVITÉS ■ La nouvelle grande région compte plus de 150 festivals de tous styles en été

Des festivals qui ont du caractère

Comme partout, la musique est la grande vedette des festivals de l'été. Les autres cultivent des spécificités, de l'originalité, contribuant à forger l'identité culturelle riche, protéiforme et inventive de la grande région. Dans la diversité des festivals, quelques grands traits de caractère se dégagent.

Muriel Mingau

Capables de programmer de nombreuses vedettes très différentes de la scène musicale, tels cette année Les Insus, Louane, Maître Gims ou Ibrahim Maalouf, Les Francofolies de La Rochelle réunissent 110.000 spectateurs en 5 jours. Qui dit mieux ? Certes, les Vieilles Charrues à Carhaix-Plouguer en Bretagne attirent plus de 220.000 spectateurs sur la même durée. Il n'empêche, le célèbre festival de Charente-Maritime est dans le top des 10 festivals les plus fréquentés en France.

La musique, reine

Sur les 154 festivals soutenus par le conseil régional, 77 sont musicaux, dont 48 consacrés aux musiques actuelles et 29 au répertoire classique. Aussi celle qui adoucit les mœurs autant qu'elle électrise et galvanise est elle reine.

Vient ensuite le spectacle vivant, avec 42 manifestations. Théâtre, arts de la rue, contes, danse, cirque, tous les genres sont représentés. Le festival des Jeux de théâtre de Sarlat en Dordogne est très renommé. Créé en 1952, il compte parmi les plus anciens festivals de théâtre de France, avec le festival de Bellac en Haute-Vienne né en 1954.



MIMOS. A Périgeux, ce festival international des arts du mime et du geste présente des spectacles très visuels dans des salles mais aussi en extérieur, ici *Ilotopie*. PHOTO : STEVE EGLETON

En comparaison, jeune de ses huit années, Un Festival à Villeréal n'en est pas moins passionnant. Dans ce bourg de 1.300 habitants, on fait du théâtre autrement.

Audace, créativité

Cette idée audacieuse est celle de Samuel Vittoz, comédien, metteur en scène, fondateur et codirecteur de cet événement théâtral alternatif, expression d'une culture solidaire, créative. Grande particularité, les artistes sont accueillis en résidence pour préparer leur travail. Ce festival interpelle le public autant que les plus importants critiques de théâtre, en raison de sa créativité et son esprit de liberté. La grande région est en effet terre de créativité.

Citons alors le festival de cirque contemporain, La Route du Sirque, établi lui aussi dans un bourg de 2.000 habitants, Nexon en Haute-Vienne. N'oublions pas le Festival des Francophonies sur l'ensemble de l'ex-Limousin. Créé en 1984, il est référence nationale et internationale en matière de création théâtrale et de francophonie.

Francophonie, cinéma

Si on le rapproche de deux autres festivals, on peut dire que la nouvelle région est une terre d'expression francophone. Le festival des Musiques métisses d'Angoulême explore, depuis 1976, la diversité des musiques d'Afrique, de Caraïbe, de l'Océan Indien, etc. Quant au Festival du film francophone d'Angoulême, créé par Dominique Besnehard il y a neuf ans, il accentue encore ce caractère. Chaque année, le jury y décerne un Valois d'Or, remis au meilleur des dix films francophones en compétition.

Terre cinéphile... La grande région est maintenant la deuxième, après l'Ile de France, à soutenir la production de films. Avec celui d'Angoulême (voir ci-dessus), le Festival international du film de la Rochelle conforte ce positionnement.

Sans oublier les festivals singuliers, spécifiques. Arte flamenco à Mont-de-Marsan dans les Landes est le premier du genre hors Espagne. Quant à EHZ Festibala dans les Pyrénées-Atlantiques, il célèbre la culture basque. ■

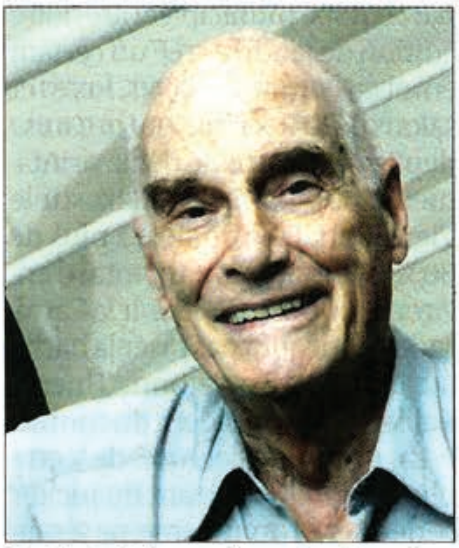
SUD OUEST
www.sudouest.com
21 décembre 2015

Premières rétros et nouvelle baisse

FILM INTERNATIONAL Barbet Schroeder est attendu. Et la subvention de la Ville est en baisse

Commençons par les bonnes nouvelles. Prune Engler travaille d'arrache-pied à la programmation du Festival international du film de La Rochelle qui se tiendra du vendredi 1er au dimanche 10 juillet. Si de nombreuses pistes sont encore ouvertes et si elle attend encore certaines réponses, la déléguée générale a levé un tout petit bout du voile, jeudi soir, lors de l'assemblée générale de l'association.

Les rétrospectives d'abord. Louise Vigo, fille du cinéaste français Jean Vigo, est attendue à La Rochelle pour évoquer l'œuvre du réalisateur de « Zéro de conduite » et « l'Atalante ». Auteur danois des années 30 et 40 qui a inspiré toute une génération de cinéastes dont Ingmar Bergman, Carl Dreyer sera à l'honneur à travers une dizaine de films et lors d'une soiré-concert autour de son œuvre majeure « La Passion de Jean d'Arc ». Autre annonce : Barbet Schroeder, qui était venu l'an passé avec son dernier film en présence de Marthe Keller, a accepté de revenir à l'invitation de Prune Engler. Le public pourra ainsi découvrir une douzaine de films de ce réalisateur suisse, auteur entre autre de « JF partagerait appartement » et « Le Mystère Von Bülow ».



Barbet Schroeder est attendu à La Rochelle. PHOTO AFP M. M.

« Solidarité »

L'autre nouvelle est plus pessimiste. Dans un contexte d'économies, il fut bien sûr question de subvention. Celle de la Ville passerait de 140 000 à 133 000 euros, soit une baisse de quelque 5 %. Adjoint en charge de la culture, Arnaud Jaulin est venu l'annoncer jeudi soir même si cette proposition ne devrait être votée par le conseil municipal qu'en mars 2016. « Principe de solidarité. Les grosses associations doivent porter l'effort un peu plus que les petites », selon l'élu qui ne veut pas entendre parler de baisse.

Enfin, l'association attend également toujours la confirmation de la subvention européenne. Jeudi soir, certains se disaient quelque peu inquiets (1).

Agnès Lanoëlle

SUD OUEST
www.sudouest.com
21 décembre 2015

La cathédrale de La Rochelle s'exporte bien

Coproduit par le Festival international du film de La Rochelle, le moyen-métrage que le réalisateur espagnol José Luis Guerín a consacré à la cathédrale Saint-Louis court à travers le monde de festival en festival. Il a été projeté à Locarno, Lisbonne, Milan, Cali, en attendant l'Espagne en février prochain. « Le Saphir de Saint-Louis » est inspiré d'un tableau qui se trouve dans la chapelle des ex-voto marins de la cathédrale. Il évoque la tragédie en 1741 d'une goélette négrière, « Le Saphir », qui transportait 270 esclaves et une trentaine d'hommes d'équipage.

SUD OUEST
www.sudouest.com
10 mars 2016

Festival du film : l'hommage à Wiseman

La programmation de la 44e édition du Festival international du film de La Rochelle (du 1er au 10 juillet) s'enrichit avec l'annonce d'un hommage au documentariste américain Frederick Wiseman. Âgé de 86 ans, le cinéaste viendra présenter son dernier documentaire, « Jackson Heights », un film sur la vie de ce quartier du Queens à New York. Autre nouveauté, la rétrospective consacrée à l'acteur italien Alberto Sordi, un des piliers, avec Marcello Mastroianni et Vittorio Gassman, de la comédie italienne de l'après-guerre. Fin 2015, le festival avait annoncé un hommage (en sa présence) au réalisateur Barbet Schroeder, auteur du documentaire sur Jacques Vergès, « L'Avocat de la terreur », et du film « Le Mystère von Bulow ».

SUD OUEST
www.sudouest.com
30 juin 2016

« C'est très émouvant de revenir »



ROCHEFORT Michel Legrand donnera un concert gratuit place Colbert samedi soir pour célébrer les 50 ans du tournage des « Demoiselles de Rochefort », dont il a composé la musique. Souvenirs

PROPOS RECUEILLIS PAR DAVID BRIAND
d.briand@sudouest.fr

Michel Legrand est l'invité vedette de la célébration du 50e anniversaire du tournage de la comédie musicale de Jacques Demy, « Les Demoiselles de Rochefort ». Âgé de 84 ans, le célèbre compositeur de la musique du film s'est confié à « Sud Ouest » avant son concert gratuit, place Colbert, samedi 2 juillet, à 21 heures. Il sera également dimanche prochain à La Rochelle au Festival international du film où, après la projection de « Cléo de 5 à 7 », à 17 h 15 dans la grande salle de la Coursive, en compagnie d'Agnès Varda et Macha Méryl, il donnera un mini-concert et des dédicaces.

« Sud Ouest » Quels souvenirs gardez-vous du tournage du film au printemps et à l'été 1965 ?

Michel Legrand Il me vient un catalogue de souvenirs. Des flashs sur ce travail, sur cette merveille. C'est surtout l'enthousiasme que l'on a pris avec Jacques Demy. Je pense aussi à Catherine Deneuve et Françoise Dorléac, dont ce fut l'un des derniers rôles avant son dramatique accident de voiture. Je me rappelle également de Danielle Darrieux, Gene Kelly. On était entre amis, on s'est beaucoup passionnés pour ce tournage.

C'était votre seconde collaboration avec Jacques Demy après « Les Parapluies de Cherbourg ? »

Oui, la seconde comédie musicale mais on a aussi travaillé sur des films dramatiques. Quand on a fait « Les parapluies », il fallait qu'on trouve de l'argent. Personne ne voulait de ce film. Finalement ce fut acrobatique… et un gros succès. On a donc voulu un autre « Parapluie ». Un film plus léger, drôle. On s'est remis au travail, on a passé des années magnifiques. On avait les mêmes goûts de musique, de cinéma.

SUD OUEST
www.sudouest.com
30 juin 2016

Comment s'est préparé le film ?
J'ai dit à Jacques Demy qu'il fallait travailler avec Gene Kelly (« Chantons sous la pluie »), un grand ami. Il m'a répondu « tu crois ? » On est allé à Hollywood le voir. Il était enthousiaste. Il nous a dit « c'est très bien mais pas pour cette année ». Il avait déjà des engagements. On a donc reporté le tournage d'une année.

Vous étiez alors bien avancé dans la préparation du film ?
On avait écrit la partition, on connaissait les noms deux actrices principales. On avait vu la place Colbert. On devait juste attendre la disponibilité de Gene Kelly.

Pensiez-vous que « Les Demoiselles » passeraient à la postérité ?
C'était vraiment hors de nos possibilités de le savoir. C'est très mystérieux ce qui fait qu'on se souvienne d'un film et de sa musique. J'ai réalisé 250 musiques de films. Des longs métrages ont disparu mais la musique est restée. Je pense à « Happy Ending » (1969) de Richard Brooks et au morceau « What are you doing the rest of your life ? ».

Cette musique est-elle selon vous moderne ? Intemporelle ?
Moderne, je ne sais pas. Intemporelle, oui.

Pour beaucoup de Rochefortais, ce tournage fut synonyme du début d'une embellie de cette ville alors grisâtre. Quel souvenir en gardez-vous ?
Jacques Demy avait eu quelques problèmes avec le maire de l'époque, comme il voulait faire repeindre les portes et volets d'immeubles de couleurs vives. Le maire fut beaucoup plus souple par la suite.

Quand je vois qu'aujourd'hui c'est la ville qui organise ce concert, je me dis que c'est magnifique.

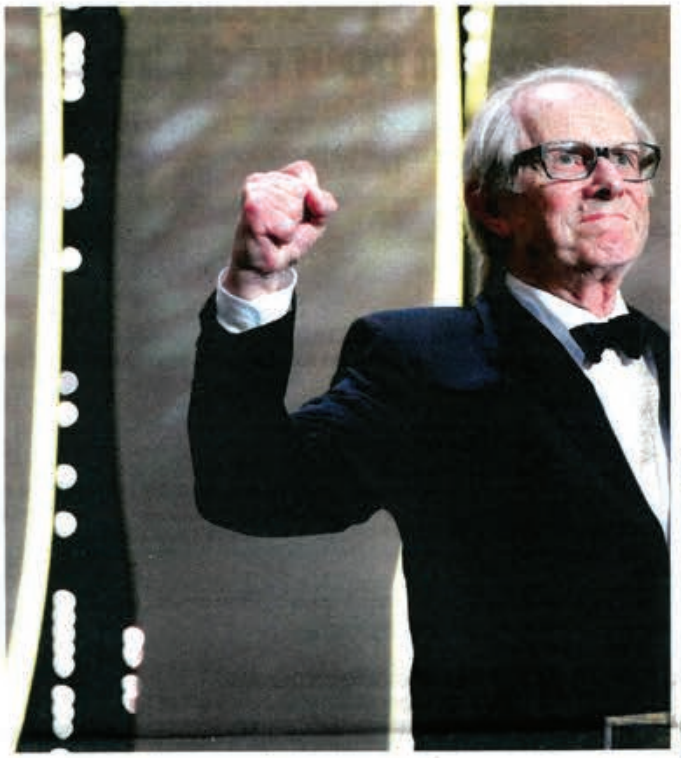
Comment va se dérouler ce concert de samedi soir ?
Je vais venir avec un quintet de jazz. On va retrouver tous les thèmes du film, que j'ai réorchestrés. C'est très émouvant. J'aurais tellement aimé que Demy soit là (le réalisateur est décédé en 1990).

Michel Legrand était venu pour célébrer les 25 ans de la sortie du film, en 1992 avec Agnès Varda et Catherine Deneuve.
Cette célébration avait été marquée par le baptême de l'avenue Jacques-Demy (la voie qui mène au pont transbordeur) et de la place Françoise-Dorléac qui est située devant la gare SNCF.

SUD OUEST
www.sudouest.com
1er juillet 2016

La caméra au poing

OUVERTURE La 44e édition s'ouvre ce soir avec « Moi, Daniel Blake » de Ken Loach, dernière palme d'or à Cannes





FESTIVAL DU FILM
DE LA ROCHELLE

AGNÈS LANOËLLE
a.lanoelle@sudouest.fr

Elles ne l'ont pas vraiment fait exprès mais les deux programmatrices ont eu, comme qui dirait, un certain flair. Une semaine après l'onde de choc du Brexit, le choix de « Moi, Daniel Blake » de Ken Loach pour ouvrir, ce soir, la 44e édition du Festival international du film de la Rochelle résonnera un peu plus encore aux oreilles des festivaliers. « Nous avions choisi le film avant même qu'il n'obtienne la palme d'or. Mais avec le Brexit, nous sommes d'autant plus contentes de l'avoir ramené pour faire l'ouverture du festival. Ken Loach est un témoin extraordinaire et précieux du monde d'aujourd'hui », estime Prune Engler, sa directrice générale. Venu déjà à deux reprises à La Rochelle, le réalisateur du « Vent se lève » et « My name is Joe », qui reste le plus sélectionné à Cannes, ne sera pas sur le Vieux Port cette année.

> « Avec le Brexit, nous sommes d'autant plus contentes de l'avoir ramené pour faire l'ouverture du festival »

En phase avec l'actualité

Ken Loach n'est pas le seul cinéaste à filmer caméra au poing, au sens propre comme au figuré. Et cette année, des réalistes engagés à La Rochelle, on en verra. Certes la programmation rochelaise se construit depuis toujours sans fil rouge, ni thématique. Et le parti pris de l'ouverture d'un cinéma militant n'engage pas forcément la suite d'une édition toujours très éclectique. Pourtant, en plongeant parmi la sélection de 200 films, difficile de ne pas y voir un certain regard ouvert et posé sur le monde d'aujourd'hui. Il suffit d'aller piocher parmi la cinquantaine d'avant-premières proposées cette année. De « l'économie du couple » de Joachim Lafosse à « Baccalauréat » du Roumain Cristian Mungiu, ce cinéma-là raconte la vie telle qu'elle va, et apparemment pas toujours bien…

Que dire aussi de la mise en lumière sur le cinéma turc et ses réalisatrices dont l'une d'elles a déjà renoncé à venir, suite aux attentats du début de semaine. Avec 11 films à l'affiche, le festival veut évidemment faire entendre le combat de ces femmes contre l'oppression, et qui prennent des risques tous les jours. À sa manière, Alain Guiraudie est aussi un cinéaste engagé, audacieux et terriblement libre, disent ses admirateurs. Les festivaliers verront de lui l'intégrale de son œuvre,

SUD OUEST
www.sudouest.com
1er juillet 2016

soit sept moyens et longs métrages, épurés et troublants, de « l'Inconnu du lac » à « Rester vertical » récemment présenté à Cannes.

Enfin, certains critiques le considèrent comme le plus grand réalisateur du monde : l'Américain Frederick Wiseman viendra en personne sur la croisette rochelaise avec 14 films. Un opérateur, un assistant, zéro commentaire… Les documentaires de Wiseman qui a tourné aussi bien à l'Opéra de Paris qu'à Central Park, racontent les gens tels qu'ils vivent ensemble. Du cinéma du réel, humaniste et bienveillant sur la nature humaine. Finalement, un autre fil rouge.

NOTRE SÉLECTION

CE SOIR, 20 H 15. « Fond de tiroir », documentaire animé de F. Gondi, R. Farlotti, L. Sourlier et M. Flacon. « Moi, Daniel Blake » de Ken Loach, La Coursive.

SAMEDI
10 H. « La Vallée » de Barbet Shroeder, Olympia.
10 H 15. « Motherland » de Senem Tüzen, Dragon.
10 H 30. « Une vie difficile » de Dino Risi, La Coursive.
14 H 15. « Les Aventures de Pinocchio » de Luigi Comencini, Dragon.
17 H. « Pas de repos pour les braves » d'Alain Guiraudie, Dragon.
17 H. « Dernières nouvelles du cosmos » de Julie Bertuccelli, Dragon.
20 H 15. « La dernière lettre » de Frederick Wiseman, La Coursive.
22 H. « En attendant les nuages » de Yesim Ustaoglu, Dragon.
22 H 15. « La passion de Jeanne d'Arc », de Carl Th. Dreyer, ciné-concert à l'orgue par Karol Mossakowski, église Saint-Sauveur.

PRATIQUE. Billetteries et projection à La Coursive, au Dragon et à l'Olympia. festival-larochelle.org

À VOIR À SAVOIR

Piano et dédicaces

TRIO DE CHOC Il y aura d'abord la projection de « Cléo de 5 à 7 » de Jacques Demy, en présence de la cinéaste Agnès Varda et du compositeur Michel Legrand, dimanche 3 juillet à 17 h 15 à La Coursive. Puis à l'issue de la séance, Michel Legrand donnera un mini-concert. Et toujours dans la foulée, le pianiste sera en dédicace pour son autobiographie « Rien n'est grave dans les aigus ». Il sera aux côtés d'Agnès Varda pour son recueil de photos « Varda / Cuba » mais aussi de son épouse et comédienne Macha Méril qui viendra dédicacer son roman « Arithmétique de la chair ».



Macha Méril et son mari Michel Legrand. PHOTO AFP

Le pianiste du muet

CINÉ CONCERT C'est devenu une tradition au festival qui aime mettre de la musique sur des films muets. Depuis 2005, Jacques Cambra est le pianiste attitré de tous les ciné concerts. Après Greta Gabro, Buster Keaton ou encore Max Linder, il s'attaque cette année à Carl Th. Dreyer.

Le ciné expliqué aux étudiants étrangers

CULTURELAB Le journaliste des « Cahiers du cinéma », Thierry Méranger, est un accro du festival rochelais. Pour cette 44e édition, ce cinéphile anima, tous les matins, une masterclass sur le langage cinématographique en direction d'une vingtaine d'étudiants étrangers âgés de 18 à 30 ans. Par ailleurs, cette année encore, il emmènera dans ses valises une dizaine d'élèves du lycée de Dreux où il enseigne l'art du cinéma.

SUD OUEST
www.sudouest.com
1er juillet 2016

Un préau pour se reposer

PAUSE GOURMANDE Quand ils ne sont pas dans une salle obscure, les festivaliers (accrédités ou porteurs d'une carte illimitée) peuvent aller se rafraîchir dans la cour de l'école Dor. Thé offert à 16 h et moment gourmand de 19 h à 23 h 30 par l'association rochelaise Initiative Catering.

« Victoria » en clôture

CLAP DE FIN Deux films refermeront cette 44e édition, le dimanche 10 juillet : « Fargo » des frères Cohen et « Victoria » de Justine Triet qui sera présenté en avant-première et en présence de la réalisatrice.

Projection surprise

DESSIN ANIMÉ Le prix Jean Lescure des cinémas d'art et d'essai vient d'être attribué au très beau dessin animé « La Tortue Rouge », du Néerlandais Michaël Dudock de Wit, produit par le studio japonais Ghibli, sorti ce mercredi. Le festival vient de décider, en dernière minute, de le programmer samedi 9 juillet à 19 h 45, au Dragon.

Nuit blanche en orbite

SCIENCE-FICTION Les amateurs de science-fiction ont rendez-vous dans la nuit de samedi 9 au dimanche 10 juillet avec « Alien, le huitième passager » de Ridley Scott, « Ghosts of Mars », de John Carpenter et « La Planète des vampires » de Mario Bravo. Au menu : vaisseaux spatiaux, bêtes monstrueuses et équipage halluciné. Trois séances pour rester éveillés jusqu'au bout de la nuit.



Une nuit avec « Alien » et Sigourney Weaver. PHOTO DR

SUD OUEST
www.sudouest.com
1er juillet 2016

« De plus en plus de films actuels dans la programmation »

ENTRETIEN Prune Engler nous explique comment se construit la programmation du Festival du film de La Rochelle

Prune Engler visionne des centaines de films par an mais, paradoxalement, très peu durant les dix jours du festival. « Chaque année, je me limite à un ou deux films de notre programmation que je n'ai pas eu le loisir de voir et, généralement… je n'arrive pas à les voir », sourit la déléguée générale du Festival international du film de La Rochelle, souvent débordée par les impondérables de l'organisation.

Cette année, Prune Engler a vu 80 % des 200 films à l'affiche du festival. Elle a pourtant raté « La plus belle soirée de ma vie » d'Ettore Scola. Elle aimerait beaucoup rattraper ce manque durant le festival.

Mais avant de relever ce défi personnel et organisationnel, celle qui porte la programmation du festival a pris le temps, sitôt arrivée à La Rochelle, de répondre aux questions de « Sud Ouest » et de démonter quelques clichés sur le festival (lire ci-dessous).

« Sud Ouest » Quelles sont les contraintes qui président à l'élaboration de votre programmation ?



Prune Engler, déléguée générale du festival, mercredi, peu de temps après son arrivée à La Rochelle. PHOTO PASCAL COUILLAUD

Prune Engler La première contrainte, c'est l'argent. Et cette année est difficile car nous avons perdu des partenaires privés et puis, pour la première fois, un de nos financeurs publics a baissé sa subvention. Il s'agit de la Ville de La Rochelle (son montant est passé de 140 000 € à 133 000 €, NDLR). De manière constante, les subventions publiques n'augmentent plus depuis longtemps mais, là, c'est la première fois que nous essuyons une baisse.

Avez-vous eu des garanties de la Ville pour les prochaines éditions ?

Cela fait longtemps que nous n'avons pas vu le maire, mais c'est aussi notre faute car nous n'avons pas sollicité de rendez-vous. Nous espérons le croiser dans les jours qui viennent.

SUD OUEST
www.sudouest.com
1er juillet 2016

Quelles sont les autres contraintes de l'élaboration d'une programmation ?
La disponibilité des films et leur état comptent aussi pour beaucoup. Au mois de septembre, nous définissons des intentions, des réalisateurs que nous souhaitons mettre en avant, et puis nous nous lançons dans une sorte de sondage mondial pour estimer si la rétrospective que nous envisageons est réaliste. L'idéal, ce serait de proposer des intégrales, mais c'est souvent impossible. Nous l'avions fait pour Orson Welles, ce serait impensable aujourd'hui…

Nous ne cherchons pas à coller notre programmation sur une thématique. L'objectif, c'est de choisir des films et des cinéastes que nous aimons dont la mise en scène dit quelque chose, surprend.

Combien de films proposez-vous lors de cette 44e édition ?
Pendant longtemps, le nombre de films que nous proposions était en constante augmentation. Nous sommes allés jusqu'à 250 films. Là, pour la première fois, nous avons été contraints de baisser la voilure mais, rassurez-vous, nous présentons tout de même 200 films.

Vous faites de plus en plus la part belle aux avant-premières ?
Il y a de plus en plus de films actuels dans notre programmation et, effectivement, on propose bon nombre d'avant-premières. Généralement, elles touchent un plus large public ou ont un lien fort avec La Rochelle. En proposant « Tour de France » de Rachid Djaïdani, qui a été tourné dans la région avec Gérard Depardieu au casting, nous espérons faire plaisir à beaucoup de monde.
Recueilli par Agnès Lanoëlle et Luc Bourrianne

Pour contrer les idées reçues

CLICHÉS Le festival ne coupe pas à certaines idées reçues et caricaturales. On peut se tromper…

« C'est un festival d'intellos. » Et alors ? « Oui, j'espère que le festival est intello, qu'il fait réfléchir sur le monde, sur soi-même », rétorque Prune Engler. Ce cliché est, bien sûr, à prendre avec des pincettes, intello n'étant pas un défaut. Alors que « Camping 3 » est en promo dans toute la France, ici on vient voir Frederick Wiseman, Alberto Sordi, Alain Guiraudie, Ettore Scola ou encore Jean Vigo dont « Le Zéro de conduite » est à voir et à revoir en famille.

« Les films muets, c'est pas marrant. » Celui qui tient une telle affirmation n'aurait jamais vu de muet. « Le muet, c'est à tomber », s'exclame la directrice générale, absolument fan du genre. À La Rochelle, au fil des éditions, le public a appris à découvrir et à aimer un genre qui peut dérouter dans notre société ultra-bruyante. Mais, grâce aux deux programmatrices, les festivaliers voient le meilleur du muet comme l'intégrale de Carl Theodor Dreyer. Par ailleurs, le muet n'est pas tout à fait silencieux. Ici, la plupart des projections sont accompagnées par les notes au piano de Jacques Cambra.

« Ce n'est que pour les adultes. » Erreur ! Le Festival international du film de La Rochelle, c'est aussi trois séances pour le jeune public. Les plus jeunes (à partir de 3 ans) sont même très gâtés avec des petits courts-métrages de 8 minutes. Sans oublier « Les nouvelles aventures de Pat et Mat », deux copains qui partagent une passion commune pour le bricolage. Côté longs-métrages, les grands enfants pourront aller voir « Kess », de Ken Loach, ou « Les aventures de Pinocchio », de Luigi Comencini. Que du bonheur à partager en famille.


Le festival balaye certains clichés. PHOTO P. C.

« Il y a beaucoup de cheveux gris. » C'est vrai mais… La moyenne des festivaliers frôle la soixantaine. Mais c'est aussi la moyenne nationale dans les salles obscures, selon le CNC (Centre national du cinéma). Le public s'est véritablement rajeuni ces dernières années.

SUD OUEST
www.sudouest.com
2 juillet 2016

LA PHOTO DU JOUR

Foule pour l'ouverture



C'est l'image traditionnelle d'ouverture : hier soir la foule des festivaliers s'est pressée dans le hall de La Coursive avant d'assister à la projection de la dernière Palme d'Or. C'est parti pour dix jours de cinéma plein écran, avec près de 200 films à l'affiche. PHOTO PASCAL COUILLAUD

AUJOURD'HUI

Parmi 200 films à l'affiche jusqu'au 10 juillet, « Sud-Ouest » vous guide et vous fait partager sa sélection totalement subjective.

« HIGH SCHOOL » de Frédérick Wiseman, à 14 heures, au Dragon, en présence du réalisateur. Pour découvrir ce grand cinéaste qui a choisi l'art du documentaire pour parler de la société. « High School », sorti en 1968, filme au plus près des élèves et l'équipe pédagogique d'un grand lycée de Philadelphie.

« LE POIDS DU DÉSHONNEUR » de Barbet Shroeder, à 17 h 15, la Coursive. Meryl Streep et Liam Neeson prisonniers de leurs mensonges pour couvrir leur fils.

« LA MONTAGNE MAGIQUE » d'Anca Damiam, à 22 heures, au Dragon. La réalisatrice roumaine y raconte l'histoire véritable d'Adam Jacek Winckler, un Polonais réfugié à Paris qui rejoindra le commandant Massoud en Afghanistan, dans les années 80. Ce documentaire animé mêle images réelles et les techniques du carton.

« L'ATALANTE » de Jean Vigo, à 14 h 15, salle bleue la Coursive, en présence de sa fille Luce Vigo. Une femme délaisse son mari pour les artifices de la ville. Le réalisme social et poétique de ce film réalisé en 1934 et restauré en 1990 reste un choc pour les cinéphiles.



« L'Atalante », chef-d'œuvre de Jean Vigo, de 1934. PHOTO DR

SUD OUEST
www.sudouest.com
2 juillet 2016

Retrouvailles avec l'équipe

« IRRÉPROCHABLE »

Marina Foïs et Benjamin Biolay, qui avaient tourné à La Rochelle, sont attendus dimanche

Les acteurs vedettes d'« Irréprochable », Marina Foïs, Jérémie Elkaïm et Benjamin Biolay, sont attendus ce dimanche, à 20 heures, à La Coursive, pour une avant-première avant la sortie du film mercredi prochain. Les comédiens passeront aussi par la Maline sur l'île de Ré ce soir à 18 h 15 et par le Gallia à Saintes dimanche à 16 heures. Pendant six semaines, aux mois de juin et juillet derniers, l'équipe avait tourné dans l'agglomération rochelaise mais aussi beaucoup à Saintes. « Nous sommes en pleine promo et La Rochelle sera l'une des dernières avant-premières. Ça va être très émouvant de retrouver certains lieux et les gens avec lesquels on a travaillé qui vont découvrir le film demain soir », se réjouit le jeune réalisateur, Sébastien Marnier.



Jérémie Elkaïm et Marina Foïs avaient tourné en juin à L'Houmeau. Ils sont attendus dimanche à la Coursive. PHOTO DR

À mi-chemin entre le drame social et le thriller psychologique, « Irréprochable » décrit la mise en abîme d'une femme prête à tout pour retrouver son job dans une agence immobilière. Chronique d'une débâcle annoncée, le film puise son inspiration dans la crise économique, la recherche d'emploi qui aboutissent parfois à ces faits divers qui finissent mal. « Le personnage de Marina Foïs est une pure création parce qu'il est à la base borderline. Elle s'entête dans un objectif qui est une erreur. Elle va perdre pied », poursuit Sébastien Marnier.

En pleine promo du film, l'équipe espère profiter un peu de son week-end en Charente-Maritime.

A. L.

SUD OUEST
www.sudouest.com
2 juillet 2016

L'animation rayonne

CINÉMA D'ANIMATION « Persépolis » et « Valse avec Bachir » sont à l'affiche. L'occasion de découvrir un genre en pleine effervescence, de plus en plus prisé par le grand public

FESTIVAL DU FILM DE LA ROCHELLE



« Persépolis » de Marjane Satrapi sera projeté vendredi soir en plein air à Mireuil. PHOTO DR

Christian Arnau est à la tête de l'EMCA (École des métiers du cinéma d'animation) d'Angoulême, l'une des mieux cotées en France. Créé il y a vingt ans, l'établissement forme la crème des dessinateurs, décorateurs et réalisateurs du cinéma d'animation. Il revient du festival international d'Annecy où ses étudiants ont remporté deux prix. Christian Arnau sera à La Rochelle samedi 9 juillet, avec d'autres professionnels pour évoquer la réussite d'un cinéma d'animation en pleine effervescence et à découvrir sans tarder.

« Sud-Ouest » De « Kirikou » à « Valse avec Bachir » en passant par « Les Triplettes de Belleville » ou « Persépolis », le cinéma d'animation a le vent en poupe. Comment expliquez-vous cet intérêt ?

Christian Arnaud Le grand public a toujours été sensible à des films d'animation à voir en famille grâce à Walt Disney. Mais ce qui est plus récent, c'est l'augmentation du flux d'images et la multiplication des supports. Aujourd'hui, la totalité de la population est immergée dans ces images. Même le cinéma réel est contaminé par l'animation avec les effets spéciaux et certaines techniques. Côté production, le secteur est devenu une industrie qui se développe.

Le langage, jusqu'à présent essentiellement tourné vers les enfants, devient de plus en plus mature. L'animation, longtemps prisonnière de cette hiérarchie, peut s'adresser aujourd'hui à des adultes. Le documentaire animé « Valse avec Bachir » en est un parfait exemple.

Quelles sont les œuvres d'animation qui marquent ce virage vers le grand public ?

Selon moi, il y a un tournant important avec Hayao Miyazaki, à l'échelle mondiale. Avec le réalisateur japonais, le spectateur se retrouve face à un cinéma qui fait réfléchir, qui pose des questions, où les héros sont complexes. Alors que Hollywood impose un spectacle et une morale manichéenne. L'Homme est noir ou blanc, bon ou mauvais… En France, nous avons toujours eu une veine d'auteurs qui ne s'adressaient pas exclusivement aux enfants comme Paul Grimaud («L'oiseau et l'enfant») ou Michel Ocelot («Kirikou»). Ocelot ose faire comprendre que la méchante sorcière souffre… ce qui est inconcevable pour les Américains.

Existe-t-il une exception française dans le cinéma d'animation en opposition aux grands studios américains dont les moyens financiers sont sans commune mesure ?

Il y a bien sûr une culture qui remonte à la création du cinéma. Il y un certain esprit français, européen. Toutes les productions se nourrissent de cette culture. Il y a un grand écart de valeurs entre la vieille Europe et les États-Unis. La première doute, hésite, expérimente quand les deuxièmes fabriquent des produits efficaces, imparables, sont dans l'action. Aux États-Unis, le cinéma est un produit bien pensé.

L'exception française se concrétise dans les écoles françaises comme la nôtre. Les élèves que nous retenons mettent toujours en avant l'esthétique, la grande diversité dans le style et l'écriture.

Que deviennent vos élèves à la sortie de l'école ?

Ils deviennent animateur, storyboarder, décorateur, compositeur ou réalisateur… Ils font ce qu'ils aiment et ont un travail. La France est le 3e pays producteur de cinéma d'animation après les États-Unis et le Japon, et loin devant les autres pays européens. C'est un marché très propice grâce aussi à des mécanismes d'aides.

« Persépolis » de Marjane Satrapi et Vincent Paronnaud, vendredi 8 juillet à 22 h 30 en plein air à Mireuil. « Valse avec Bachir » de Ari Folman, samedi 9 juillet à 10 h à l'Olympia. Rencontre autour du documentaire animé, samedi 9 juillet à 16 h 15 à la Coursive.

SUD OUEST
www.sudouest.com
3 juillet 2016

« Nous avons donné à Oléron une âme russe »

CINÉMA

« Gorki-Tchekhov » a été tourné sur l'île d'Oléron, l'hiver dernier. Son équipe est venue défendre un film singulier au festival de la Rochelle

AGNÈS LANOËLLE
a.lanoelle@sudouest.fr



Mathilde et Fabrice Cazeneuve, Missia Piccoli, hier sur le Vieux-Port. PH. PASCAL COUILLAUD

On retrouve l'équipe de « Gorki-Tchekhov » à l'heure du déjeuner, au Préau, cantine du Festival international du film de La Rochelle qui se tient jusqu'au 10 juillet. Dans quelques minutes, ce long-métrage entièrement tourné sur l'île d'Oléron l'hiver dernier sera présenté en avant-première aux festivaliers rochelais.

Le film, à très petit budget, n'a pas encore trouvé de distributeur. Aucune date de sortie n'est donc encore prévue. Mais pour l'instant, le réalisateur et ses deux actrices Mathilde Cazeneuve (sa fille) et Missia Piccoli (fille de… Michel Piccoli) savourent ce grand jour et la chance d'avoir été sélectionnés par Prune Engler et Sylvie Pras.

Cerise sur le gâteau

« C'est déjà extraordinaire d'être ici. C'est la cerise sur le gâteau. Le festival est une très belle vitrine pour montrer notre film », assurent le père et la fille qui viennent pour la première fois. Missia Piccoli a déjà assisté à plusieurs reprises par le passé à des projections en spectatrice discrète, et certainement aussi pour accompagner son comédien de père, un autre fidèle du rendez-vous rochelais.

À La Rochelle, l'équipe de « Gorki-Tchekhov » vient défendre un film épuré et singulier à plusieurs titres. Adapté d'une pièce de théâtre de la dramaturge Évelyne Loew, il met en scène la correspondance d'Anton Tchekhov, alors auteur célèbre en Russie, et de Maxime Gorki, autodidacte qui a publié un premier recueil de poèmes.

Pour camper ces deux personnages masculins, Fabrice Cazeneuve a tout de suite pensé à Mathilde et Missia, amies dans la vie depuis leur rencontre dans une école d'art dramatique parisienne. Autre singularité : le décor, bien sûr. Oléron pour faire penser à la Russie, était un pari audacieux. Mais réussi. « Je ne voulais pas de décor naturaliste et recréer des paysages de Russie. Il fallait rendre cela abstrait. Mais en venant tourner deux semaines en plein hiver, nous avons donné à Oléron une âme russe avec ses plages désertiques, battues par les vents. Nous sommes évidemment très loin de l'île d'Oléron touristique mais ses habitants, qui ont déjà vu le film, ont été agréablement surpris », assure le réalisateur. Alors que ces deux actrices reprendront le train aujourd'hui, Fabrice Cazeneuve sera de retour vendredi et samedi pour parler de son film et faire de belles rencontres, dans l'espoir bien sûr qu'un jour « Gorki-Tchekhov » sorte sur les écrans.

« Gorki-Tchekhov » sera projeté vendredi 8 juillet à 14 heures et samedi 9 juillet à 17 heures, au Dragon, en présence du réalisateur.

FESTIVAL PRATIQUE

La 44e édition du Festival international du film de La Rochelle se tient jusqu'au dimanche 10 juillet. Près de 200 films sont projetés à la Coursive, au Dragon et à l'Olympia. À l'affiche : l'intégrale de Carl Theodor Dreyer, une rétrospective Jean Vigo et une cinquantaine d'avant-premières. Le jeune public n'est pas oublié : 3 séances de courts-métrages par jour et des longs métrages à voir en famille comme « Les Aventures de Pinocchio » ou « Kess ». Billetteries à la Coursive, au Dragon et à L'Olympa. Plein tarif : 7 euros. Trois entrées : 12 euros. Carte illimitée : 90 euros.

SUD OUEST
www.sudouest.com
3 juillet 2016

Agnès Varda ce soir à La Rochelle

Si Agnès Varda fuit un peu les commémorations autour des films du réalisateur -et mari- Jacques Demy (on peut la comprendre), la réalisatrice sera bel et bien ce soir, au festival international du film de La Rochelle à l'occasion de la projection de son long-métrage «Cléo 5 à 7». Michel Legrand l'accompagnera puisque c'est lui, qui a composé le répertoire de Cléo (chanteuse yéyé) et qui interprète même son compositeur dans le film. Cinquante-cinq ans après, le duo se retrouve ce soir à La Rochelle, de 5 à 7, précisément à 17h15 dans la grande salle de La Coursive. À l'issue de la séance, Michel Legrand offrira un mini-concert. À partir de 19h15, ils dédicaceront leurs ouvrages: «Rien n'est grave pour les aigüs» pour Michel Legrand et «Varda/Cuba», recueil de photos signé par la réalisatrice de «Sans toit ni loi» et «Les glaneuses et les glaneurs». Ils seront rejoints par la comédienne Macha Méril, déjà invités au festival rochelais et devenue depuis l'épouse de Michel Legrand. Elle vient de publier «L'arithmétique de la chair».



Agnès Varda, habituée du festival, (ici en 2012) sera ce soir à La Rochelle

PHOTO PASCAL COUILLAUD

SUD OUEST
www.sudouest.com
4 juillet 2016

Musique

LA ROCHELLE

C.W. Soneking + projection d'un film.

Dans le cadre d'un partenariat entre La Sirene et le festival International du film une soiree conçue en deux temps debutera par une projection cinematographique « Du Mali au Mississipi » de Martin Scorcese dans la grande salle du cap et ensuite au club un concert de blues de CW Stoneking A 20 h
La Sirene 111 boulevard Emile Delmas
La Pallice E mail infos@la sirene fr
Tel 05 46 56 46 62

SUD OUEST
www.sudouest.com
4 juillet 2016

L'actualité du week-end

Vue par nos photographes



Quand Delphine rencontre Solanga, que se racontent-elles ? Des histoires de Demoiselles de Rochefort ! PHOTO AUDREY DUMAS



Les majorettes polonaises et leur look années 60 collaient à l'ambiance des 50 ans des « Demoiselles de Rochefort » ce week-end. PHOTO AUDREY DUMAS



L'harmonie municipale de la Rochelle a créé la surprise vendredi soir en interprétant des morceaux de musiques de film pour faire patienter les festivaliers. Une première dans le cadre du festival qui a ravi le public avant la projection de la Palme d'or à Cannes. PHOTO PASCAL COULLAUD



Hier soir, dans le cadre du festival du film de La Rochelle, rencontre fortuite entre la réalisatrice Agnès Varda et Luce Vigo, fille de Jean Vigo, auteur de « Zéro de conduite » PHOTO P. COULLAUD



Michel Legrand a rempli la place Colbert samedi soir à Rochefort, en reprenant les musiques mythiques qu'il a composées pour « Les Demoiselles de Rochefort ». PHOTO XAVIER LEOTY

SUD OUEST
www.sudouest.com
4 juillet 2016

Le rendez-vous des cinéphiles

LA ROCHELLE La 44e édition du Festival du film se tient jusqu'au 10 juillet. 200 films sont à l'affiche



À la Rochelle, les cinéphiles enchaînent les séances. PH. P. COUILLAUD

Depuis vendredi soir, La Rochelle vit au rythme des séances de projection dans le cadre de la 44e édition du Festival international du film, qui se tient jusqu'à dimanche prochain. Au total, 200 films sont à l'affiche, dont des hommages à Barbet Schroeder, à Alain Guiraudie et à Frederick Wiseman et des rétrospectives consacrées à Carl Theodor Dreyer, Jean Vigo et Alberto Sordi. Avec un peu moins d'argent mais toujours autant de passion, Prune Engler, la déléguée générale, et Sylvie Pras, la directrice artistique, ont réussi à concocter un programme ambitieux où figurent de grands noms comme ceux de jeunes réalisateurs. Une cinquantaine d'avant-premières y sont présentées. Ce week-end, les salles ont souvent affiché complet.

Jusqu'au dimanche 10 juillet. Programme et renseignements sur : www.festival-larochelle.org

SUD OUEST
www.sudouest.com
4 juillet 2016

Une œuvre en héritage

RENCONTRE Le festival consacre une rétrospective à l'auteur de « Zéro de conduite ». Présente ce week-end, sa fille Luce Vigo fait vivre une œuvre qu'elle a découverte sur le tard

FESTIVAL DU FILM
DE LA ROCHELLE

AGNÈS LANOËLLE
a.lanoelle@sudouest.fr



Luce Vigo a assisté samedi à la projection de « L'Atalante », signé Jean Vigo, son père. P. COUILLAUD

« C'est incroyable de voir autant de monde. » Quelques minutes avant la projection de « L'Atalante », réalisé par Jean Vigo, son père, Luce Vigo ne cache pas son émotion et son étonnement devant le public de la salle bleue de la Coursive qui affiche complet, ce samedi après-midi.

À 85 ans, malgré la fatigue et des soucis de santé, cette invitée très spéciale est venu témoigner de l'œuvre de ce père, auteur seulement de quatre films, mort des suites d'une septicémie à 29 ans et qu'elle n'a quasiment pas connu.

À l'écran, les festivaliers découvrent ou redécouvrent, en version restaurée, ce film de commande réalisé en 1934 par le jeune Vigo. « C'était un scénario un peu cul-cul la praline, écrit par un banquier. On lui avait passé cette commande pour qu'il ne fasse pas de vague après l'interdiction de "Zéro de conduite". Mais comme toujours, Vigo a fait du Vigo. Au final, c'est un film très personnel, drôle et décalé. J'aime le côté documentaire avec ces paysages industriels, et en même temps le côté fantaisiste », explique la vieille dame, délicieuse et attentionnée. L'ancienne journaliste et responsable d'un ciné-club dans la banlieue parisienne a longtemps ignoré, malgré elle, l'œuvre de son père véritablement sortie de l'ombre par la Nouvelle vague.

Une enfance silencieuse

François Truffaut considérait même « L'Atalante » comme « l'un des 10 meilleurs films du monde ». Pendant des années, Luce Vigo n'en a pas eu conscience. « J'ai mis beaucoup de temps à accepter cet héritage paternel. J'ai perdu mes parents très tôt et j'ai beaucoup appris le silence en pension. Je ne posais aucune question et personne ne me parlait de mes parents. Les amis de mon père, la bande à Vigo, s'étaient éparpillés. C'est à la mort de mon fils que j'ai commencé ce travail. Un gros travail d'exploratrice pour chercher à savoir. J'ai alors découvert beaucoup de choses et le regard des autres », confie-t-elle.

Depuis, Luce Vigo s'est rattrapée. En 1990, elle a participé à une version restaurée et fidèle de « L'Atalante ». Elle préside depuis de nombreuses années le fameux prix Jean-Vigo qui distincte de jeunes cinéastes. « Liberté », « indépendance » sont les premiers mots qui lui viennent à l'esprit pour décrire un prix qui a couronné Alain Resnais ou Jean-Luc Godard dans leurs premières œuvres. Pendant de nombreuses années, elle s'est beaucoup déplacée pour transmettre l'héritage Vigo dans les festivals et les cinémathèques. Elle doit aujourd'hui s'économiser. Sa présence ce week-end à La Rochelle était donc rare et précieuse.

Pratique. Rétrospective Jean Vigo. Projections, au cinéma Dragon, de « À propos de Nice », « La natation par Jean Taris, champion de France », « Zéro de conduite » et « L'Atalante ».

SUD OUEST
www.sudouest.com
4 juillet 2016

Des détenus au scénario

INITIATIVE Depuis 2010, le festival organise un atelier de réalisation à la maison centrale de Saint-Martin-de-Ré. Cette année les détenus ont écrit et réalisé « Longtemps mes rêves en suspens », encadrés par le documentariste Vincent Lapize.

On les a croisés

INCOGNITO Pas de vedettes américaines comme à Cannes mais on reconnaît le visage de certains festivaliers venus en simples spectateurs. Ainsi on a déjà croisé le réalisateur Nicolas Philibert (« Être et avoir », « Nénette »...) et le comédien Michel Piccoli venu peut-être soutenir le film de sa fille Missia Piccoli, à l'affiche de « Gorki-Tchékhov » et présenté au festival. Mais aussi Dominique Reymond ou encore Valérie Mairesse.

Les vedettes du jour

AVANT-PREMIÈRE L'équipe d'« Irréprochable » n'est pas passée inaperçue hier soir dans le hall de La Coursive, quelques minutes avant la projection de ce thriller psychologique déjà très bien accueilli par la critique. Les comédiens Marina Foïs et Benjamin Biolay et le réalisateur Sébastien Marnier ont ainsi achevé leur tournée de promo avant la sortie du film mercredi. Soutenu par la Région, « Irréprochable » a été tourné entre Saintes et La Rochelle, il y a un an exactement.



Sébastien Marnier, le réalisateur d'« Irréprochable », et les comédiens Marina Foïs et Benjamin Biolay, hier soir. PHOTO P. C.

Géniale leçon de cinéma

RENCONTRE Il ne fait aucun repérage, n'écrit aucun scénario, filme tout le monde, ne rajoute pas de voix off... Le documentariste américaine Frederick Wiseman a expliqué hier au public sa méthode de cinéma. Une méthode totalement libre et malicieuse.

AUJOURD'HUI

Parmi 200 films à l'affiche jusqu'au 10 juillet, « Sud Ouest » vous guide et vous fait partager sa sélection totalement subjective.

« La chouette, entre veille et sommeil » à 9 h 45 au Dragon, à partir de 3 ans. Série de courts-métrages franco-belges pour tout-petits. 5 dessins animés de 6 à 8 minutes.

« Zéro de conduite » de Jean Vigo, à 14 h 15 au Dragon. Réalisé en 1933, ce long-métrage raconte la vie en pensionnat dans un collège privé. « Zéro de conduite » sera totalement interdit pour « atteinte au prestige du corps enseignant ».

« Avant les rues » de Chloé Leriche, en présence de la réalisatrice, à 14 heures au Dragon. Née à Montréal et autodidacte, Chloé Leriche réalise le premier film en langue Atikamekw, du nom d'une communauté autochtone installée dans les régions forestières.

« Mustang » de Deniz Gamze Erguven, à 22 h 15 au Dragon. La projection de samedi après-midi a refusé des dizaines de personnes. À travers le portrait de cinq sœurs adolescentes recluses dans un petit village de Turquie, ce premier long-métrage dénonce un système archaïque et fait souffler un vent de fronde.



« Mustang » est projeté ce soir au Dragon. PHOTO DR

SUD OUEST
www.sudouest.com
5 juillet 2016

« Le contexte en Turquie est de pire en pire »

DÉCOUVERTE Six réalisatrices turques sont mises à l'honneur. Kerem Ayan, directeur du Festival du film d'Istanbul, évoque la situation complexe du septième art dans son pays

AMÉLIA BLANCHOT

Les écrans auraient pu rester noirs. Programmée en avril, la 35e édition du Festival du film d'Istanbul n'est pas passée loin de l'annulation. « À cause des attentats, nous avons eu moins d'invités. Le président du jury n'est pas venu. Mais nous l'avons maintenu et tout s'est bien déroulé », affirme Kerem Ayan, directeur du plus grand événement cinématographique de Turquie.

L'an dernier, la manifestation avait déjà été touchée par les vives protestations de certains réalisateurs dénonçant la censure d'un documentaire sur les rebelles kurdes. « Pour être projeté au sein d'un festival, chaque film turc doit obtenir un visa d'exploitation délivré par le ministère de la Culture. Certains sont donc retoqués. Le problème est que cette loi n'évolue pas », regrette le responsable.

Contradictions

Pour Kerem Ayan, la place du septième art en Turquie est cernée par les paradoxes : « Notre pays est vraiment étrange. Beaucoup de films parlant des kurdes ou du génocide arménien ont reçu l'aide du gouvernement. Ça passe mieux pour les fictions que pour les documentaires qui ont tendance à être plus politiques. Pourtant le contexte, lui, est de pire en pire… Surtout avec la menace terroriste ». Qui a encore frappé la semaine dernière, avec un triple attentat suicide à l'aéroport d'Istanbul. Certaines de ces contradictions seront abordées pendant le Festival international du film de La Rochelle, qui consacre la découverte de cette 44e édition à six réalisatrices turques. Des longs-métrages de Yesim Ustaoglu, Pelin Esmer, Deniz Akçay, Deniz Gamze Ergüven, Senem Tüzen et Ahu Öztürk seront projetés. Et deux d'entre elles font le déplacement à La Rochelle. « Il est important d'avoir un regard féminin sur la Turquie, dans ce pays où l'on parle beaucoup de la violence contre les femmes, de leurs droits… Elles ont eu le droit de vote plus tôt qu'en France mais il y a une régression. Cependant, elles jouent un rôle puissant. Nous comptons d'ailleurs un certain nombre de réalisatrices. J'ai le sentiment qu'elles sont plus courageuses dans les contestations que les hommes », estime le directeur du festival stambouliote.



Kerem Ayan participe à la rencontre avec Yesim Ustaoglu et Deniz Akçay aujourd'hui, à 16 h 15 à La Coursive. PH. PASCAL COUILLAUD

« Films engagés »

Les 11 œuvres proposées seront d'ailleurs plutôt des « films engagés, notamment ceux de Yesim Ustaoglu. Globalement il est souvent question des femmes, des relations dans la famille, de la pression ». « Mustang » est sans doute le plus familier aux yeux des spectateurs français, fort de ses quatre César. *Ce* film franco-germano-turc-qatari dénonce l'archaïsme de la société à travers le quotidien de cinq sœurs. « Il n'a pas été bien accueilli en Turquie, certains ne l'ont pas trouvé réaliste », relève Kerem Ayan.

Mais que les fins connaisseurs du cinéma turc se rassurent, quatre films seront projetés pour la première fois en France : « La Pièce », « Nobody's Home », « Motherland » et « Dust Cloth ».

SUD OUEST
www.sudouest.com
5 juillet 2016

Jubilatoire leçon de cinéma

RENCONTRE

L'américain Frederick Wiseman est au festival qui lui consacre un hommage. Réjouissant



Le documentariste Frederick Wiseman est venu expliquer ses méthodes de tournage et de montage. PHOTO P. COUILLAUD

Frederick Wiseman s'est installé pour quelques jours à La Rochelle à l'occasion du festival du film qui lui rend hommage. Quatorze de ses films y sont présentés, de « Hospital » sur les urgences du Metropolitan hospital à « Welfare » sur le système de santé américain en passant par « le Ballet de l'opéra de Paris ». Dimanche, devant une salle comble, le cinéaste a donné une jubilatoire leçon de cinéma, dévoilant ses méthodes de tournage et de montage. Avec une malice qui a fait souvent rire les festivaliers, le cinéaste âgé de 86 ans s'est beaucoup amusé à répondre aux questions du journaliste Antoine Guillot et du public.

La méthode Wiseman a de quoi surprendre. Le réalisateur ne fait aucun repérage, n'écrit aucun scénario et ne sait rien de ce qu'il va trouver. « Je suis mon instinct, mon jugement et mon bon sens. Le reste, c'est la roulette russe. Je n'ai aucune idée des thèmes. Mais je fais très attention à ce que les gens me disent. C'est eux qui m'informent », explique-t-il. Wiseman tourne quelques semaines et monte pendant dix ou douze mois pour enfin trouver sa structure dramatique. Comment fait-il pour pénétrer dans de telles institutions comme un hôpital psychiatrique pour criminels ? « Je demande la permission ! Et les gens me disent toujours oui. Aux États-Unis, il y a un devoir de transparence ». Comment les gens oublient-ils la caméra ? « Je n'ai aucune idée pourquoi les gens acceptent d'être filmés. Par narcissisme, par indifférence ou parce qu'ils sont heureux qu'on s'intéresse à eux. En tout cas, je n'ai jamais eu de problème avec ça ». Comment choisit-il ses sujets ? « Il y a quelques années, j'étais chez le dentiste et je suis tombé sur un article consacré à une agence de mannequinat. J'avais 48 ans et j'ai pensé que c'était intéressant ! ». En filmant la complexité des situations, sans gentil ni méchant, le cinéaste américain se définit comme « l'anti-Ken Loach », a-t-il expliqué dimanche.

Agnès Lanoëlle

SUD OUEST
www.sudouest.com
5 juillet 2016

AUJOURD'HUI

Parmi 200 films à l'affiche jusqu'au 10 juillet, « Sud Ouest » vous guide et vous fait partager sa sélection totalement subjective.

« ÉMILE ET LES DÉTECTIVES », de Gerhard Lamprecht. L'adaptation de ce classique de la littérature jeunesse date de 1931 ! Une version rare, pour les enfants à partir de 8 ans. À 14 h 15, au Dragon.

RENCONTRE avec les réalisatrices turques Yesim Ustaoglu et Deniz Akçay ; et Kerem Ayan, directeur du Festival du film d'Istanbul (lire ci-contre). Animée par Ariel Schweitzer, historien du cinéma, critique et enseignant. À 16 h 15, à La Coursive. Entrée libre.

« FUOCOAMMARE, PAR DELÀ LAMPEDUSA », de Gianfranco Rosi. Le réalisateur italien est présent pour la projection de son documentaire sur l'île de Lampedusa, auréolé de l'Ours d'or à Berlin. À 20 h, à La Coursive.

« LE ROI DE L'ÉVASION », d'Alain Guiraudie. Un couple improbable brave les dangers de l'amour interdit. Un incontournable du réalisateur français. À 22 h, au Dragon.



« Le roi de l'évasion », à découvrir au Dragon à 22 h. DR

Les Saisons, librairie officielle du festival

PARTENAIRE La librairie des Saisons, rue Saint-Nicolas, est la librairie officielle du festival. Elle s'est donc installée dans un petit coin du hall de La Coursive. Les festivaliers peuvent ainsi retrouver de nombreuses références de bouquins et de DVD dont le thème commun est le cinéma bien sûr.

D'autres regards sur la toile

EN COULISSES 40 élèves de quatre établissements rochelais (Dautet, Saint-Exupéry, Valin et Vieljeux) participent au dispositif « Au cœur du festival ». Encadrés par la coordinatrice du festival et des animateurs culturels, les apprentis journalistes réalisent des interviews, des émissions de radio, des chroniques de films, etc. À suivre sur leur page Facebook « Au cœur du festival ». L'équipe organisatrice propose également un regard sur l'événement via « L'Éphémère », réduit cette année à une version numérique uniquement, pour des raisons budgétaires. Au menu : les départs et arrivées des participants, des interviews de festivaliers, des critiques, des focus sur l'équipe... À retrouver sur ephemere-fiflr.tumblr.com



La foule même pendant le match France-Islande. PHOTO P.C.

Les salles ont fait le plein ce week-end

FRÉQUENTATION L'édition 2015 avait comptabilisé un peu plus de 85 000 spectateurs. De longues files d'attente, des salles qui affichent complet... ce week-end, le festival a fait le plein.

SUD OUEST
www.sudouest.com
6 juillet 2016

La complexité d'une île

AVANT-PREMIÈRE Gianfranco Rosi présentait hier « Fuocoammare », un documentaire sur la tristement célèbre île de Lampedusa



Le réalisateur a reçu l'Ours d'or au Festival de Berlin. On peut le rencontrer à La Coursive aujourd'hui, à 16 h 15. PHOTO PASCAL COUILLAUD

« Sud Ouest » Vous êtes resté un an en immersion à Lampedusa. Quelles ont été vos méthodes de travail sur place ?

Gianfranco Rosi Au début, j'avais un projet de court-métrage sur l'identité de cette île, un portrait qui ne soit pas uniquement lié aux tragédies. Quand je suis arrivé, il n'y avait pas de migrants car leur centre avait brûlé [...] Mais je n'arrivais pas à trouver le point de vue à adopter. Donc j'ai abandonné cette idée. Et le dernier jour, avant de rentrer à Rome, j'avais une bronchite. Je suis allé voir un médecin et j'ai rencontré celui qui allait devenir l'un de mes personnages principaux. J'ai parlé avec lui pendant trois heures puis il m'a donné une clé USB. J'ai découvert plus de vingt ans d'archives sur l'île, les migrants, sur sa vie. Je suis donc revenu pour approfondir le sujet, en faire un long-métrage qui intègre le point de vue des locaux. Je savais que les migrants allaient revenir, mais j'avais besoin de prendre le temps. Je l'ai pris.

Dans votre documentaire, les histoires des migrants et des habitants évoluent en parallèle. Pourquoi ne se croisent-elles jamais ?

Car c'est la réalité. Il n'y a pas de contact entre ces deux mondes. À cette époque l'opération Mare Nostrum venait d'être mise en place, elle déplaçait les frontières de Lampedusa à l'intérieur de la mer. C'était pour sauver les migrants en mer, mais cela a complètement changé le procédé d'assistance, il s'est bureaucratisé. Ça a modifié les rapports entre les migrants et les habitants [...] J'ai eu besoin d'une clé d'entrée pour exprimer cela. J'ai cherché un enfant de 12 ans qui puisse me servir de fil conducteur. Un jour, j'ai rencontré Samuele (personnage principal, NDLR) et je suis tombé amoureux de lui ! Il avait l'esprit d'une personne âgée, avec sa solitude et son monde intérieur. Les deux mondes se superposaient. Je prenais conscience qu'il y avait un monde que je n'étais pas capable de filmer, mais qui existait.

À propos des migrants, vous expliquez que la « mort » vous est « tombée dessus ». Comment avez-vous géré cette émotion ?

J'ai passé quarante jours à bord d'un bateau, en deux voyages de vingt jours. Au cours du premier, je n'ai pas rencontré de migrants [...] Au second voyage, par une mer calme et très belle, j'ai filmé des centaines de personnes complètement silencieuses sur un bateau, puis des cadavres. Je ne m'attendais pas du tout à ça, c'était un cauchemar. Je me suis demandé si je devais filmer ou pas et j'ai décidé que oui. Tout à coup j'ai réalisé qu'il y avait d'autres personnes au fond, décédées à cause des fumées du moteur. Le capitaine m'a dit que je devais témoigner de cette scène car le monde devait être au courant de cette « chambre à gaz ». Quelque chose de violent s'est passé en moi et j'étais absolument incapable de continuer. Ça a profondément changé l'idée du film. Comment utiliser ces images ? [...] À la fin, il y a vingt-trois minutes de silence. Un deuil provient de cette image, pour donner de la dignité à l'île et au personnage principal, qui change énormément. Au départ, il tue les oiseaux avec des lance-pierres, à la fin il parle avec. L'oiseau lui livre un secret, j'espère qu'il va le donner au public. Je n'ai pas sous-titré cette séquence pour que chacun soit libre d'imaginer son secret.

Votre ambition n'était pas de faire un film politique. Pourtant il l'est, non ?

C'est une provocation quand je dis ça. Tous mes films sont politiques ! Il n'y a pas de prise de position, ni d'idéologie. Mais ils évoquent la difficulté de grandir, d'accepter quelque chose qui nous est inconnu et que nous devons apprendre. Ce documentaire aborde aussi le monde des migrants, considéré comme énigmatique. Ils peuvent être perçus comme des extraterrestres. À Lampedusa ils ne restent que deux ou trois jours, donc c'était difficile de créer une relation profonde, à la différence des autres personnages. Ces deux mondes sont vraiment différents dans la façon dont je les filme. C'est aussi une métaphore sur comment l'Europe les perçoit. Il y a un moment très important dans le film, c'est la musique d'un groupe nigérian. Cette scène évoque vraiment tout ce que j'essaye de dire et peut remplacer des dizaines d'interviews.

Recueilli par Amélia Blanchot

« Fuocoammare » sort en salles le 28 septembre.

SUD OUEST
www.sudouest.com
6 juillet 2016

« Une expérience collective »

PORTRAIT

Thomas Lorrain est le directeur technique du festival. Il court d'un imprévu à l'autre



Thomas Lorrain « vibre de voir des salles pleines ». PHOTO P. C.

« Bonjour, j'ai une séance à 17 heures qui ne peut pas tourner. C'est un problème pour moi. » Thomas Lorrain sait rester zen en toutes circonstances. À quelques heures de la projection d'un film, il doit mettre la main sur la clé de décryptage d'un fichier numérique. L'opératrice au bout du fil n'a pas la bonne personne sous la main. Il devra rappeler ou envoyer un mail. Depuis ce matin, le directeur technique du festival depuis dix ans court d'un imprévu à l'autre. Tout à l'heure, c'était la bande originale du festival qui manquait en ouverture d'une séance. Problème vite réglé.

Servir la programmation

Le travail du directeur technique commence bien en amont du festival. Avant de poser ses malles à La Rochelle, il doit se soucier des droits pour récupérer une copie, penser au transport mais aussi veiller à ce que les machines du siècle dernier lisent toujours bien des pellicules 35 millimètres.

Cette année, le festival accueille 200 films dont 36 copies en 35 millimètres (contre 159 en 2006 !). « Mon travail est de servir au mieux la programmation artistique et défendre les films dans leur forme pour qu'ils soient transmis au mieux aux spectateurs », explique cet ancien étudiant en biologie passionné de ciné, âgé de 36 ans. Thomas Lorrain vit intensément la manifestation rochelaise entre son bureau et les cabines de projections. « Je vibre de voir des salles pleines, des gens qui font une confiance totale à la programmation. J'adore cette ferveur. L'idée qu'il n'y ait pas de compétition, pas de star-system, pas d'ego est une grande idée humaniste. C'est très symbolique mais cela retombe sur nous tous. Tous les films sont au même niveau, les équipes aussi. Ici, c'est une expérience collective », assure le jeune directeur, qui travaille aussi sur le Festival du film francophone d'Angoulême.

Agnès Lanoëlle

SUD OUEST
www.sudouest.com
6 juillet 2016

AUJOURD'HUI

Parmi 200 films à l'affiche jusqu'au 10 juillet, « Sud Ouest » vous guide et vous fait partager sa sélection totalement subjective.

« MASCULIN FÉMININ », de Jean-Luc Godard. Pour bien démarrer la journée, un classique de la Nouvelle vague ! À l'affiche, deux acteurs peu connus à l'époque : Chantal Goya et Jean-Pierre Léaud.
À 10 h 30, à La Coursive.



« Masculin féminin » est sorti en 1966. PHOTO DR

RENCONTRE avec Gianfranco Rosi (lire ci-contre), animée par Nicolas Thévenin. À 16 h 15, à La Coursive. Entrée libre. Pour les inconditionnels du réalisateur, ne manquez pas **« BELOW SEA LEVEL »**, documentaire captivant sur des marginaux vivant dans le désert.

« TOUR DE FRANCE », de Rachid Djaïdani, qui a eu l'audace de réunir Gérard Depardieu et le rappeur Sadek. Une initiative audacieuse sélectionnée à la Quinzaine des réalisateurs. À 20 h, à La Coursive.

« UNE VIE DIFFICILE », de Dino Risi. Projetée dans le cadre de la rétrospective Alberto Sordi, cette comédie est considérée comme « le film des espoirs déçus ». Réjouissant !
À 22 h 30, à La Coursive.

« Persepolis » en plein air



« Persepolis » sera projeté vendredi soir à Mireuil. PHOTO DR

MIREUIL Le documentaire animé de Marjane Satrapi et Vincent Paronnaud sera projeté vendredi soir à 22 h 30, en plein air à Mireuil. Adaptation de son roman graphique éponyme, « Persepolis » raconte comment la jeune Marjane suit avec exaltation la chute du régime de Téhéran en 1978. Mais ses positions rebelles deviennent problématiques. À 14 ans, ses parents l'envoient en Autriche...

Pause thé sous le préau

ÉCOLE DOR Le lieu est charmant et reposant. Pendant toute la durée du festival, les festivaliers détenteurs d'une accréditation peuvent aller se restaurer et se rafraîchir dans la cour de l'école Dor, rue Saint-Jean-du-Pérot. On y croise toute l'équipe et de nombreux réalisateurs.
À 16 heures, « thé des écrivains » offert.

Apprentis photographes

ATELIER Les lycéens reporters sont sur le terrain. Hier, certains d'entre eux étaient en atelier photo avec Mathieu Vouzelaud, connu notamment pour ses clichés sur le Stade Rochelais. Comme exercice pratique, les apprentis reporters ont même photographié notre photographe. L'arroseur arrosé !



Les lycéens photographient... notre photographe ! PHOTO P. C.

SUD OUEST
www.sudouest.com
7 juillet 2016

Grands films pour petites oreilles

JEUNE PUBLIC Les enfants sont gâtés avec trois séances de courts-métrages par jour et quelques grands classiques

AGNÈS LANOËLLE
a.lanoelle@sudouest.fr



Le Festival du film n'oublie pas les tout-petits avec une programmation de courts-métrages. Les plus jeunes doivent aussi faire la queue comme les grands. PHOTO PASCAL COUILLAUD

Plantons d'abord le décor d'une salle de cinéma accueillant des tout-petits âgés de 4 ou 5 ans : il y a ceux qui n'ont pas encore lâché leur doudou et ceux qui sont encore accros à leurs « tutus ». En pleine séance, il faut parfois aller faire pipi, voire changer la couche. Comme disait un certain Jacques Martin, « les enfants sont formidables » et surtout bon public, même si, ne nous y trompons pas, ils ont un sens critique.

Ça rigole, ça se trémousse sur le fauteuil, ça commente sans trop se soucier de son voisin. Voire ça répond à l'image qui parle. Quelque fois, les parents doivent lancer un bruyant « chuuuut » mais globalement Papa et Maman sont ravis de partager un moment unique avec leur progéniture. Bref, maniaques du silence et des séances sans vagues, passez votre chemin. Si vous n'êtes pas parent, aussi. Une projection jeune public est une délicieuse aventure de spectateurs capables de regarder un film en mouchant sa fille qui réclame à boire…

Depuis lundi, les centres de loisirs, les nounous et les parents cinéphiles se pressent devant les portes du Dragon pour voir l'un des programmes de courts-métrages présentés en avant-première. Attention, ceux qui pensent qu'il n'y a que Pixar et « Madagascar 3 » dans la vie pourraient avoir un choc émotionnel. Sur l'écran, les personnages animés ne hurlent pas en gesticulant, il n'y a pas de princesse qui chante ni de méchante sorcière.

Diversité de styles

C'est un peu tout le contraire : le dessin est doux et poétique. Le scénario plus sobre, moins manichéen, plus créatif. « On peut aussi parler d'exception française. Avec nos courts-métrages, on est loin du tout venant, de la série ou des grosses machines. L'animation jeune public propose une grande diversité de styles, des expérimentations sonores et graphiques auxquelles les enfants sont très réceptifs », assure Arnaud Demuynk, réalisateur et producteur des Films du nord. Pendant trois jours, le créateur de « La chouette du cinéma », petite pastille qui introduit les courts-métrages et s'adresse aux jeunes spectateurs, a fréquenté toutes les séances de son programme.

Des salles de 200 personnes qui ont quasiment toujours affiché complet. « Les parents cinéphiles sont demandeurs. Il y a beaucoup à faire sur ce marché. Les réalisateurs ont une grande marge de manœuvre », est persuadé Arnaud Demuynk, qui s'est véritablement intéressé au sujet lorsqu'il est devenu… papa. À la sortie de la projection, le verdict est souvent unanime. « Trop chouette » ou « trop bien » selon le degré d'enthousiasme. On n'aurait pas dit mieux.

À L'AFFICHE

« **MONSIEUR BOUT-DE-BOIS** », de Jeroen Jaspaert et Daniel Snaddon, Grande-Bretagne, 26 minutes.
« **LA CHOUETTE, ENTRE VEILLE ET SOMMEIL** », *programme de cinq* courts-métrages franco-belges, de 6 à 8 minutes chacun.
« **PAT ET MAT** » de Marek Benes, République tchèque, 40 minutes.
« **ÉMILE ET LES DÉTECTIVES** » de Gerhard Lamprecht, Allemagne, fiction de 1931, 1h10.
« **KES** » de Ken Loach, Grande-Bretagne, fiction de 1970, 1h55.
« **LES AVENTURES DE PINOCCHIO** » de Luigi Comencini, Italie, fiction de 1975, 2h15.

SUD OUEST
www.sudouest.com
7 juillet 2016

Un marché pour les exploitants

ART ET ESSAI

Pendant trois jours, les exploitants viennent aussi faire leur marché pour rediffuser des films patrimoniaux



« Masculin féminin », de Godard, n'a pas été choisi au hasard.

PHOTO DR

Au Festival international du film de La Rochelle, il y a des hommages, dès rétrospectives et des avant-premières. Mais il y a aussi un grand nombre de films dits patrimoniaux projetés sans thématique. Ainsi cette semaine, les festivaliers peuvent voir ou revoir de grands classiques comme « Masculin féminin » de Jean-Luc Godard, « Little Big Man » d'Arthur Penn ou encore « Dieu seul le sait » de John Huston.

Des films qui n'ont pas été choisis au hasard. Pendant deux jours, l'Agence pour le développement régional du cinéma (ADRC) vient y faire son marché. Objectif : obtenir des copies pour les diffuser dans les salles souvent classées art et essai. En clair : si dans quelques mois, votre petit cinéma préféré programme « L'héritière », un film de 1949 de William Wyler (projeté ce soir à 20 heures à La Coursive), ce sera certainement grâce à l'ADRC.

Chaque année, le festival rochelais est aussi le rendez-vous du Groupement national des cinémas de recherches (GNCR), qui tiendra son assemblée générale ce matin. Il s'agit là de défendre un cinéma très pointu, novateur et singulier. Là encore, ce sera d'une certaine manière grâce à ses membres que les cinéphiles retrouveront dans certaines salles des films projetés en marge des circuits commerciaux.

À l'affiche cette semaine, « L'Ultima spiaggia » du Grec Thanos Anastopoulos (demain, à 14 heures au Dragon) ou « Lettres de la guerre » du Portugais Ivo M.Ferreira (demain, à 17 heures au Dragon) témoignent de ce cinéma libre, indépendant et parfois expérimental.

A. L.

SUD OUEST
www.sudouest.com
7 juillet 2016

AUJOURD'HUI

Parmi 200 films à l'affiche jusqu'au 10 juillet, « Sud Ouest » vous guide et vous fait partager sa sélection totalement subjective.

« **IN JACKSON HEIGHTS** » de Frederick Wiseman. Pour son dernier documentaire, le cinéaste donne la parole aux habitants du quartier de Jackson Heights, mosaïque ethnique et religieuse de communautés issues principalement d'Amérique latine, à 10 h, à l'Olympia.

« **MÉMOIRES DU SOUS-DÉVELOPPEMENT** » de Tomas Gutierrez Alea, réalisé en 1068. Un an après la révolution castriste, Sergio, intellectuel bourgeois aisé, décide de rester au pays, contrairement à sa femme et à ses parents. Un film très rarement présenté, à 14 h au Dragon.

« **L'ATALANTE** » de Jean Vigo. Dernière occasion de voir ce chef d'œuvre de 1934 qui est à l'origine un film de commande et que Vigo va détourner avec une certaine fantaisie. Avec un Michel Simon épatant, en marinier aux allures de vagabond, à 17 h 15 à La Coursive.

« **RESTER VERTICAL** » d'Alain Guiraudie. Après « L'Inconnu du lac », *qui l'a révélé au grand public*, Alain Guiraudie est à La Rochelle pour « Rester vertical », présenté au dernier Festival de Cannes, et toujours en avant-première. À 19 h 45, au Dragon, en présence du réalisateur.

« **L'HÉRITIÈRE** » de William Wyler, réalisé en 1949. En 1850, à New York, une jeune fille timide et sans attrait s'éprend du séduisant Morris Tonwsend. Avec une certaine Olivia de Havilland, à 20 h à La Coursive.

Sergio Leone pour la première fois

INÉDIT Jamais un film de Sergio Leone n'avait été projeté en quarante-quatre années d'histoire du festival. L'équipe a décidé de réparer cette erreur. « Il était une fois dans l'ouest », avec Charles Bronson, Henry Fonda et Claudia Cardinale, sera présenté, en version restaurée, samedi à 14 heures, dans la grande salle. Une séance inédite très attendue par certains festivaliers.

Alain Guiraudie attendu aujourd'hui



Alain Guiraudie restera trois jours au festival. PHOTO AFP



« Il était une fois dans l'ouest », pour la première fois.

PHOTO DR

HOMMAGE Le réalisateur du « Soleil pour les gueux » et de « L'inconnu du lac » est attendu cet après-midi, à 19 h 45 au Dragon, pour l'avant-première de « Rester vertical », présenté au dernier Festival de Cannes. Après Wiseman dimanche et Gianfranco Rosi hier, il rencontrera le public demain à 16 h 15 au théâtre Verdière. L'occasion toujours d'en savoir un peu plus sur la méthode du cinéaste et les coulisses d'un film. Cette année, l'équipe du festival a décidé de lui consacrer un hommage avec la projection de ses sept moyens et longs métrages.

SUD OUEST
www.sudouest.com
8 juillet 2016

« La campagne me paraît plus sensuelle »

RENCONTRE

Alain Guiraudie, le réalisateur de « L'Inconnu du lac » et « Rester vertical » rencontre le public cette après-midi

AGNÈS LANOËLLE
a.lanoëlle@sudouest.fr



Alain Guiraudie, hier après-midi, sur un transat de son hôtel. La promo de « Rester vertical » son dernier film, a comme un air de vacances. PHOTO PASCAL COUILLAUD/« SUD OUEST »

Décidément, il fait toujours beau à La Rochelle quand Alain Guiraudie y met un pied. « Le souvenir que j'ai de ma dernière venue pour le festival, c'est une grande chaleur, une salle étouffante. La clim du cinoche était tombée en panne, c'était l'étuve », raconte le réalisateur de « L'Inconnu du lac », film qui l'a fait connaître du grand public. Arrivé hier, le cinéaste revient avec « Rester vertical ». Et surtout, l'équipe du festival lui consacre un hommage. Une occasion unique de voir ses sept moyens et longs-métrages. Pas de quoi impressionner Alain Guiraudie, jean, claquettes et lunettes teintées, qui était en sélection officielle sur la Croisette. « À Cannes, c'était une première projection devant 2 000 personnes du monde entier. Depuis, j'ai eu des retours sur le film. Ici, ce n'est pas la même pression. Et ça me plaît de parler de cinéma », admet le cinéaste.

Seul avec un bébé

Après avoir filmé la drague homosexuelle au bord d'un lac, « Rester vertical » réunit un loup, un bébé et un père qui n'était pas préparé à élever seul cet enfant. Comme toujours avec Guiraudie, il ne s'agit pas d'attaquer frontalement un thème. « Bien sûr, la question de la paternité traverse le film. Mais je voulais inverser les rôles. Le plus souvent, c'est le mec qui se barre. Là, c'est elle. Lui se retrouve avec ce môme qu'il apprend à aimer. Ce petit alien dont il ne sait pas quoi faire. Mais ça doit être ça la paternité… apprendre à faire quelque chose avec un alien », rigole Guiraudie, qui n'a pas d'enfant.

Depuis qu'il filme des gays à poil ou des ouvriers qui attendent la fermeture de leur usine, le cinéaste a toujours tourné sur ses terres du Sud-Ouest. Il est né à Albi et y vit toujours, même s'il passe beaucoup de temps en Bretagne, et aime traverser le marais poitevin. On ne l'imagine pas tourner dans une grande ville, mais il assure que ça pourrait se faire. « J'ai envie pour l'instant de filmer là où je vis. Ça m'intéresse de filmer chez moi, les paysages dont je suis familier. Mais l'idée, c'est de rayonner universellement, de ne pas se cantonner à ça. Le Causse Méjean peut aussi renvoyer aux paysages de western », dit-il.

Son rapport à la nature est physique. « Je suis fils de paysans et un homme de la campagne. J'ai grandi en faisant des cabanes dans les arbres et des barrages sur les ruisseaux. J'allais dormir à l'étable avec ma mère lorsqu'une vache mettait bas. Je vis certainement un peu dans cette nostalgie de l'enfance. Mais je traîne aussi à la campagne parce que la nature me paraît toujours plus sensuelle. Elle me fascine, mais le monde me fascine aussi. J'aime les éléments, le vent. Finalement, mes films, c'est la terre, le ciel, et les hommes au milieu », explique Guiraudie. Pour « L'Inconnu du lac », ce réalisateur singulier qui reste en marge des grands circuits commerciaux misait sur 10 000 entrées. Aujourd'hui, le film est plus proche de 200 000. Un succès critique et public. La promo l'a conduit partout dans le monde de Londres à Buenos Aires. Selon les pays, « L'Inconnu du lac » a fait un tabac ou un flop. Avec « Rester vertical », c'est reparti pour un tour de France. Mais cet autodidacte embrasse avec plaisir l'exercice. « Ce n'est pas un cinoche facile, c'est pas vraiment facile d'accès. Je ne fais pas des films pour cette grande masse qui est le public. Alors j'ai intérêt à accompagner ce genre de film. Ça sert à quelque chose d'aller discuter avec le public. Ça les éclaire. » Avec son accent du Tarn qui chante, Alain Guiraudie a plein de chose à dire sur lui et son cinéma. Ça tombe bien, il a rendez-vous cette après-midi avec son public.

> « Finalement, mes films, c'est la terre, le ciel, et les hommes au milieu »

Rencontre avec Alain Guiraudie, aujourd'hui à 16 h 15, théâtre Verdière.

SUD OUEST
www.sudouest.com
8 juillet 2016

Une bonne tranche de rire

PROJECTIONS

Le festival s'achève sur plusieurs comédies, dont « Victoria » de Justine Triet, avec Virginie Efira

On va rire un peu en cette fin de festival. Sophie Mirouze, programmatrice du festival au côté de Prune Engler et de Sylvie Pras, est revenue de Cannes avec plusieurs comédies désopilantes. « Oui c'est vrai, après une semaine de cinéma patrimonial, le festival va s'achever par plusieurs comédies. Même si on est très loin de "Camping" ! », sourit la programmatrice.

De Cannes à La Rochelle

Le ton sera donné dès ce soir (20 heures à La Coursive) avec « Le Voyage au Groenland », en présence du réalisateur Sébastien Betbeder et des deux comédiens Thomas Scimeca et François Chattot. Deux trentenaires, comédiens et parisiens, débarquent dans un petit village du Groenland où vit le père de l'un d'eux. « Cela faisait longtemps que je n'avais pas autant ri », assure Sophie Mirouze.



La comédie « Victoria », avec Virginie Efira, est présentée dimanche en clôture. PHOTO DR

Dimanche, les festivaliers qui veulent se marrer et ne craignent pas les comédies déjantées ont rendez-vous avec « Apnée » (à 17 heures, au Dragon), de Jean-Christophe Meurisse, qui dirige trois comédiens de sa troupe Les Chiens de Navarre.

Enfin, cette année, deux films clôtureront le festival du film : « Fargo » des frères Cohen, réalisé il y a déjà vingt ans, mais aussi « Victoria » de Justine Triet, avec Virginie Efira (20 heures à La Coursive). La comédienne qui joue une avocate au bout du rouleau et prise dans une série de cataclysmes a enthousiasmé la Croisette. Le film est présenté en avant-première en présence de la réalisatrice déjà remarquée pour « La Bataille de Solférino ».

A. L.

SUD OUEST
www.sudouest.com
8 juillet 2016

AUJOURD'HUI

Parmi 200 films à l'affiche jusqu'à dimanche, « Sud Ouest » vous guide et vous fait partager sa sélection totalement subjective.

« PAT ET MAT » Film d'animation du tchèque Marek Benes. Série de cinq courts-métrages. Pat et mat sont deux copains inséparables qui partagent une maison de campagne. Ils bricolent mais ça ne se passe pas toujours comme ils veulent. Sans dialogue, à partir de 3 ans. À 9 h 45, au Dragon.

« GORKI-TCHEKHOV, 1900 » de Fabrice Cazeneuve. Le film a été tourné pendant six semaines sur l'île d'Oléron l'hiver dernier. Les deux comédiennes Mathilde Cazeneuve et Missia Piccoli y interprètent Anton Tchekhov et Maxime Gorki. À 14 heures au Dragon, en présence du réalisateur.

« AMNESIA » de Barbet Shroeder. En attendant la venue du réalisateur samedi, à La Rochelle, on se plonge dans ce portrait de femme (interprétée par Marthe Keller) installée depuis quarante ans à Ibiza. Sa solitude va être ébranlée par un jeune musicien qui vient de Berlin. À 17 heures au Dragon.



Marthe Keller. PHOTO DR

« AIMEZ-VOUS LES UNS LES AUTRES » de Carl Theodor Dreyer. Cette année, le festival présente l'intégrale de ce cinéaste allemand qui a réalisé 14 longs-métrages, dont cinq parlants. Véritable film politique brossant le portrait de la Russie de 1905, muet, « Aimez-vous les uns les autres » a été réalisé en 1922. À 10 h 30 à La Coursive. Ciné-concert avec Jacques Cambra au piano.

« La Tortue rouge », en séance surprise

L'équipe ne veut pas en faire une grande publicité. Car beaucoup de festivaliers pourraient bien ne pas accéder à la salle de 300 places du Dragon, demain soir. Prix Jean Lescure, « La Tortue rouge », sorti cette semaine, emballe petits et grands. Attendant la nomination du lauréat, l'équipe du festival l'a sélectionné un peu à la dernière minute.

Un document exceptionnel exhumé

Cette année, le réalisateur, directeur de collection et animateur Serge Blomberg sera de nouveau à La Coursive pour exhumer un document exceptionnel. « Mir Kumen On », documentaire polonais réalisé en 1936 dans un sanatorium pour enfants, y sera projeté ce soir, à 17 h 15. L'histoire raconte qu'une vieille dame est pendant longtemps venue voir Serge Blomberg pour lui demander de retrouver un vieux film. Ce qu'il finit par faire au bout de plusieurs années. « Mir Kumen On » a été restauré notamment grâce au concours du MoMa de New York. Ce soir, la vieille dame et son mari seront à La Rochelle pour assister à la projection de ce film invisible depuis la guerre.



Serge Bromberg est attendu ce soir à La Coursive. PHOTO DR

SUD OUEST
www.sudouest.com
9 juillet 2016

Premier rôle de journaliste

ATELIERS

Trente-huit lycéens rochelais couvrent le Festival du film à leur manière

AMÉLIA BLANCHOT

Il est 8 h 45, la rédaction éphémère est sur le pied de guerre. En ce début de matinée ensoleillée, plusieurs petits groupes de jeunes débattent, écrivent, proposent. Au total, 38 lycéens et cinq animateurs culturels investissent les locaux de l'école Dor pendant le Festival international du film de La Rochelle. Des élèves de seconde, première et terminale de quatre établissements rochelais (Dautet, Saint-Exupéry, Valin et Vieljeux) font vivre ce vaste chantier médiatique intitulé « Au Cœur du festival ».

Les apprentis journalistes – tous accrédités – sont répartis en quatre ateliers : rédaction, radio, vidéo, photo. « Mais il y a des passerelles, on peut facilement passer de l'un à l'autre. Chacun doit fournir un travail par jour, que ce soit une interview, un dessin ou une petite phrase », explique Lucas Mandin, 18 ans, en terminale L à Dautet. Dessinateur à ses heures, il participe à l'atelier rédaction.



Les lycéens ont interviewé la cinéaste turque Yesim Ustaoglu. Dans la langue de Shakespeare, s'il vous plaît ! PHOTO PASCAL COUILLAUD

Édition multimédia

L'équipe alimente au quotidien la page Facebook (1) du dispositif avec ses multiples productions : critiques de films, albums-photos, dessins, journaux télévisés, émissions de radio, interviews, « punchlines » (phrases fortes, NDLR), affiches détournées…

Une édition multimédia, concoctée à leur manière. « Le ton est un peu décalé, il faut que ce soit le reflet de ce qu'ils sont. C'est important de leur laisser un maximum de liberté. Ils peuvent avoir envie d'écrire à la première personne, avoir un regard candide… L'idée est de ne rien enlever sur le fond. En revanche, on retravaille parfois avec eux sur la forme, par exemple sur des formulations trop lourdes ou des problèmes de concordance de temps », souligne Jérémy Sternbach, animateur culturel et référent de l'atelier rédaction. « On est assez libres », confirme Lucas Mandin.

> « On est en contact avec des pros et on est considérés comme tels »

Bien qu'en phase d'apprentissage expérimental, ces lycéens doivent prendre leurs tâches au sérieux. « On est en contact avec des pros et on est considérés comme tels », estime Louise Guillon, 17 ans, en première L à Dautet, consœur de Lucas dans l'atelier rédaction. Comme des journalistes en poste, ils formulent des demandes d'interview qui peuvent être acceptées comme retoquées. Yesim Ustaoglu, réalisatrice turque, s'est prêtée au jeu des questions réponses de quelques jeunes, en anglais. « C'était sans doute mon meilleur moment du festival. On nous donne les moyens d'acquérir de l'expérience », s'enthousiasme Juliette Gagey, 17 ans, en première ES à Dautet et attirée par le journalisme. « C'est une vraie chance de pouvoir rencontrer des réalisateurs », renchérit Louise, férue du septième art.

« Être provocant »

Pour être prête le 1er juillet, l'équipe de « Au cœur du festival » a travaillé en amont. Rencontre autour de la présentation de l'événement – avec, entre autres, la coordinatrice Anne-Charlotte Girault –, échanges autour de la méthodologie avec journalistes et photographes… Professionnels du cinéma et des médias leur ont donné quelques clés. « Généralement, quand on ouvre le programme pour la première fois, personne ne connaît rien ! Justement, c'est l'occasion d'aller voir des films que je ne serais pas allé voir habituellement. En moyenne, je pense que chacun assiste à trois ou quatre séances par jour », assure Lucas. « La programmation est parfois hyper pointue, mais ça ne leur fait pas peur ! », estime Jérémy Sternbach. « En revanche on leur demande de mettre les pieds dans le plat, d'être provocants. S'ils n'aiment pas un film, surtout il faut le dire ! », poursuit l'animateur culturel.

> « C'est important de leur laisser un maximum de liberté »

« Tikkoun », d'Avishai Sivan, n'a par exemple pas convaincu Louise ni Lucas. « C'était vraiment bizarre. C'est un film israélien en noir et blanc, filmé en plans fixes, avec trois phrases énoncées toutes les dix minutes. En fait, on n'a pas trop compris, je pense qu'on manque d'expérience et surtout de références culturelles, religieuses pour tout saisir. Mais ça reste une découverte quand même », relativisent les deux camarades. En toute humilité.

(1) Au Cœur du festival.

SUD OUEST
www.sudouest.com
9 juillet 2016

Une nuit avec des vampires

SCIENCE-FICTION Pour une Nuit blanche avec des vampires et des extraterrestres, rendez-vous ce soir. Le distributeur Philippe Lux est fan

Vous voulez passer une nuit fantastique ? Rendez-vous ce soir, entre 20 heures et 2 heures du matin, dans la grande salle de La Coursive pour une nuit spéciale vampires et extraterrestres. Pour la deuxième année, l'équipe du festival s'est laissée convaincre par Philippe Lux, distributeur et fan du genre, de programmer une œuvre à première vue kitsh.

Cette année, ce seront donc trois films à l'affiche : « Alien, le huitième passager » de Ridley Scott, « Ghosts of Mars » de John Carpenter et enfin « La planète des vampires » de Mario Bava, réalisateur italien tombé dans l'oubli mais considéré par certains comme l'un des maîtres incontestés du cinéma de science-fiction. Le film n'est plus visible depuis des années. Mais il vient d'être restauré et d'obtenir une dizaine de copies en France. C'est donc un événement de le voir sur grand écran à La Rochelle, se réjouit Philippe Lux, qui distribue le film.



« Alien le huitième passager », de Ridley Scott, est projeté samedi dans le cadre de la Nuit blanche. PHOTO DR

Ringard mais libre

Ce cinéphage plus que cinéphile, selon ses termes, est un ardent défenseur du cinéma de genre. Oui, les vaisseaux spatiaux et les envahisseurs, ça peut paraître un brin ringard, mais le spectateur ne doit pas s'arrêter à cette première lecture.

« La série B a un côté péjoratif. Mais ce sont des films souvent réalisés avec une grande liberté, sans pression ni contrainte commerciale. À une certaine époque, certains films fantastiques pouvaient même faire passer des messages politiques. Et puis le cinéma de genre reste un grand divertissement. Aujourd'hui, tout le monde considère "Les dents de la mer" comme un chef-d'œuvre. Mais à l'époque, c'était tout de même un film de requins tourné par un jeune type inconnu ! », explique Philippe Lux, nourri à la VHS et à « Massacre à la tronçonneuse ».

Lui-même en convient : il faut dépasser certains a priori. C'est aussi l'objectif d'une Nuit blanche qui permet d'être dans une ambiance et de brasser un large public. Les nostalgiques reverront donc avec un certain plaisir, comme une madeleine de Proust, « Alien le huitième passager », film de science-fiction culte pour toute une génération.

Les fans de Carpenter, déjà très nombreux l'an passé à La Coursive, se laisseront embarquer cette fois par les fantômes sanguinolents de « Ghosts of Mars ». Enfin « La planète des vampires » met à l'honneur « un travail d'artisan avec de magnifiques couleurs », défend Philippe Lux.

Agnès Lanoëlle

Pratique. Nuit blanche ce soir, à partir de 20 h 15, à La Coursive.

SUD OUEST
www.sudouest.com
9 juillet 2016

« Il y a une exception française dans le cinéma mondial »

DISPOSITIF Thierry Méranger, critique aux « Cahiers du cinéma », sensibilise un groupe d'étudiants étrangers au cinéma français



L'atelier avec Thierry Méranger prend la forme d'un échange aux tonalités internationales. PHOTO P. C.

De 9 à 10 heures, l'ambiance est cosmopolite au troisième étage de La Coursive. Irak, Iran, Malte, Ukraine, Ghana, Turquie, Islande, Kosovo, Grèce, Israël, Corée du sud… Onze pays sont représentés au sein du CultureLab.

Initié par l'Institut français et le Festival du film, ce dispositif propose à 17 étudiants étrangers de se familiariser avec la culture cinématographique française. Ils sont hébergés à l'Auberge de jeunesse de La Rochelle, partenaire de l'initiative.

Pour la quatrième année, ces jeunes de 18 à 30 ans profitent du festival et assistent, tous les matins, à un atelier avec Thierry Méranger, critique aux « Cahiers du cinéma » et enseignant. Dans les grandes lignes, l'objectif est « d'aborder les problématiques liées au cinéma français. La porte d'entrée, c'est le festival. Pour certains, c'est leur premier séjour ici. »

Avis sur les films

Ce vendredi matin, l'échange commence par un débriefing de la veille. « Qui est allé voir "Rester vertical", d'Alain Guiraudie ? Qu'en avez-vous pensé ? », lance le spécialiste à l'assemblée.

Conseils pour les critiques

Un garçon à l'accent québecois se lance dans une analyse : « C'est quand même un peu plus linéaire que ses vieux films, j'ai un peu moins aimé. » S'en suit une réflexion sur les sélections au Festival de Cannes, sur les caractéristiques des lauréats. Pour cette jeune femme iranienne, « ça dépend beaucoup du pays d'origine du réalisateur ».

Thierry Méranger rebondit sur la place du septième art dans notre pays. « Il y a une forme d'exception française dans le cinéma mondial. D'une part, c'est reconnu comme une culture à part entière, d'autre part il y a un large réseau de diffusion, à travers les nombreuses salles et les institutions comme la Cinémathèque. » Et précise à son auditoire que le mercredi, en France, c'est jour de sortie.

Le journaliste des « Cahiers du cinéma » conseille également ses protégés sur la rédaction de critiques. « Ils en écrivent pour le blog du festival (1) », souligne-t-il. Certains de ses élèves en L option cinéma au lycée Rotrou de Dreux – les plus méritants – prennent également part à ces ateliers.

A. Bl.

(1) fifrblog.tumblr.com

SUD OUEST
www.sudouest.com
9 juillet 2016

AUJOURD'HUI

Parmi 200 films à l'affiche jusqu'au 10 juillet, « Sud Ouest » vous guide et vous fait partager sa sélection totalement subjective.



« Valse avec Bachir », véritable classique du documentaire animé. DR

« Valse avec Bachir », de Ari Folman. Magnifique introspection autour de la guerre au Liban. À l'Olympia, à 10 h.

« Le Dernier continent », de Vincent Lapize. Le réalisateur s'est penché sur la ZAD de Notre-Dame-des-Landes entre 2012 et 2014 pour un documentaire on ne peut plus d'actualité. Au Dragon, à 10 h 15.

« Il était une fois dans l'ouest », de Sergio Leone. Un western classique à ne pas manquer, d'autant plus que le festival le projette pour la première fois et en version restaurée. À La Coursive, à 14 h.

« Barfly », de Barbet Schroeder. Un film largement inspiré par la vie de Charles Bukowski, célèbre poète qui signe le scénario. À La Coursive, à 17 h 30.

Les photographes à l'affiche

Chaque jour, des clichés sont suspendus dans le hall de La Coursive. Ces images sont signées par les deux photographes du festival, Philippe Lebruman et Jean-Michel Sicot. « Comme "L'Éphémère" n'existe plus sur papier, c'est bien d'avoir gardé quelque chose de palpable. Je vois souvent des gens qui photographient nos photos », s'amuse Jean-Michel Sicot, un ancien de « Libération ». Outre cet affichage quotidien, ils alimentent tous deux la photothèque de l'événement ainsi que L'Éphémère sur Internet.

Rencontre autour d'un genre

Le documentaire animé est loin de se résumer à « Valse avec Bachir » et « Persepolis ». Une rencontre autour de ce genre hybride est organisée aujourd'hui en présence de nombreux intervenants : la réalisatrice roumaine Anca Damian, les réalisateurs Étienne Chaillou, Serge Elissalde, Pierre Hébert, deux responsables d'organismes de formation (Denis Bourgeois pour Creadoc et Christian Arnau pour l'Emca), le critique Jacques Kermabon. Animée par Xavier Kawa-Topor, de NEF Animation, une plateforme professionnelle autour de l'animation. À La Coursive, à 16 h 15.



Les clichés de Jean-Michel Sicot et Philippe Lebruman sont présentés dans le hall. P. C.

SUD OUEST
www.sudouest.com
9 juillet 2016

RETOUR
EN IMAGES



Pas de festival sans grille de programme à cocher



La grande salle de La Coursive n'a pas désempli. Le record de 85 000 spectateurs sera-t-il battu ? PH. PASCAL COUILLAUD



Mardi, la réalisatrice turque Yesim Ustaoglu a répondu aux questions des lycéens (lire également ci-dessus)



Le festival accompagne le réalisateur Nicolas Habas pour sa web-série autour de la danse, tournée dans l'espace public : « Le Corps de la ville »

SUD OUEST
www.sudouest.com
10 juillet 2016

Sur les traces cinéphiles de Barbet Schroeder

RENCONTRE La projection à l'Olympia du film « la Vallée », tourné en Nouvelle-Guinée, a précédé une visite du Muséum d'Histoire naturelle en compagnie du réalisateur suisse

FESTIVAL DU FILM
DE LA ROCHELLE

PASCAL GAUD



Barbet Schroeder, Prune Engler et des festivaliers devant d'étranges masques. PHOTO PASCAL COUILLAUD

A voir ces deux adolescents et leur sac de plage passer devant l'Olympia, en ce début d'après-midi ensoleillé, on se dit que les 200 personnes qui sont venues voir « La Vallée », le second film de Barbet Schroeder, ont le cinéma chevillé au corps. Pour la température, on serait presque sur des bases de ce bout de territoire situé dans l'océan Pacifique, colonisé après la guerre, que le cinéaste Suisse est allé découvrir au début des années 70. Avec Bulle Ogier et le photographe Nestor Almendros, ils ont parcouru la partie de l'île gérée par les Australiens durant six mois. Un temps suffisant pour ramener trois courts-métrages et avoir l'envie de repartir là-bas pour tourner « La Vallée ». Film qui correspond à une époque précise de la vie de Schroeder. « J'étais alors fasciné par le livre de Nietzsche sur la naissance de la tragédie », précise le Suisse, né à Téhéran en 1941. Il vient alors d'entrer dans la salle 1 de l'Olympia, et s'exprime aussi simplement qu'il est habillé : légère laine polaire sur un pantalon noir et des baskets de même couleur, tout en sobriété.

Magnifique et irréaliste

Les spectateurs sont encore sous le choc de la projection. « C'est magnifique », dit une passionnée qui se replonge aussitôt dans le livret du festival, comme si elle souhaitait se remémorer la fiction, plutôt que d'écouter le réalisateur, devant elle en chair et en os. « Totalement irréaliste » peste au contraire cette autre festivalière, qui s'éclipse en râlant. Elle n'entendra pas Barbet Schroeder raconter qu'à l'époque, « les Pink Floyd n'étaient pas très connus, et qu'ils ont dit oui pour faire la musique du film, qui s'est retrouvée être leur plus grand succès de l'époque ». Puis le réalisateur revient sur sa rencontre et celle de son équipe avec les Papous, à une époque où voir une femme blanche était exceptionnel.

Entre fiction et documentaire

Prune Engler, la responsable du festival rochelais, rappelle qu'il est temps de se diriger vers le Muséum d'histoire naturelle et sa très belle collection de pièces venues de Nouvelle-Guinée. Et qu'une autre rencontre avec Barbet Schroeder est prévue aujourd'hui, à 16 h 15, rue Verdière, à la Coursive.

En remontant la rue Albert 1er avec la trentaine de personnes qui a souhaité prolonger l'aventure, on se remémore quelques phrases du cinéaste, prononcées, dans la salle de l'Olympia. « Là-bas, les guerres se terminent à chaque fois qu'il y a un mort. Quelle sagesse… Ce sont des civilisations beaucoup plus avancées que les nôtres ». Et l'on se rappelle aussi que « La Vallée » oscille toujours entre le documentaire et la fiction.

Pour que la visite soit possible, dans les salles du Muséum, le groupe doit se séparer en deux. Mais la plupart des cinéphiles mettent leurs pas dans les pas de Schroeder, qui gravit avec enthousiasme l'escalier où trônent des gazelles empaillées. Une fois devant la cage de verre où sont enfermés les « Oiseaux de paradis », dont les plumes rarissimes permettent à Viviane (Bulle Ogier), l'épouse désœuvrée d'un consul, de tuer son ennui dans « La Vallée », le réalisateur suisse s'exclame : « Évidemment, ils ont un peu perdu de leurs couleurs… »

Puis il s'avance, au gré de la collection, qui n'est pas liée à la colonisation française. « Je ne reconnais pas… C'est plus vieux que ce que j'ai vu », avoue-t-il. La conservatrice rappelle que c'est un naturaliste rochefortais qui a permis de mieux connaître ces oiseaux, dont la légende disait que c'était la seule espèce qui ne se posait jamais. Mais les cinéphiles semblent préférer au récit historique les anecdotes du film, par exemple, quand les Papous revendaient à l'équipe des serpents : certains non venimeux, d'autres qui tuaient en 20 secondes. Le charmeur, hier, c'était Barbet Schroeder.

SUD OUEST
www.sudouest.com
11 juillet 2016

L'Abbaye royale fête le documentaire animé



Le directeur de l'abbaye et la réalisatrice Anca Damian. PHOTO P. B.

L'Abbaye royale a accueilli de jeudi à samedi une rencontre de professionnels du documentaire animé.

Une cinquantaine de professionnels du grand Ouest a participé à cet événement qui a été unanimement apprécié. La réalisatrice roumaine Anca Damian (récompensée au Festival du film d'animation d'Annecy en 2012) a notamment animé une « master class » jeudi après-midi. « Nous avons eu des professionnels reconnus et des structures réputées, comme le musée de la Bande dessinée d'Angoulême, le Festival du film de La Rochelle, ou encore le Forum des images de Paris », s'est réjoui Xavier Kawa-Topor, directeur de l'Abbaye royale. Cette rencontre devrait être renouvelée en 2017.

P. B.

Hebdomadaires

écrantotal
18-24 mai 2016



Dustin Hoffman et "Little Big Man" reviennent en salles, dépoussiérés, le 20 juillet.

Carlotta défriche les classiques

Distribution

La société de Vincent Paul-Boncour qui accompagne, comme à l'accoutumée, plusieurs films sur la Croisette, prépare diverses sorties en salles. Il lance aussi une collection de films de genre emblématiques des années 1980 en DVD et Blu-ray.

★ Comme chaque année, Carlotta Films accompagne plusieurs films sur la Croisette. La société de Vincent Paul-Boncour a ainsi présenté au Cinéma de la Plage, dans le cadre de Cannes Classics, *The Endless Summer*, de Bruce Brown, pour la première fois en copie restaurée. *"C'est le film emblématique de la cool attitude"* insiste Vincent-Paul Boncour. Ce film, qui date de 1966 et dont tout le monde connaît l'affiche, n'était jamais ressorti depuis. La trame suit les pas de deux jeunes surfeurs californiens, Robert August, 18 ans, et Mike Hynson, 21 ans, qui, leur planche sous le bras, vont entreprendre un voyage bien singulier, qui va les entraîner en Afrique, en Australie, en Nouvelle-Zélande, à Tahiti puis à Hawaï, à la recherche de la vague parfaite… Bruce Brown tournera près de 15 km de pellicule 16 mm, aux images d'une beauté à couper le souffle. Le film, qui peine dans un premier temps à trouver un distributeur, engrangera au fil des ans plus de 20 millions de dollars. *"Plus qu'un simple film sur le surf, plus qu'un road movie sur deux jeunes Américains en vadrouille,* The Endless Summer *est devenu un véritable mythe qui n'a rien perdu de sa superbe en 50 ans d'existence." The Endless Summer*, qui influencera des générations de jeunes gens ayant soif de voyages et voulant aller au bout de leurs passions, raconte *"une aventure humaine très forte, à même d'intéresser au-delà des simples adeptes de surf ; c'est un film dans l'air du temps". The Endless Summer* sortira durant l'été, fin juillet-début août. Des opérations (qui restent à définir) sur la côte basque devraient soutenir la sortie du film, à l'instar de ce que Bodega Films avait fait lors de la sortie de *Riding Giants*, il y a dix ans.

Passion et transmission

Le même jour, Carlotta présentait aussi à Cannes Classics *Indochine* (1992), la grande fresque romanesque de Régis Wargnier, avec Catherine Deneuve et Vincent Perez, dans une bien belle restauration en 4K, réalisée par L'Immagine Ritrovata pour Studiocanal. Carlotta ressortira le film, lauréat de cinq César et de l'Oscar du meilleur film étranger, en salles fin octobre-début novembre, tandis que Studiocanal éditera le titre en DVD et Blu-ray.

Enfin, le 20 mai, c'est un documentaire passionnant sur Pierre Rissient, réalisé par Benoît Jacquot, Pascal Mérigeau et Guy Seligmann, que Carlotta présentera à Cannes Classics. Le dispositif, minimaliste, voit l'infatigable découvreur du cinéma être interrogé dans son fauteuil et commenter les extraits de films projetés sur le mur. *"L'ancien Mac-Mahonien y raconte sa vie de cinéphile, mais c'est avant tout un film qui parle de transmission."* Pierre Rissient a découvert nombre de cinéastes – Lino Brocka, King Hu, Jane Campion… – qu'il a amenés à Cannes, c'est aussi lui qui a fait connaître Jerry Schatzberg… *"Ce documentaire est un bel hommage à cette figure connue des professionnels mais qui a toujours voulu rester dans l'ombre. Si ça peut permettre de faire découvrir sa vie toute entière dédiée au cinéma !" Gentleman Rissient* est produit par Sodaperaga, avec Ciné+. Carlotta détient les droits monde du film, qu'il compte faire exister en festivals.

Côté salles, Carlotta sortira le 22 juin *Insiang* (1976), du grand réalisateur philippin Lino Brocka. Ce fut le *"premier film philippin à être présenté à Cannes"*, repéré par Pierre Rissient. Restauré en 4K par L'Immagine Ritrovata à Bologne, *Insiang* avait été présenté à Cannes Classics l'an passé. *Manilla*, du même auteur, sortira au cinéma par la suite ; les deux titres paraîtront en coffret DVD/Blu-ray.

Le 20 juillet, c'est *Little Big Man* (1970), d'Arthur Penn (*Bonnie and Clyde*), avec Dustin Hoffman et Faye Dunaway, que Carlotta amènera sur les écrans, avec encore et toujours le désir de faire (re)découvrir de grandes pages de l'histoire du cinéma. Suivra la sortie salles de cinq films signés Hou Hsiao Hsien (*The Assassin*), dont deux inédits, autour du 10 ou du 17 août. *"Nous présenterons ses premières œuvres parmi lesquelles* Les Garçons de Fengkuei, Un temps pour vivre, un temps pour mourir *et* Poussières dans le vent, *en copies restaurées, que nous avons déjà projetées au Festival de la Rochelle et à la Cinémathèque française."* Depuis quelques années, force est de constater que le cinéma asiatique se fait plus présent au line-up de Carlotta : Yasujiro Ozu, Nagisa Oshima, Yoshida, Kenji Mizoguchi… *"Nous souhaitons aider à la découverte de cette cinématographie foisonnante." A Touch of Zen* (1973) et *Dragon Inn* (1967), de King Hu, passés eux aussi par la case Cannes Classics et la salle par le passé, sortiront en coffret DVD et Blu-ray, avec en bonus un documentaire d'Hubert Niogret, fin septembre-début octobre.

C'est le 22 juin que Carlotta éditera son troisième coffret ultra collector. Après *L'Année du Dragon* et *Body Double*, c'est *Panique à Needle Park*, de Jerry Schatzberg, qui sera publié, accompagné d'un livre de 200 pages, dans un luxueux coffret à tirage numéroté et limité à 2 000 exemplaires. *"Nous allons nous orienter vers une sortie trimestrielle. Deux autres coffrets devraient sortir d'ici fin 2016."* Le 22 juin sortira aussi en DVD, Blu-ray et VoD *Mad Love in New York*, des frères Safdie.

Enfin, le 6 juillet déboulera la première vague de la "Midnight Collection", qui voit Carlotta réinventer la VHS et proposer certains titres phares des années 1980 en haute définition. *"Nous avons voulu travailler sur le cinéma de genre, qui devient plus noble aujourd'hui, jouer la carte du revival et de la nostalgie."* Au programme, *Blue Jean Cop*, *The Exterminator* (*Le Droit de tuer*), *"un titre iconique des vidéo-clubs"*, *Maniac Cop* et *Le Scorpion rouge*. La deuxième vague, le 24 août, comprendra *Frankenhooker* et les trois *Basket Case* (*Frère de sang*). Packagés style VHS, les titres seront proposés en VO et VF, avec la bande-annonce. *"On privilégie le film et le prix, ce qui correspond aux goûts du public pour ces titres."* Une collection qui ne manquera pas de se faire remarquer dans le catalogue de l'éditeur.



Olivier du Jaunet

écrantotal
27 juin 2016

Le prix Jean Lescure des cinémas Art et essai pour "Les délices de Tokyo" et "La Tortue rouge"

Le prix Jean Lescure des cinémas Art et essai 2016 a été remis jeudi 23 juin a deux films ex-aequo : *Les délices de Tokyo* de Naomi Kawase et *La Tortue rouge* de Michaël Dudok de Wit. Ce prix distingue le film favori des exploitants Art et Essai, sorti entre le 1er juillet 2015 et le 30 juin 2016. Plus de 1100 cinémas adhérents de l'Association Française des Cinémas Art et essai (AFCAE) ont été appelés à voter parmi un liste de trente films pré-sélectionnés par le Conseil d'Administration de l'association. Les deux films lauréats pourront être programmés par les salles adhérentes tout au long de l'été 2016. Le Prix Jean Lescure sera remis publiquement le samedi 9 juillet à l'occasion du Festival International du Film de La Rochelle. *La Tortue rouge* sera projeté à cette occasion.

ELLE

1er juillet 2016



CINE

FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM « La Passion de Jeanne d'Arc » (1928), de Cari Th. Dreyer, « La Plus Belle Soirée de ma vie » (1972), d'Ettore Scola, « Mustang » (2015), de Deniz Gamze Erguven (photo).. Pendant dix jours, La Rochelle célèbre le cinéma d'auteur d'hieretd'aujourd'hui avec une impressionnante sélection de chefs-d'œuvre.

Du 1" au 10 juillet. Divers lieux. La Rochelle. Tél. : 05 46 51 54 00. www.festival-larochelle.org

GRAZIA

20-26 mai 2016



LE CINÉMA DANS TOUS SES ÉTATS

La Rochelle est sans doute le festival du début d'été qui répond le plus à la définition cinéphile: salles pleines et rétrospectives magnifiques (cette année, Barbet Schroeder, Alain Guiraudie, Jean Vigo et Carl Dreyer), mais aussi une belle sélection de films encore inédits, dont certains sont montrés là pour la première fois depuis leur découverte à Cannes. Un rendez-vous majeur, et absolument agréable.

***44e FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE LA ROCHELLE**, du 1er au 10 juillet*

la vie
29 juin 2016

Les femmes à l'avant-garde du cinéma turc

Question kurde, condition féminine... les réalisatrices abordent de front des sujets sensibles en Turquie. Le Festival de La Rochelle leur ouvre une fenêtre.

festival

Du cinéma turc, le spectateur français connaît surtout celui mélancolique de Nuri Bilge Ceylan, palme d'or 2014 pour *Winter Sleep*, ou celui plus contrasté, fait de tragédies et de comédies de Fatih Akin, qui vit entre Hambourg et Istanbul. Il existe pourtant un cinéma turc au féminin, dont les échos nous parviennent de loin en loin. Avec parfois un coup de cymbales retentissant, comme en 2015 *Mustang*, de la Franco-Turque Deniz Gamze Ergüven, qui a bien failli remporter l'oscar du meilleur film étranger.

Le Festival de La Rochelle *(voir encadré)* a la bonne idée de combler ce vide et de projeter dans sa section découverte un ensemble de films signés par des réalisatrices turques, notamment Yeşim Ustaoğlu, qui vient d'achever son sixième long métrage de fiction, *Clair obscur*, et Pelin Esmer, dont *la Tour de guet* fut présenté sur les écrans français en 2013. « *L'apparition de femmes derrière la caméra n'a toutefois rien d'une nouveauté en Turquie*, rappelle Faruk Günaltay, directeur du cinéma l'Odyssée, à Strasbourg. *Il ne faut pas oublier que les femmes turques obtiennent le droit de vote en 1934, soit 11 ans avant les Françaises.* »

Dès 1949, Cahide Sonku ouvre la voie et se fraie un chemin dans l'univers masculin, pour ne pas dire machiste, du 7e art. Les années 1960-1970 voient le mouvement s'amplifier. Des réalisatrices imposent leur autorité tant aux producteurs qu'aux techniciens sur les plateaux. Une en particulier se distingue : Bilge Olgaç. Parmi sa longue filmographie, citons notamment *Linç*, « *un film incroyable qui a pour cadre une prison d'hommes* », raconte Faruk Günaltay.

LES FOUDRES DE LA CENSURE

Difficile pour autant de parler des réalisatrices turques comme d'une entité. Yeşim Ustaoğlu, pour sa part, n'aime pas l'idée « *d'être cataloguée comme réalisatrice femme* », ajoutant qu'elle n'a « *jamais rencontré de problèmes particuliers pour tourner des films* ». « *Les réalisatrices partagent avec leurs confrères masculins du monde entier le même individualisme* », relève Faruk Günaltay. Ce qui ne leur interdit pas de se « *montrer souvent plus courageuses que les cinéastes hommes* », n'hésitant pas à aborder des sujets susceptibles d'attirer les foudres de la censure. Censure politique ou économique.



YESIM USTAOGLU sera à La Rochelle dans la section découverte « Yesim Ustaoglu et les réalisatrices turques ».

Soixante films produits chaque année

Avec une soixantaine de longs métrages produits par an, le cinéma turc – féminin et masculin – connaît un regain de vitalité. Un chiffre toutefois modeste comparé aux quelque 200 films produits dans les années 1960. La décennie suivante n'en est pas moins florissante, avec un cinéma commercial qui souvent se contente de plagier les films occidentaux, « *en y apportant une touche locale ou exotique* », se souvient Faruk Günaltay. Sans oublier un cinéma érotique ou pornographique, surnommé le Porn Yesicalm, du nom d'une rue d'Istanbul où pullulent les sociétés de production. Mais avec le coup d'État de 1980, puis le début des années 1990, « *la concurrence des chaînes de télévision étrangères et le passage à la couleur*, rappelle Faruk Günaltay, *ont donné un coup de vieux au cinéma turc* ». Aujourd'hui, le cinéma commercial a su regagner les faveurs du public, représentant bon an mal an 50 % des entrées. Plus fragile, le cinéma d'auteur existe souvent grâce aux coproductions européennes. F.T.

la vie
29 juin 2016


ANDREW H. WALKER/GETTY IMAGES

44e Festival international du film de La Rochelle

» Placé sous le signe de l'éclectisme et de la convivialité, ouvert au public, le Festival de La Rochelle (du 1er au 10 juillet) marie nouveautés et films de patrimoine. Cette année, La Rochelle offre d'aller à la rencontre d'un cinéaste iconoclaste, Alain Guiraudie, dont *Rester vertical* a été présenté à Cannes, mais aussi de réalisateurs plus « classiques », tels Frederick Wiseman, grand maître du documentaire. Au titre des rétrospectives, cette 44e édition montrera les films d'un pilier de la comédie italienne, l'acteur et réalisateur Alberto Sordi, ou encore l'œuvre de Carl Theodor Dreyer, dont *la Passion de Jeanne d'Arc* sera présenté dans le cadre d'un ciné-concert. F.T.

www.festival-larochelle.org
ou tél. : 05 46 52 28 96.

En 1999, pour son deuxième long métrage, *Aller vers le soleil*, Yeşim Ustaoğlu se confronte à la question kurde, mettant en scène l'histoire d'une amitié entre un Turc et un Kurde. Présenté au Festival de Berlin et salué par la critique, le film dut patienter un an avant de trouver un distributeur en Turquie.

RÉTICENCES MASCULINES

La condition de la femme est bien sûr souvent au cœur du travail des réalisatrices turques. Celles-ci s'attachent à pointer les antagonismes et résistances d'une société partagée – c'est en tout cas l'image qu'en donne souvent le cinéma – entre tradition et modernité, archaïsme et liberté. *Araf* (2012), de Yeşim Ustaoğlu, montre bien les pesanteurs et les préjugés à travers le portrait d'une jeune femme, employée dans une cafétéria sur une aire d'autoroute reliant Ankara à Istanbul, et dont la quête du prince charmant va virer au cauchemar. Très sombre, notamment dans sa dernière partie, *Araf* suscita des *« réticences surtout du côté des hommes »*, se souvient Yeşim Ustaoğlu. Cela n'empêche pas la cinéaste de poursuivre son œuvre. *Clair obscur* – qui devrait sortir à l'automne prochain en Turquie – met en scène deux femmes de conditions sociales et culturelles différentes.

Deniz Gamze Ergüven, elle, est allée encore plus loin, montrant dans *Mustang* une société ultraconservatrice et patriarcale où la femme, dès l'adolescence, se voit sexualisée et enfermée dans un carcan. Il est vrai que la cinéaste jouit d'une situation privilégiée, riche de deux cultures : elle connaît la Turquie, son pays natal, mais *« le fait d'avoir grandi en France et fréquenté à Paris une école cinématographique d'excellence, la Femis, lui permet d'avoir ce regard unique, décalé sur la société turque et sur le destin de ces jeunes filles »*, souligne son producteur Charles Gillibert. L'accueil de *Mustang* en Turquie fut houleux. Le film étant jugé peu conforme à la réalité, ce à quoi la réalisatrice a répondu qu'elle visait d'abord *« la justesse des sentiments »*. En fait, analyse Faruk Günaltay, *« il a été reproché à Denis Gamze Ergüven de ne pas être turque »*, sur l'air de « mais qui est-elle celle-là pour nous donner des leçons ? »

DES SUJETS BRÛLANTS

Ces critiques n'entravent en rien l'action d'une nouvelle génération de réalisatrices. Yeşim Ustaoğlu note ainsi en particulier que *« dans le documentaire, des jeunes femmes font preuve d'un grand courage, traitant des sujets brûlants comme la question kurde, les droits de l'homme, les abus sexuels ou encore la situation des réfugiés »*.

Pour autant, le cinéma a-t-il le pouvoir de faire avancer les mentalités ? *« Les films élargissent les codes culturels des spectateurs, mais les débats qu'ils suscitent restent limités à un microcosme, sans que la société tout entière ne s'en empare »*, répond Faruk Günaltay. Il est vrai que le cinéma turc est historiquement ancré à Istanbul, une ville qui, si elle est sans doute le cœur culturel du pays, ne représente que 3 % du territoire turc. Ce qui explique sans doute pourquoi les films d'auteur sont davantage vus et applaudis au-delà des frontières turques. Et sur ce plan, réalisatrices et réalisateurs sont sur un parfait pied d'égalité.

FRÉDÉRIC THEOBALD

le film français
le premier magazine web des professionnels de l'audiovisuel

17 juin 2016

EXPLOITATION

L'Afcae lance son nouveau prix art et essai

L'association a cree un tout nouveau prix Jean Lescure des cinemas art et essai, remplaçant le concours de nouvelles du même nom Cette recompense distinguera un film sorti – ou a sortir – entre le 1er juillet 2015 et le 30 juin 2016, choisi jusqu'au 20 juin par les adherents de l'Afcae parmi 30 films preselectionnes par son conseil d'administration
Le nom du long metrage laureat sera devoile le 9 juillet a l'occasion du Festival du film de La Rochelle, ou il sera ensuite projete Celui ci pourra être (re) programme par les salles adherentes a l'association, du mercredi 13 juillet au mardi 6 septembre ❖

K. B.

les inRocKuptibles

25 mai 2016



Gertrud de Carl Theodor Dreyer (1964)

Festival international du film de La Rochelle

cinéphilies charentaises

Une édition 2016 patrimoniale qui honorera un grand cinéaste danois et rendra hommage aux femmes dans le cinéma turc.

cinéma **Carl Theodor Dreyer** (1889-1968) disait (la phrase est célèbre) : *"Nous désirons que le cinéma nous ouvre une porte sur l'inexplicable"*. Pour sa quarante-quatrième édition, le festival de La Rochelle consacrera une rétrospective au grand cinéaste danois, auteur de quelques chefs-d'œuvre : *La Passion de Jeanne d'Arc*, *Vampyr*, *Le Maître du logis*, *Jour de colère*, *Ordet*, *Gertrud*... **Jean Vigo** (*Zéro de conduite* et *L'Atalante*) sera aussi célébré : sa fille, Luce (critique à *L'Humanité*) viendra présenter ses films. Et, pour le plaisir, le grand acteur comique **Alberto Sordi** (1920-2003), star de la comédie à l'italienne, sera honoré, à travers quelques-uns de ses meilleurs films (lire portrait p. 48).

Le grand documentariste américain **Frederick Wiseman** et **Barbet Schoeder** seront aussi présents pour accompagner quelques-uns de leurs films. Tandis qu'un hommage sera rendu aux femmes cinéastes turques, autour de **Yesim Ustaoglu**. L'un des festivals les plus populaires de France (les salles sont toujours pleines) proposera aussi beaucoup d'avant-premières, comme chaque année.

du 1er au 10 juillet
renseignements festival-larochelle.org
tarif n. c.

les inRocKuptibles
25 mai 2016


Mafioso (1962)

Alberto Sordi le comique grinçant

Pier Paolo Pasolini reprochait à Alberto Sordi, acteur très populaire en Italie, de ne pas posséder la bonté, l'arme sine qua non du comique. Sordi est un acteur étrange : qu'il joue un type du peuple ou un aristocrate, il est rarement sympathique et inspire rarement la confiance. Dans ses meilleurs rôles, il parvenait pourtant à allier le pathétique au comique (comme dans l'admirable *Une vie difficile* de Dino Risi). Incarnation absolue de la comédie italienne après Toto, il a tourné beaucoup de navets mais aussi beaucoup de films admirables, comme *Le Cheik blanc* et *I vitelloni* de Federico Fellini, *La Grande Guerre* de Mario Monicelli ou dans le film à sketches *Les Nouveaux Monstres*.

du 1er au 10 juillet au Festival international du film de La Rochelle (rétrospective intégrale)

LE JOURNAL DE MICKEY

29 juin 2016

Vendredi 1er

Cinéma

Du 1er au 10 juillet, c'est le Festival du film de La Rochelle. Une sélection est destinée aux jeunes. Cette année, elle célèbre le cinéma d'animation tchèque.
Infos sur www.festival-larochelle.org



TéléObs

16 juin 2016

OUEST

FESTIVAL DU FILM DE LA ROCHELLE

Du 1er au 10 juillet,
La Rochelle.

Une étape de rêve pour tous les cinéphiles… Dans les magnifiques salles de projection aménagées à La Coursive (le remarquable centre culturel de La Rochelle) et ailleurs dans la ville, le public, qui s'y presse en nombre depuis des lustres, pourra découvrir cette année des hommages à de grands metteurs en scène en leur présence (Barbet Schroeder, le documentariste Frederick Wiseman, Alain Guiraudie qui présentera son nouveau film, *Rester Vertical*, récemment dévoilé au Festival de Cannes), des rétrospectives de premier choix (Jean Vigo, Carl T. Dreyer) et des programmations thématiques habilement conçues (les femmes cinéastes turques). Le tout dans une ambiance conviviale qui ne gâche rien à l'affaire.
www.festival-larochelle.org

Télérama

2-8 juillet 2016

Antihéros du cinéma italien, Alberto Sordi incarnait les petites lâchetés humaines. En restant populaire.



La Rochelle rend hommage à l'un des «*grands veaux*» de Fellini

L'Italien royal, portant beau, parlant bien, c'était Vittorio Gassman. **ALBERTO SORDI** (1920-2003), à qui le festival de La Rochelle rend hommage, était son double inversé: un «grand veau» déguisé en fille, au début de sa carrière, pour Federico Fellini dans *I Vitelloni* (1953). Et *Un bourgeois tout petit, petit* pour Mario Monicelli (1977), chef-d'œuvre où il interprétait *un minable fonctionnaire qui*, après l'assassinat de son fils, se muait en justicier ridicule... Durant des années, on ne lui a fait jouer que des obséquieux (*Un héros de notre temps*, de Monicelli, 1955), des lâches (*L'Argent de la vieille*, de Luigi Comencini, 1972) et des hypocrites: l'admirable sketch des *Nouveaux Monstres* (1977) où, avec une faconde masquant mal sa gêne, il mettait sa mère dans un hospice en faisant semblant de la croire heureuse...

Tandis que les Français, dans les années 1960, se choisissent comme idole un acteur génial – Louis de Funès – spécialisé dans les hystériques vantards et racistes, les Italiens se reconnaissent dans le grand corps massif et pourtant gracieux de Sordi, qui fuit au moindre danger, mais réussit à survivre à tout: à la guerre (*La Grande Pagaille*, de Comencini, 1960) et à la paix – ce qui, en Italie, est encore plus héroïque. Dans *Une vie difficile*, de Dino Risi (1961), il incarne un journaliste idéaliste. Mal lui en prend: on le met en prison, sa femme le quitte et il devient le jouet d'un homme d'affaires corrompu... Les couardises de ses personnages le rendaient très populaire. Seuls quelques grincheux prétendaient qu'à force d'incarner les petites peurs et les petits rêves du pays il rendait un mauvais service à la patrie. Mais est-ce de sa faute si sa patrie se prêtait si bien, dans les années 1950 et 1960, à la satire sociale, puis, à la fin des années 1970, au désespoir et à la violence ? Sordi ne fut qu'un miroir reflétant ses contemporains, avec leurs douleurs et leurs grimaces. – ***Pierre Murat***

| Festival du film de La Rochelle, du 1er au 10 juillet. Hommages à Alain Guiraudie, Barbet Schroeder, Frederick Wiseman, Carl Dreyer et Jean Vigo

Courrier français
Charente-Maritime
17 juin 2016



Sur l'agenda...

• **Samedi 2 juillet.** Cinéma à l'église Saint-Sauveur de La Rochelle. Dans le cadre du Festival du film de La Rochelle : ciné - concert à 22h15 : projection du film *La passion de Jeanne d'Arc*, de Carl Dryer avec des improvisations de Karol Mossakowski, organiste polonais.

L'HEBDO
de Charente Maritime

30 juin 2016

CINE-CONCERT

La Rochelle. Dans le cadre du festival du film de La Rochelle, projection de "Du Mali au Mississippi", de Martin Scorsese, suivi d'un concert de C.W.Stoneking (guitariste, banjoïste, compositeur de blues), mardi 5 juillet à 20 h à La Sirène. Rens. sur http://www.la-sirene.fr

SUD OUEST le MAG
la région autrement
17 juin 2016

La Rochelle Agglo

« Gégé » de la Saint-Jean

VILLENEUVE-LES-SALINES

Gérard Freygefon est l'un de ces bénévoles qui ont permis à la fête de passer le cap des 40 éditions

FRÉDÉRIC ZABALZA



Gérard Freygefon (à gauche), aux côtés de l'équipe de bénévoles qui organise la grande fête de Villeneuve-les-Salines, ce soir et demain. PHOTO PASCAL COUILLAUD

Il était une fois une petite kermesse, organisée par les concierges d'immeubles du quartier de Villeneuve-les-Salines, avec la participation des habitants. C'était en 1972. Un grand feu de joie vint éclairer la première édition de la fête de la Saint-Jean. Il couva les années suivantes, pour mieux rejaillir ensuite et ne plus s'éteindre pendant plus de quatre décennies.

Gérard Freygefon fait partie des dizaines de bénévoles qui en ont entretenu les flammes. À 66 ans, il est encore à pied-d'œuvre pour monter les stands où les plats du monde seront servis demain soir, comme aux premiers jours de la fête, dans un quartier naissant où ce natif de Corrèze venait d'emménager avec son épouse. « Je suis arrivé à l'âge de 9 ans au Petit-Marseille. Quand je me suis marié, nous avons pris un appartement à Villeneuve. Tout était neuf, les "400" [le bâtiment] n'existaient pas, les "800" non plus. La Saint-Jean a démarré doucement. Il n'y en a pas eu pendant quelques années, puis c'est reparti sous l'impulsion de Denis Leroy [l'ancien élu, alors animateur du Collectif des associations]. »

> « Il y a une bonne ambiance entre nous, c'est pour ça que ça dure depuis si longtemps »

La place centrale du 14-Juillet accueillit la première fête, qui bougea beaucoup jusqu'à ces dernières années. « On a installé un chapiteau sur le parking des Étudiants, on est allé aux buttes Dufour, sur le terrain de football de l'Olympique Petit Marseille Villeneuve-les-Salines (OPMVS), sur le terrain de rugby de l'Ovalie Club Villeneuve (OCV), à côté de l'école Lavoisier… Il y a même eu une édition au Parc des expositions. Tous les ans, on cherchait un emplacement. Pour les 40 ans de la fête [en 2012], on est retourné à la place du 14-Juillet, avec un méchoui géant sur l'avenue Robespierre », se rappelle Gérard, « Gégé » pour les intimes.

« À la plonge »

Ce n'est que depuis 2012 que la fête s'est ancrée sur un terrain au bord des lacs, près de la Maison de la pêche. Les bénévoles sont sur place depuis quatre jours, pour monter les 26 stands, la scène, installer les barrières. « Maintenant, on a des stands parapluie, plus faciles à monter. Avant, il fallait une matinée pour en faire trois », souligne l'ancien peintre en bâtiment, qui a changé d'employeur aussi souvent que la Saint-Jean de site. « J'ai travaillé chez Dufour, puis chez Talbot [l'ex-usine Simca à Périgny], où j'ai fait partie des 380 licenciés. Je suis parti à Aytré, chez Masters, où j'ai bossé pendant vingt-cinq ans jusqu'à la retraite. »

Gérard Freygefon n'a jamais pris sa retraite de la Saint-Jean. Il est même plutôt actif. Après la fête, il sera « à la plonge », pour laver les quelque 2 000 verres recyclables et les gamelles des stands… « Dimanche, on démonte, et lundi, on range. »

À quand la relève ?

L'histoire de la Saint-Jean est avant tout celle d'une communauté d'habitants, unis par une certaine idée de la vie de quartier. « On se voit souvent dans la semaine. Il y a une

SUD OUEST le MAG
la région autrement
17 juin 2016



bonne ambiance entre nous, c'est pour ça que ça dure depuis si longtemps », remarque « Gégé », l'un des cinq référents de la fête, avec Michel Sauvaget, Guy Malleraud, Jean-Paul Priouzeau et Dominique Chartier, sur lesquels s'appuie le Collectif des associations.

« Il y a une cinquantaine de bénévoles en tout. On organise cinq réunions dans l'année pour se voir et préparer la Saint-Jean. Le problème est qu'on a du mal à trouver des remplaçants, surtout des jeunes, prêts à prendre la relève. "Gégé" n'est pas le plus ancien des bénévoles. Parmi les piliers, on est à 70 ans de moyenne d'âge », souligne Hervé Aubin, coordinateur du Collectif des associations.

Du cinéma au bras-de-fer

Nouveauté : une mini-salle de cinéma de 12 places permettra au public de voir des courts-métrages tournés dans le cadre du Festival international du film. Par ailleurs, l'association Catharsis organisera un concours de bras de fer.

LE PROGRAMME

AUJOURD'HUI

17 h et 18 h : « Poulette Crevette » par la compagnie Baleine Cargo, spectacle théâtral et musical, à partir de 18 mois.

20 h : Concert de l'Orchestre d'harmonie de La Rochelle et de la classe musicale de l'école Condorcet.

DEMAIN

À partir de 16 h : ouverture de l'espace jeux enfants (jeux en bois, Accroland, château gonflable). Animations : Fanfare Baby Brass Band, Les Petits Débrouillards, compagnie Ça va sans dire, sculptures de Rémi Polack, Roda de Capoeira, Mots nomades, exposition de photos d'Amadou Gaye.

16 h 30 et 17 h 30 : spectacle « Poulette Crevette » par la compagnie Baleine Cargo.

18 h : « Ararat » (danses d'Arménie)

18 h 30 : « Ejiarts » (danses fitness avec Taiwo).

19 h : Présentation dansée de la compagnie 2 Temps 3 Mouvement, de Nabil Hemaïzia, par le Centre chorégraphique national de La Rochelle et la compagnie Accrorap, sous la direction de Kader Attou.

19 h 45 : « Le P'tit Baluche » de M. Larsene (cha-cha-cha, valse, java, tango...)

20 h 45 : Jive Me, groupe electro, swing et hip-hop.

22 h : Club des îles (concert afro-antillais d'inspiration réunionnaise)

23 h 15 : feu de la Saint-Jean et feu d'artifice.

23 h 40 : « Ügü, DJ de l'espace ». Entrée libre.

SUD OUEST le MAG
la région autrement

25 juin 2016

La Rochelle à l'heure du 7e art



Prune Engler, déléguée générale du Festival international du film de La Rochelle Photo Jean-Michel Sicot

La 44e édition du Festival international du film de La Rochelle se tiendra du 1er au 10 juillet. L'occasion de découvrir ou de revoir une centaine de films anciens ou récents. Rencontre avec Prune Engler, déléguée générale du festival

Propos recueillis par
Anne-Lise Durif

SUD OUEST le MAG
la région autrement

25 juin 2016

« Sud Ouest Mag ». Qui sont les principaux invités de cette édition ?

Prune Engler. Nous rendons cette année un hommage au réalisateur Barbet Schroeder, avec un documentaire et quatorze de ses films. Une soirée spéciale lui sera consacrée avec la projection de « La Vallée » à l'Olympia, suivie d'une visite du Muséum d'histoire naturelle en présence de l'auteur. Autre hommage prévu, celui rendu au documentariste Frederick Wiseman, dont nous présenterons le dernier opus, « Jackson Heights », sur la banlieue de New York, ainsi qu'une dizaine de ses œuvres. Nous avons également invité le réalisateur Alain Guiraudie, qui viendra nous parler de son dernier film, « Rester vertical », en compétition à Cannes. Agnès Varda, Michel Legrand et Macha Méril sont également attendus pour revenir sur « Cléo de 5 à 7 », qui fut un emblème de la Nouvelle Vague.

Et du côté des rétrospectives ?

Nous montrerons l'intégralité des films de Carl Dreyer, muets et parlants, dont « La Passion de Jeanne d'Arc », qui sera exceptionnellement diffusée à l'église Saint-Sauveur et accompagnée par son orgue, tout juste restauré. Nous avons aussi fait la part belle au cinéaste Jean Vigo, avec quatre films et un documentaire sur son œuvre. Sa fille Luce viendra parler de son travail. Une partie de la programmation sera également consacrée à Alberto Sordi, un acteur italien des années 1970 peu connu en France, mais qui fut une véritable star des comédies italiennes. Pour ses compatriotes, il incarnait le Romain par excellence, beau parleur, charmant, mais un peu lâche et macho. Quant à la Nuit blanche, elle sera consacrée aux planètes interdites, avec « Alien », de Ridley Scott, en copie restaurée, suivi de « Ghost of Mars », de John Carpenter, et de « La Planète des vampires », de Mario Bava, une curiosité des années 1960.

Quels sont vos critères pour établir une programmation ?

C'est souvent le fruit de conversations et de réflexions menées sur plusieurs années avec l'équipe du festival, combinées à des rencontres et des opportunités, comme avec Barbet Schroeder l'an dernier. Il était venu présenter « Amnesia ». Nous lui avons proposé de revenir en 2016 pour une rétrospective, il a accepté. Souvent, c'est aussi une question de concordance d'agendas…

Quand on part sur une idée, on la teste aussi sur notre entourage : il faut que ça ait l'air d'être une évidence. Ou, à l'inverse, on peut choisir de susciter l'étonnement. Il est parfois intéressant d'aller à l'encontre de l'idée que les gens se font d'un artiste. En 2004, une partie du public n'avait tout d'abord pas compris notre choix d'inviter Béatrice Dalle, avant de changer d'avis. Sinon, nos critères principaux sont historiques : on essaie de toujours présenter la carrière d'au moins un cinéaste français. Pour Jean Vigo, nous nous étions rendu compte qu'il était inconnu des jeunes. Nous évitons aussi de présenter deux fois le travail d'un artiste.

Vous consacrez également une partie de la programmation au cinéma turc. Pourquoi ce choix ?

Chaque année, nous choisissons une région du monde pour mettre en valeur son cinéma (la Géorgie, l'an dernier). Nous sommes très attentifs à ce qui se passe en Turquie depuis plusieurs années. Les réalisatrices y sont de plus en plus nombreuses. En tant que Français, nous avons souvent une vision un peu monolithique de la Turquie, alors que c'est un pays complexe. Ces femmes cinéastes livrent une vision particulière de cette réalité, à travers des thématiques sociétales ou des tranches de vie (histoires d'amour, de famille, de couple, de travail…). Ce sera donc l'occasion de présenter 11 longs-métrages, dont le travail de Yeşim Ustaoğlu. Et de rediffuser le très beau « Mustang », de Deniz Gamze Ergüven, pour ceux qui ne l'auraient pas vu.

Le festival date de 1973. De quelle façon a-t-il évolué en quarante ans ?

Au départ, c'était un festival pluridisciplinaire mélangeant danse, arts de la rue, musique… et une partie cinéma, déjà très exigeante, avec cette volonté de faire découvrir des films de qualité, peu promus, sans compétition ni prix au bout. Quand le festival initial a périclité, le cinéma est resté, notamment grâce à son programmateur, Jean-Loup Passek, qui a continué dans le même esprit. D'année en année, le nombre de films et de salles a augmenté, le festival s'est mis à proposer des choses nouvelles et s'est ouvert à un plus grand nombre de genres. Et puis, on a découvert que le public avait changé, qu'il attendait des rencontres avec des artistes de référence, tout en restant ouvert à la découverte. Aujourd'hui encore, nous veillons à conserver cet équilibre.

Programme complet et tarifs sur www.festival-larochelle.org

SUD OUEST le MAG
la région autrement

30 juin 2016

L'AGENDA DE VOTRE ÉTÉ

À NE PAS MANQUER

Festival international du film de la Rochelle

Lancement de 10 jours de rétrospectives de films récents ou ancien. Hommage cette année aux œuvres de Barbet Schroeder (photo) et Frederick Wiesman.
Vendredi 1er juillet 2016.
Renseignements :
www.festival-larochelle.org,
tél. 05 46 52 28 96.

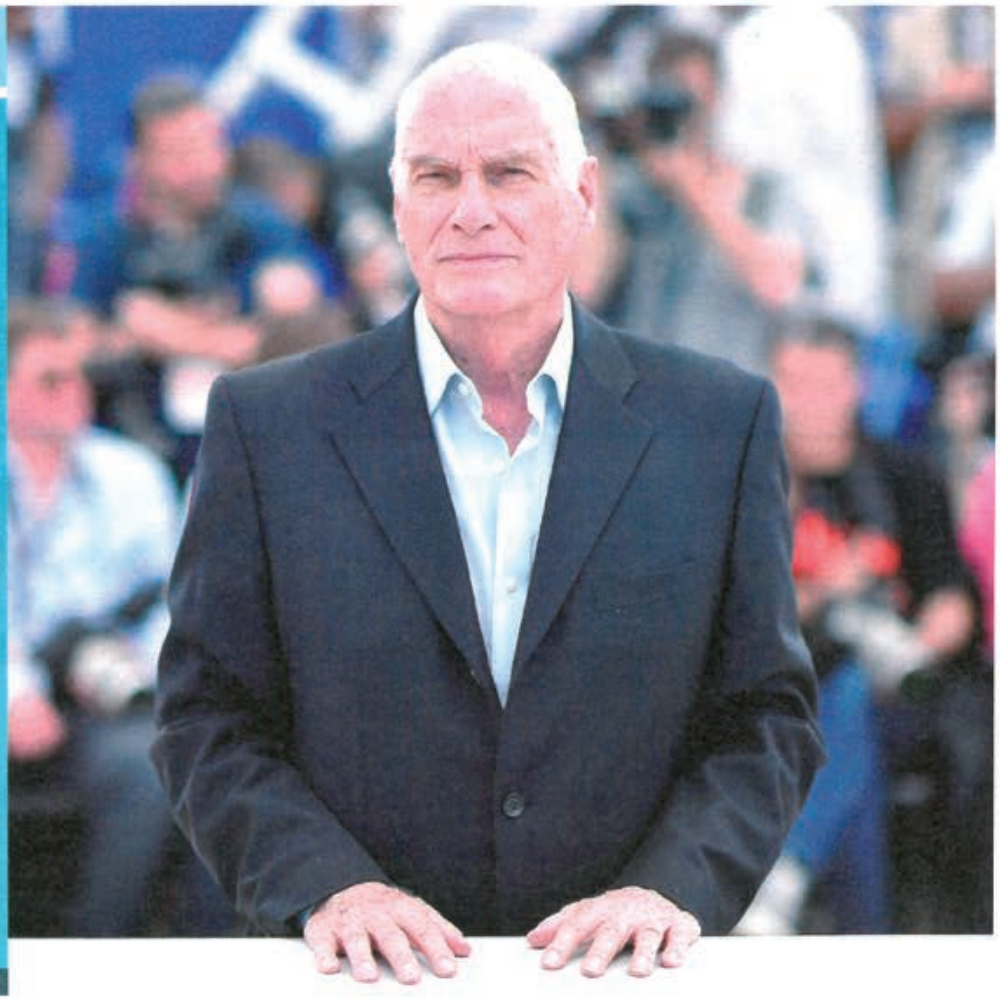


Photo archives Bertrand Langlois/afp

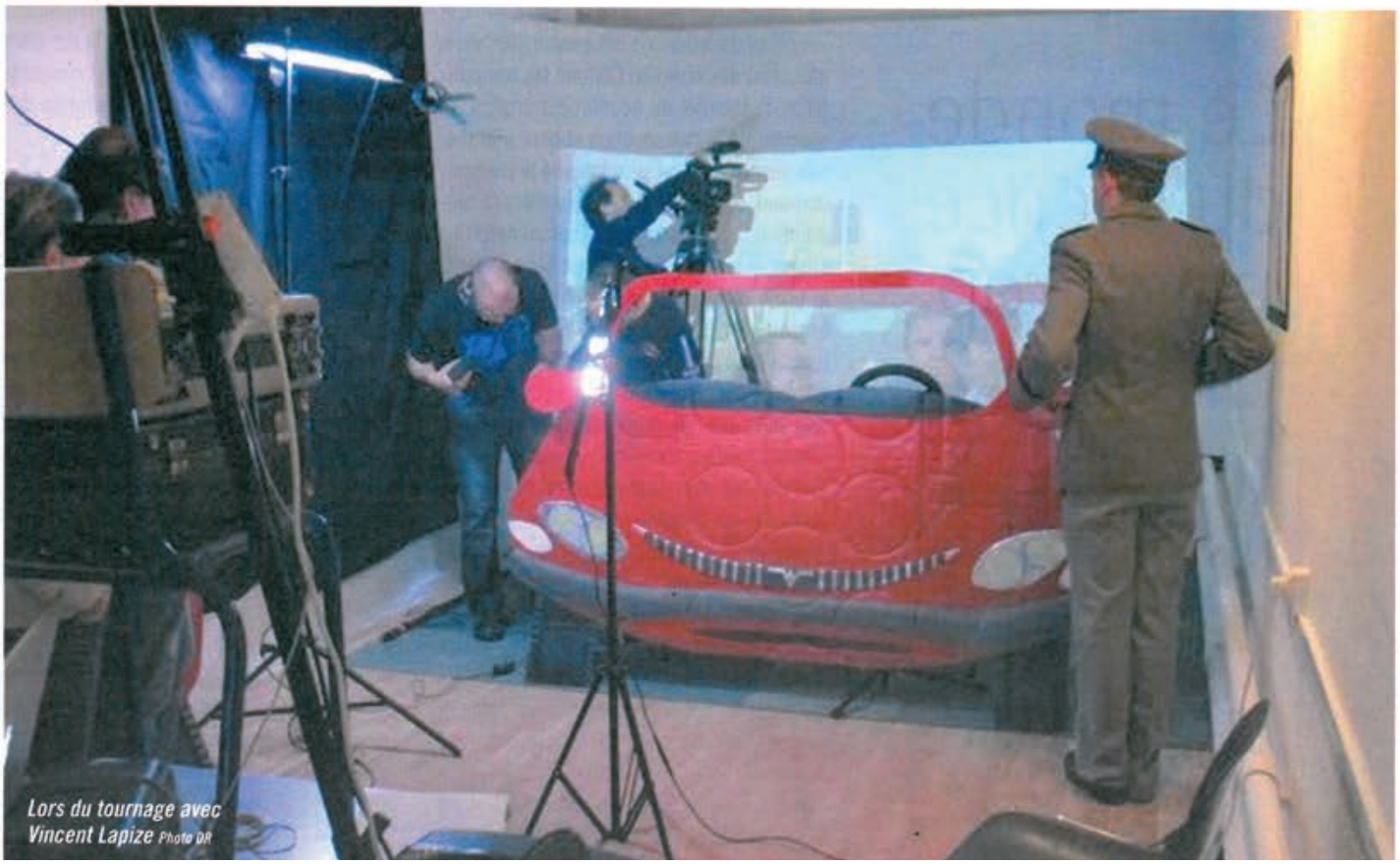
SUD OUEST le MAG la région autrement

2 juillet 2016

Un moment d'évasion avec le 7e art

Le Festival international du film de La Rochelle, c'est aussi l'occasion de découvrir le travail effectué le reste de l'année auprès des publics éloignés de la culture, comme celui réalisé auprès des détenus de la prison centrale de Saint-Martin-de-Ré

Texte : **Anne-Lise Durif**



Lors du tournage avec Vincent Lapize Photo DR

SUD OUEST le MAG
la région autrement

2 juillet 2016

« Ce sont les détenus qui en ont fait la demande au SPIP (1), lequel nous a sollicités. » Au bureau du Festival internationnal du film de La Rochelle, les organisateurs s'en souviennent encore. À la prison de La Rochelle - Saint-Martin-de-Ré, des détenus avaient déjà monté des ateliers vidéo, et élaboré un petit journal télévisé en interne. Au début des années 2000, ils souhaitent faire du cinéma avec des professionnels. Une demande que les organisateurs du festival ne pouvaient refuser.

Au départ, les interventions des réalisateurs sont ponctuelles. À partir de 2004, un ou des professionnels accompagnent les détenus de l'atelier audio sur un projet annuel, au rythme d'une séance hebdomadaire. Comme les prisonniers n'ont pas le droit d'apparaître à l'image, les premiers courts-métrages sont de petits films d'animation. Jean Rubak et Amélie Compain, les réalisateurs intervenus sur les ateliers de 2009 à 2014, se souviennent : « On leur faisait découper des petites figurines dans du papier, qu'on animait image par image, en les prenant à l'appareil photo. » Le contact avec les détenus est bien passé. « Nous y sommes allés sans préjugés. On leur a dit d'emblée qu'on ne voulait pas connaître leur passé, qu'on n'était là ni pour leur donner des cours ni pour les distraire, mais pour faire un film ensemble, dans un échange », raconte le binôme.

Faciliter la réinsertion

La confiance, c'est bien ce qui fonde le travail entre les intervenants et les détenus. « Au bout d'un moment, dans l'intimité de l'atelier, ils finissent par se confier, raconter leurs souvenirs d'enfance. C'est comme ça qu'est né notre premier court-métrage avec eux, sur les îles et le déracinement, car beaucoup d'entre eux venaient de la Réunion », explique Amélie Compain. Rien d'étonnant à ce que, très vite, les détenus aient l'envie de passer au tournage d'un « vrai film ». Toujours en utilisant la méthode de pixilation (2), le duo filme les détenus dans de faux scaphandres et des décors virtuels ou en carton. Dans le processus de la réalisation, chacun a son rôle et personne n'en a de définitif : cadreur, technicien son, costumier, décorateur, acteur... Les détenus occupent tour à tour toutes les fonctions et cosignent le scénario. Au fil des ans, les détenus explorent les genres : comédie musicale, polar, documentaire et, dernièrement, le road-movie, avec le court-métrage « En voiture », coréalisé avec Vincent Lapize, qui a pris la succession de Rubak et Compain en 2015. Il sera diffusé, comme chaque année, dans le cadre du festival, ce 6 juillet, en présence des trois derniers réalisateurs. Exceptionnellement, Lucien, un ancien détenu ayant participé aux ateliers, viendra témoigner de son expérience.

« Au départ, j'y suis allé juste par curiosité, et puis je me suis pris au jeu », raconte-t-il. « Quand ils venaient, c'est un peu comme si on avait été libérés : on pouvait parler de tout. Couplé à l'atelier d'écriture auquel je participais, ça m'a permis de progresser, moi qui écris des poèmes. J'ai aussi découvert des codétenus sous un autre jour et m'en suis fait des copains. » Aujourd'hui, Lucien est un peu leur porte-parole. Aux côtés de Jean Rubak et d'Amélie Compain, il milite pour le maintien des ateliers cinéma au sein des prisons. « La culture en prison, ça peut vraiment améliorer la détention, affirme Jean Rubak, mais aussi faciliter la réinsertion. »

(1) Service pénitentiaire d'insertion et de probation de la Charente-Maritime.

(2) Technique d'animation en volume où des acteurs et des objets sont filmés image par image.

Un festival qui œuvre à l'année avec les habitants

Durant l'année, l'association organise des projections dans les médiathèques rochelaises, ainsi qu'à l'hôpital. Elle propose également aux habitants de découvrir les métiers de l'audiovisuel et les étapes de la réalisation en participant à des projets : en 2016, le festival a mobilisé une dizaine d'habitants de Villeneuve-les-Salines autour de la création d'un documentaire de François Perlier sur le quartier et ses habitants. Le festival a également accompagné le projet du réalisateur Nicolas Habas, intitulé « Le Corps de la ville » : une web-série qui explore les espaces urbains de France, pour en donner une vision différente à travers la danse. Des habitants de l'agglomération se sont prêtés au jeu, sous la direction du chorégraphe Amine Boussa. L'association travaille aussi de concert avec les scolaires et les étudiants.



Sur le tournage de la web-série « Le Corps de la ville » de Nicolas Habas Photo Festival du film de La Rochelle

Mensuels

813
LES AMIS DES LITTERATURES POLICIERES
septembre 2016

La bonne fée du cinéma

Tous les lecteurs de cette rubrique le savent, nous défendons depuis longtemps le festival international du film de La Rochelle, non seulement parce qu'il occupe une place de tout premier plan par la qualité et la variété de sa programmation, mais aussi parce que nous nous sentons en accord avec l'esprit qui l'anime et avec les engagements de son équipe dirigeante : le sens du collectif (à La Rochelle, professionnels et spectateurs voient les films aux mêmes séances), la cinéphilie dans la meilleure acception du terme (combien d'adultes enthousiastes aux séances dites « pour les enfants » car des artistes comme Takahata, Miyazaki ou Jan Svankmajer dépassent le clivage des générations), la proximité avec les créateurs (trouvez un autre festival où vous pouvez converser avec Alain Cavalier, Michel Piccoli, Agnès Varda, Marco Bellocchio, Anna Karina, Roman Polanski, Mike Leigh et bien d'autres), le cinéma comme divertissement tout public (que de rires et de frissons dans les salles chaque année !) mais aussi comme regard sur le monde (porté par des auteurs tels que Nicolas Philibert, Patricio Guzman, Heddy Honnigman, et cette année le grand Frederick Wiseman). Bref, la même approche et les mêmes valeurs que dans les livres et les festivals de roman noir que nous aimons. Notre ADN.

Créée en 1973, sous la direction artistique de Jean-Loup Passek, la manifestation a connu un succès grandissant pour atteindre une fréquentation de croisière de plus de 80 000 spectateurs aujourd'hui. Peut-être est-ce dû à une recette quasi inchangée et à la continuité d'une équipe qui comprend, dès le début ou presque, l'actuelle directrice artistique Sylvie Pras et la déléguée générale Prune Engler. Cette dernière n'a cependant pas toujours occupé ce poste ; elle rejoint le festival presque par hasard, pour un remplacement, engagée par Jean-Loup Passek à la suite d'un « entretien d'embauche » tout à fait révélateur de l'esprit maison : « Quel est le plus grand cinéaste indien ? » lui demande-t-il. « Satyajit Ray », répond-elle. « Et comment l'épelez-vous ? » Elle a su répondre, gagnant son billet d'entrée dans la famille du festival qu'elle ne quittera plus.

Au bout de quinze ans à la barre du navire, on pourrait l'imaginer sinon blasée, du moins installée dans une routine de bon aloi. Il n'en est rien. Quand on la rencontre, Prune Engler a l'air d'une enfant émerveillée devant ses cadeaux de Noël, mais elle nous fait bien comprendre avec un sourire plein de malice que, telle la fée de *Peau d'âne*, elle peut exaucer les souhaits les plus fous, comme un ciné-concert sur *La Passion de Jeanne d'Arc* de Dreyer avec orgue dans une église, ou encore la bagatelle de 14 films de Frederick Wiseman et autant de Barbet Schroeder, et l'intégrale de Vigo, et 13 documentaires d'animation, n'en jetez plus ! Et ce n'est pas tout. On la sent particulièrement passionnée quand elle nous parle d'une sélection de films de réalisatrices turques ; l'engagement à montrer un autre cinéma, c'est aussi La Rochelle, comme en témoigne le projet qui a cours depuis l'an 2000 : produire des films avec les détenus de la prison de Saint-Martin sur l'Ile de Ré. Prune dégage une douceur tranquille, mais on la croit tout à fait capable de se mettre en colère pour défendre l'essentiel. Et au fait, les films noirs dans tout ça ? Bien sûr, il y en a chaque année au festival, dans les rétrospectives comme dans les avant-premières. On se rappelle en effet que la première « Nuit blanche du film noir » s'est déroulée en 2002 sous le patronage de la Série Noire, et que l'année suivante, une « Nuit blanche », concoctée cette fois par Rivages/noir, empêchait de nouveau les festivaliers d'aller se coucher. Il est un film très noir (et souvent très drôle) que Prune affectionne particulièrement et qui figure dans la rétrospective Alberto Sordi présentée cette année: *L'Argent de la vieille*, « un chef-d'œuvre », avec une distribution extraordinaire réunissant, outre Sordi, Silvana Mangano, Bette Davis et Joseph Cotten. C'est cela qui est formidable avec Prune Engler : elle parle de ce qu'elle aime, et c'est communicatif. Vous le constaterez si vous prenez la direction de La Rochelle l'été prochain ou dans cinq ans : dans les files d'attente, dans la rue, à la sortie des salles, les gens parlent surtout des films qu'ils ont aimé et qu'ils engagent les autres spectateurs à aller voir, comme des cadeaux que l'on s'offre. C'est cela, le fameux transport en commun de Godard. La magie du cinéma opère non loin du vieux port... Comme disait Bobby Lapointe, merci Madame la fée ! ■

J.G.

À voir ou à revoir, les 10 films criminels de Prune Engler

Scarface
de Howard Hawks

Assurance sur la mort
de Billy Wilder

Le Privé
de Robert Altman

Chinatown et *The Ghost Writer*
de Roman Polanski

Dillinger est mort
de Marco Ferreri

La Vierge des tueurs
de Barbet Schroeder

Hoffa
de Danny DeVito

The President's Last Bang
de Im Sang-soo

Gangs of Wasseypur 1 et 2
de Anurag Kashyap

juin-juillet 2016

44ÈME FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE LA ROCHELLE

à La Rochelle (17), du 1er au 10 juillet.



Pour sa 44ème édition, le Festival de La Rochelle propose des hommages à Alain Guiraudie, Barbet Schroeder et Frederick Wiseman. La découverte de l'année sera consacrée à Yesim Ustaoglu et aux femmes cinéastes turques. Le Festival sera aussi l'occasion de découvrir plusieurs rétrospectives dédiées à : Carl Th. Dreyer, Jean Vigo, Alberto Sordi, au documentaires animés, ainsi que de nombreux ciné-concerts et projections de films classiques récemment ou prochainement réédités en salles.

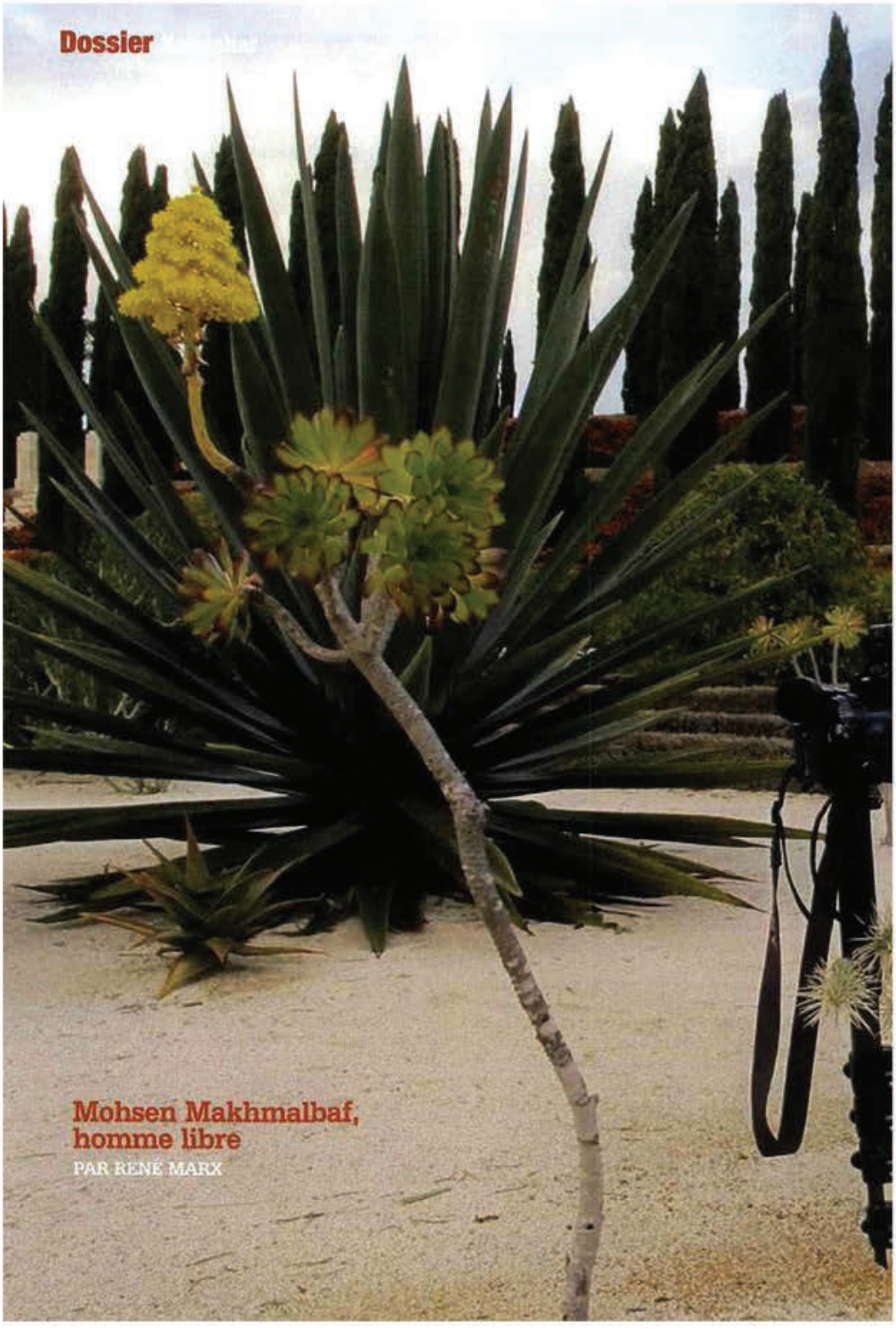
Journées professionnelles

Comme chaque année, l'AFCAE s'associe aux deux journées professionnelles organisées par l'ADRC. Les participants pourront ainsi se retrouver les mercredi 6 et jeudi 7 juillet pour échanger leurs pratiques et découvrir 8 films de la sélection, en présence des distributeurs : *Masculin, Féminin* de Jean-Luc Godard (Tamasa), *Below Sea Level* de Gianfranco Rosi (Météore Films), *Les Voyeurs* de Uri Zohar (Malavida Films), *Dieu seul le sait* de John Huston (Les Acacias), *Little Big Man* d'Arthur Penn (Carlotta Films), *Mémoires du sous-développement* de Tomas Gutierrez Alea (Les Films du Camélia), *L'Héritière* de William Wyler (Swashbuckler Films) et *Close Encounters with Vilmos Zsigmond* de Pierre Filmon (Lost Films). Une rencontre avec l'équipe de La Cinetek autour de la diffusion en salles de bonus réalisés sur les films de leur catalogue VOD et un atelier des sorties organisé par le GIE DIRECT et le SCARE seront également proposés.

www.festival-larochelle.org / www.adrc-asso.org

L'AVANT-SCÈNE
CINÉMA

février 2016



L'AVANT-SCÈNE
CINÉMA

février 2016



L'AVANT-SCÈNE
CINÉMA

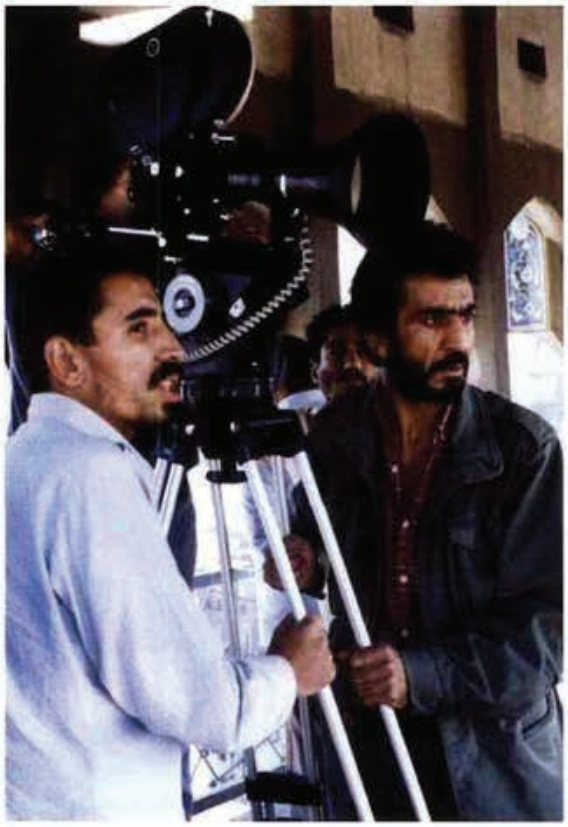
février 2016

« *Des assassins veulent ma peau J'ai déjà échappé a quatre attentats Tout a commencé en Afghanistan, ou nous avons tourné plusieurs films a la fin des talibans Puis cela s'est poursuivi au Tadjikistan et même en France Quand je suis devenu une sorte de porte-parole de la contestation apres les elections de 2009, le régime ne me l'a pas pardonné Le gouvernement français a pris peur et a voulu nous fournir des gardes du corps, mais nous avons préféré partir nous établir a Londres Il faut savoir que le régime iranien a déjà fait assassiner 260 opposants à l'étranger !* » C'est ce que déclarait Mohsen Makhmalbaf au *Temps* de Genève en mars 2015, pour la sortie de son dernier film *Le Président*

Il vit donc aujourd'hui a Londres avec trois cinéastes, c'est-à-dire Marziyeh Meshkiny, son épouse, Samira Makhmalbaf, sa fille aînée, Hana Makhmalbaf sa fille cadette et un producteur, son fils, Maysam Makhmal baf Cette famille de cinéma, qu'on peut commencer à découvrir avec profit sur le site de la Makhmalbaf Film House (makhmalbaf com), est à l'origine de films impor tants dont on pourrait parler longuement C'est à toute la famille que La Rochelle rendait hommage en 2015, l'occasion pour Stéphane Goudet d'écrire dans le catalogue du festival que le goût du symbolisme qui caractérisait toutes les productions de cette famille laissait parfois croire à ses detracteurs qu'on avait affaire avec eux à un cinéma formaliste Ce qu'il contestait bien sûr en préférant parler de goût de « *l'image marquante, telle qu'Alfred Hitchcock la définit* » Cette question est effectivement centrale et on peut la poser en reprenant l'itinéraire de Mohsen en particulier

Né en 1957, son opposition active à la dictature de Reza Pahlavi le conduisit en prison pendant pres de cinq années Il ne recouvra la liberté qu'après la Révolution Islamique de 1979 Il fut d'abord un partisan actif des mollahs et commença sa carrière de cinéaste dès 1983 Ses premières réalisations ont la naiveté du militant sans recul et surtout sans culture cinématographique Il faut attendre 1987 pour qu'il témoigne de ce qu il a appris de l'histoire du cinéma en quelques années aux Archives du film iranien, avec un premier film à sketches, *Le Camelot* Hitchcock, Fellini, le néoréalisme viennent enrichir sa propre culture persane, ancrée dans des siècles de traditions plastiques et narratives Le premier film qui le rendit célèbre à l'étranger, *Le Cycliste* (1988) met en scène un réfugié afghan a Téhéran Le succès était déjà présent dans son propre pays pour ce film où apparaît une très jeune Samira Makhmalbaf Dès les deux suivants, *La Noce des bénis* (1989), tourné en Iran puis *Le Temps de l'amour* (1990), filmé en Turquie, il est regardé avec méfiance par les autorités Sa liberté d'expression est vite insupportable au régime Les interdictions commencent Mais il est si important pour l'opinion iranienne que dès 1990 son confrère Abbas Kiarostami peut montrer dans son film *Close-up* l'intrusion d'un faux Makhmalbaf dans une famille de Téhéran Son œuvre va maintenant se pour suivre entre reconnaissance internationale et difficultés dans son propre pays *Salam Cinema* (1995) et *Gabbeh* (1996) seront présentés et bien accueillis au Festival de Cannes C'est à la fin des années 90 qu'il crée la Makhmalbaf Film House et que le reste de la famille va progressivement apparaître à son tour sur la scène internationale Ne citons que le très beau *Tableau noir* de sa fille Samira réalisé l'annee de ses dix neuf ans, primé à Cannes en 2000 Mohsen réalise clandestinement en 2001 *Kandahar*, qui fait l'objet de ce numéro, quelques mois avant les attentats de septembre et l'intervention américaine en Afghanistan En 2005, il quitte l'Iran à la suite de l'accession au pouvoir d'Ahmadinejad Il tourne en Israel, en 2012, un documentaire sur la religion Bahai'e, *Le Jardinier* L'ancien partisan des mollahs est présent au Festival du film de Jérusalem, demontrant ainsi son absolue liberté de mouvement, et excitant encore plus la haine de ses adversaires Son dernier film en date, *Le Président*, tourné en Géorgie, mêle poésie, sens du tragique, lecture fine de la fatalité politique et humour décalé Auteur de nombreux livres, philanthrope actif, notamment pour la scolarisation des enfants afghans, libre de la même façon en face de ceux qui le menacent de mort dans sa propre patrie et ceux, du côté occidental, qui se contentent de mettre en cause ses qualités de cinéaste et d'artiste, Makhmalbaf est un exilé à suivre de près, ne serait ce que pour tenter d'écouter dans ses livres et ses films le message d'un grand artiste et d'un intellectuel courageux ■

RENÉ MARX



Mohsen Makhmalbaf en tournage
Ci-dessus en 1984 sur *Two Blind Eyes*.
Page de gauche de haut en bas et de gauche à droite en 1987 sur *Le Camelot*, en 1996 sur *Gabbeh*, en 1995 sur *Salam Cinema*, en 1996 sur *Un instant d'innocence*, et en 2012 sur *The Gardener*

Bottin Gourmand MAGAZINE

été 2016



Les coups de cœur à La Rochelle de la maison Coutanceau

Avec ses trois ports, ses remparts et ses arcades, la cité atlantique témoigne d'un passé millénaire. Ville d'histoire, mais aussi ville d'action, La Rochelle vit avec son époque. Une programmation estivale de dingue : Festival International du Film, Francofolies, feu d'artifice avec un spectacle époustouflant sur le vieux port… De quoi festoyer tout en se régalant d'huîtres, de tomme de chèvre, le tout arrosé de pineau des Charentes, évidemment !

ESPRIT
septembre 2016

Amor omnia

Rétrospective Dreyer
Festival international du film de La Rochelle, 44e édition, du 1er au 10 juillet 2016.
Cinémathèque française, du 12 octobre au 6 novembre

La rétrospective Carl Theodor Dreyer (1889-1968) au Festival de La Rochelle en juillet dernier a proposé une programmation intelligente qui fait se côtoyer un des chefs-d'œuvre du maître danois, *Gertrud* (1964), une belle œuvre moins connue, *Michaël* (1924) et un court-métrage rare, *l'Aide aux mères* (*Modrehjaelpen/The Good Mothers*, 1942), dont les douze minutes laissent le spectateur dérouté.

Il s'agit pourtant d'un simple film de commande, consacré à une institution caritative qui soutient les mères célibataires une fois que ces femmes, dûment sermonnées, ont renoncé à avorter, ce qui, pendant la Seconde Guerre mondiale, apparaissait certainement comme un progrès. Du film institutionnel, Dreyer conserve la voix de commentaire, la description didactique des différentes étapes du processus, le ton engagé que l'on qualifierait aujourd'hui de *pro-life*. Mais il mâtine ce registre convenu de plans magnifiques sur une femme qui refuse de livrer son enfant à l'adoption[1]. Les trouées que font ces plans intriguent : on y retrouve la beauté de ceux que le cinéaste a consacrés à Gertrud (Nina Pens Rode), à Jeanne d'Arc (Falconetti) ou à la magnifique Inger (Birgitte Federspeil) dans *Ordet* (1955) ; dans cette *Aide aux mères*, au-delà de la commande ministérielle, Dreyer s'attache à filmer *une* femme, qui aurait pu être écrasée par un *fatum* social, mais qui résiste à sa manière et que le point de vue du film donne à admirer.

Au début de sa carrière, Dreyer avait filmé un personnage masculin, dont la profession de foi se rapproche étrangement de celle de Gertrud, qui voulait comme épitaphe sur sa tombe : *Amor omnia*, l'amour est tout. En effet, dans *Michaël*, le peintre Claude Zoret (interprété par un des plus grands cinéastes danois, Benjamin Christensen) affirme sur son lit de mort : « Je peux mourir car j'ai connu le grand amour. » Il se sera sacrifié à celui qui, de modèle, est devenu un fils adoptif, Michaël (Walter Slezak), aimé par-dessus tout et qui pourtant – ou justement – le trahit et le vole. Ce qui intrigue dans ce film n'est pas la conception de l'amour humain voué à l'échec et pourtant seule raison de vivre, mais bien plutôt le fait que cette vision doloriste ne soit pas portée par un personnage féminin comme le veut la tradition du mélodrame de l'époque. Dans le roman dont le film est adapté, par le recours à la pratique de l'« adoption » de l'être aimé – l'une des rares parades laissées aux couples de même sexe pour se protéger des violences de la société au siècle dernier –, Herman Bang autorisait une interprétation homosexuelle qui, pour présente qu'elle soit dans le *Michaël* de Dreyer, ne suffit pas à éclairer le personnage de l'artiste : le peintre y est habité par une mystique de l'amour que le cinéaste revendiquera à nouveau grâce à d'autres personnages féminins. On sent poindre un enjeu différent…

1. Le nom de l'interprète de cette mère ne figure pas dans les filmographies.

Comme l'a démontré Maurice Drouzy dans l'étude qu'il lui a consacrée, Dreyer est un enfant adopté, élevé dans une famille qui n'a pas su l'aimer[2]. Le court-métrage de 1942 nous éclaire : comme dans *l'Aide aux femmes*, la thématique de *Michaël* parle bien de l'adoption, réelle ou symbolique, pour l'exalter avec ferveur et affirmer que se dévouer à un enfant donne du sens à notre vie. Certes, Dreyer a puisé dans sa souffrance d'enfant abandonné pour idéaliser cette mère, ce père, mais il l'a fait en cinéaste, en déplaçant le point de vue attendu : les récits ne parlent pas de lui, mais du calvaire des géniteurs de fiction dont il s'est doté[3]. Le déséquilibre de *Michaël*, dont le récit est centré sur le « père adoptif » et non sur le héros éponyme « adopté » pour lui faire vivre des émotions traditionnellement prêtées au sexe dit faible, les plans lumineux sur la mère souffrante dans *l'Aide aux mères*, même s'ils s'éclairent de ce rapport à la biographie de l'auteur, restent des choix forts de narration et de mise en scène.

En fait, le cinéaste est passionné par la sphère du féminin. Si l'on met de côté la métaphore homosexuelle, *Michaël* s'apparente à *Le Kid* (1921), qui dépeint l'amour d'un père adoptif. Mais là où Chaplin montre sereinement par l'exemple que la tendresse n'est pas réservée aux femmes, au début de sa carrière, Dreyer a encore besoin d'un transfert pour s'aventurer hors des stéréotypes les plus convenus, ceux qui corsètent la représentation des genres et de *la* femme au cinéma.

Car il s'intéresse aux femmes, qu'elles soient asservies ou indépendantes, et le dit volontiers :

> Il y a toujours au centre de mes films une femme qui souffre parce qu'elle est inférieure aux hommes. Gertrud, elle, est supérieure aux hommes qui l'entourent. C'est une intellectuelle, une femme libre, pleine d'intelligence, de caractère, de force, de principes, de volonté. Cette maîtresse femme est différente des femmes accablées dans *Ordet*, *Jour de colère* ou *Jeanne d'Arc*[4].

Et il est vrai que dans son ultime œuvre, *Gertrud*, Dreyer nous livre une description austère, magnifique et terrible d'une femme des premières années du siècle dernier qui paie très cher le fait de ne pas se conformer au modèle prescrit par la société. Cette héroïne, taraudée par son désir de liberté, n'arrive à respecter son idéal qu'au prix de la solitude et de ce qu'elle implique, l'absence de l'amour d'un homme et aussi de la maternité. Au-delà d'un rapport à sa propre biographie et de l'obsession qui le pousse à sublimer cette mère qui l'a abandonné, dans une lucidité âpre, Dreyer, qui a su filmer des hommes splendides, des fous prophétiques, des hommes de pouvoir, aura peint un portrait douloureux et complexe, sans concession ni angélisme, qui nous interroge encore aujourd'hui, celui d'une femme libre, l'une des plus belles héroïnes du septième art.

Carole Desbarats

2. Maurice Drouzy, *Carl Th. Dreyer, né Nilsson*, Paris, Le Cerf, 1982.

3. Selon M. Drouzy, Carl Theodor Dreyer n'aurait pas été exempt de reproches dans sa conduite à l'égard de son père.

4. Cité par M. Drouzy, *Carl Th. Dreyer, né Nilsson*, *op. cit.*, p. 349.

LE FESTIN

été 2016

ÉCRAN TOTAL

Coups d'œil sur la production audiovisuelle en Aquitaine.



Affiche de la 44e édition du Festival.

La Rochelle, cru 2016

Éclectisme garanti pour la **44e édition du Festival international du film de La Rochelle**, avec ses rétrospectives de Carl T. Dreyer (de *Vampyr* à *La Passion de Jeanne d'Arc*), de Jean Vigo et son compositeur fétiche Maurice Jaubert ou de l'Italien Alberto Sordi. En prime, projection de films d'animation pour tous les âges ainsi qu'un passage par une Turquie pleine de contradictions à travers la découverte de ses femmes cinéastes.

Du 1er au 10 juillet
10, quai Georges-Simenon
T. 05 46 52 28 96
festival-larochelle.org

MilK
LE MAGAZINE DE MODE ENFANTINE
juin 2016



FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE LA ROCHELLE

▶ À PARTIR DE 3 ANS

La 44e édition du Festival international du film de La Rochelle est, cette année encore, dotée d'une programmation enfant riche en belles découvertes. Dans les courts, on ne manque pas les aventures de Pat et Mat, à partir de 3 ans. Et, pour les plus grands, les chefs-d'œuvre comme *Kes*, de Ken Loach, *Les Aventures de Pinocchio* de Luigi Comencini, ou encore le mythique *Zéro de conduite* de Jean Vigo. Idéal pour les petits cinéphiles en herbe !
Du 1er au 10 juillet 2016, à La Rochelle

PREMIERE
juillet 2016



1er juillet

Prudence, on risque de croiser des vampires, des nudistes et des héroïnomanes dans la Ville blanche cet été. Le **Festival international du film** de La Rochelle propose une rétrospective Carl Theodor Dreyer mais aussi des hommages à Alain Guiraudie et Barbet Schroeder au sein d'une sélection de longs métrages de qualité. Du 1er au 10 juillet, à La Rochelle. (www.festival-larochelle.org)

PRESSE NOUVELLE
septembre 2016

Festival international du Film de La Rochelle 2016

Le cinéma israélien et yiddish à l'honneur

Cinéma La chronique de Laura Laufer



Mir Kumen on – מיר קומען אָן – (Nous arrivons)
Prod Wlodzimierza Medema, Jewish Labor Bund© Lobster Films

Chaleureux et convivial, le festival a fait le plein dans les salles de La Rochelle avec une grande diversité de films : ceux du patrimoine (œuvres de Jean Vigo presentées par sa fille Luce, de Carl Theodor Dreyer et un hommage au grand acteur Alberto Sordi), des films récents, des avant-premières, des rencontres avec les réalisateurs Alain Guiraudie, Barbet Schroeder, Frederick Wiseman et des réalisatrices turques.

Ariel Schweitzer, enseignant de cinéma à Paris et Tel-Aviv, présentait le beau film ***Les voyeurs*** (1972) d'Uri Zohar dont nous verrons, en octobre, une rétrospective avec ce film, ***Trois jours et un enfant*** et ***Les yeux plus gros que le ventre***, sortie prévue aussi en DVD.

Le destin d'**Uri Zohar** est significatif de la régression de la société israélienne. Cinéaste et acteur charismatique, icône de la bohème de Tel-Aviv et des laïcs, Zohar provoquait un choc à la fin des années soixante-dix en devenant religieux. Aujourd'hui rabbin ultra-orthodoxe, il renie son passé cinématographique, vécu par lui comme une «*période noire*». Ses films possédaient pourtant la vivacité d'un regard lucide et critique sur la société israélienne de son époque. Il est troublant que l'auteur d'*Un trou dans la lune* (1965) film de rupture formelle, inventif et critique du sionisme, soit entré soudain dans la nuit obscurantiste de l'ultra-religion dont l'emprise n'a cessé de gagner en Israël.

Autre découverte, ***Tikkoun*** d'Avishai Sivan, qui sortira dans quelques mois. Son récit, dans un Israël clivé entre laïcs et religieux fera polémique : Haïm-Aaron, respecté de tous, étudie dans une yeshiva ultra-orthodoxe. Lors d'un jeûne, il tombe

dans le coma. Revenu à la vie, il interroge ses choix antérieurs que contredisent ses désirs charnels et entre, peu à peu, en conflit avec son père et les autorités religieuses. *Tikkoun* décrit l'évolution du personnage et nous conduit à un final déflagrant et cru, qui fait choc. Ce film austère, tourné en noir et blanc, a été primé dans plusieurs grands festivals pour sa photographie soignée.

Frederick Wiseman nous présentait ***La dernière lettre***, fiction inspirée d'un chapitre de *Vie et destin* de Vassili Grossman : du ghetto, une mère écrit à son fils, avant d'être assassinée par les nazis. L'interprétation déborde ici d'emphase et d'afféteries, sans vérité intérieure. Soumis à une caméra plus touristique que cinématographique, le très beau visage de Catherine Samie ne suffit pas à faire un paysage. Wiseman utilise un dispositif qui devient système par ses effets répétitifs et mécaniques. Les jeux d'ombres portées, les changements d'axe n'ont ni cohérence interne, ni justification. Ce film n'est qu'un objet décoratif.

Enfin, nous avons vu ***Mir Kumen on*** – מיר קומען אָן – (Nous arrivons, 1935), film en yiddish du réalisateur polonais Aleksander Ford, futur dirigeant de Films Polski. Le film restauré par Lobster Films sortira bientôt en salle et en DVD avec d'autres films en yiddish, dont le célèbre ***Dibbouk*** de Michael Warshawski et d'autres films, dont ***Nous continuons***, produit par l'**U.J.R.E** sur l'accueil et l'aide aux enfants de déportés.

Mir Kumen on – מיר קומען אָן – montre la vie au *Medem Sanatorium* fondé en 1926 par Vladimir Medem, un militant du Bund. Le sanatorium, financé par des syndicats juifs de Pologne et des États-Unis, était réputé pour sa pédagogie moderne et ses méthodes sanitaires et médicales. Près de Varsovie, il accueillait les enfants juifs des quartiers pauvres. En 1942, les enfants et le personnel du sanatorium sont déportés à Treblinka. Seul survivra, de ceux que nous voyons à l'écran, Józef Chasyd jeune violoniste, mort en 1950 à l'âge de 27 ans. Le film s'ouvre en Pologne où sévissent en 1935, chômage et misère. Il montre la modernité du bâtiment et l'aspect sanitaire, insistant sur l'éducation, mais aussi sur l'actualité : grève d'ouvriers, mots d'ordre. La fin nous invite à un spectacle joué par les enfants qui chantent : « *Que la fête soit sur toutes les places, Que les feux brillent sur les collines, Nous arrivons comme des tornades, De terres en terres, De mers en mers, Nous arrivons, nous arrivons* ».

De retour dans la ville grise, ils entonnent joyeux ce *Mir Kumen On,* hymne d'un avenir qui sera assassiné. ■





La Rochelle, une destination toujours attractive

Un début de saison chaotique, suivi d'une haute et arrière saisons très satisfaisantes

Après un premier bilan d'avant saison mitigé et un mois de juin décevant en raison de facteurs défavorables tels que la météo, les grèves, les difficultés liées à l'interruption de la ligne TGV... **Le mois de juillet a été marqué par une hausse de la fréquentation touristique qui s'est poursuivie, soutenue par un calendrier événementiel particulièrement riche** (Francofolies ; Festival International du Film; Red Bull Cliff Diving) .

De bonnes perspectives donc pour la saison touristique et qui confirment l'exception des régions littorales et urbaines qui se maintiennent face aux constats à la baisse sur l'Ile de France, la Région PACA ou les grands sites touristiques internationaux dans un contexte d'inquiétude sécuritaire.

La Rochelle attire et séduit un public toujours plus large, elle se distingue tout au long de l'année par le dynamisme de son Tourisme à 360°, loisirs, événementiel et affaires. Découvrez tout le potentiel de la destination pour l'organisation de vos prochaines rencontres professionnelles
www.larochelle-tourisme.com

L'UNIVERSITÉ SYNDICALISTE
L'US
11 juin 2016

LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE LA ROCHELLE se tiendra du 1er au 10 juillet dans les cinémas de la ville. Dans sa programmation copieuse et variée, on notera les rétrospectives des œuvres de Jean Vigo et Carl Dreyer ainsi qu'un hommage au comédien italien Alberto Sordi. Trois cinéastes contemporains



seront à l'honneur : Alain Guiraudie avec l'intégrale de sa filmographie, Barbet Schroeder avec la projection de quatorze de ses films et Frédérick Wiseman. La section « Découvertes » mettra les femmes à l'honneur avec la programmation des films de six cinéastes turques. Parmi les documentaires animés on pourra revoir des œuvres célèbres – *Valse avec Bachir*, *L'image manquante*, *Persépolis* ou *La sociologue et l'ourson* – et de nombreux inédits. « Ici et ailleurs » proposera 44 films venus du monde entier en avant-premières avec en ouverture le dernier film de Ken Loach couronné à Cannes. « D'hier et d'aujourd'hui » nous invitera à assister à des projections de copies rénovées *Cléo de 5 à 7*, en présence d'Agnès Varda et de Michel Legrand ou *Masculin féminin* de Jean-Luc Godard. « La Nuit blanche » réunira des films sur le thème « Planètes interdites ». Également des films pour enfants, des concerts quotidiens et une leçon de musique sous l'égide de Bertrand Tavernier...

• Du 1er au 10/07, www.festival-larochelle.org

Internet

ALLOCINE.COM

Festival de la Rochelle 2016 : Moi, Daniel Blake, Irréprochable... Tout sur la sélection

Par Akibe Kone – 30 juin 2016 à 20:05

Découvrez le programme du 44e Festival international du film de la Rochelle, qui se tiendra du 1er au 10 juillet.



Le Festival de la Rochelle, c'est quoi ?

Lancé chaque année au début de l'été, le Festival International du film de La Rochelle est le lieu de découverte de tous les films de genres à travers le monde. L'occasion de rendre un vibrant hommage aux grands réalisateurs et de mettre en lumière le cinéma contemporain.

Le Festival de la Rochelle, c'est où et quand ?

Rendez-vous du 1er au 10 juillet sur les bords du vieux port de La Rochelle.

CULTURE | La Rochelle: dix jours de projections au festival du film



03/07/2016 | Le Festival international du film de La Rochelle s'est ouvert vendredi 1er juillet, à La Coursive, pour dix jours de projections, de découvertes et de rencontres avec des artistes.

Cette année, le festival rend hommage au travail de trois réalisateurs, Frederick Wiseman, Barbet Schroeder et Alain Guiraudie, à travers la présentation de leurs œuvres, ainsi que trois rencontres avec le public : le 3 (Wiesmann), le 8 (Guiraudie) et le 10 (Schroeder) juillet à 16h15 au théâtre Verdière. Bien d'autres rencontres sont à prévoir, notamment avec Agnès Varda, Macha Méril et le musicien Michel Legrand à l'issue de la projection Cleo de 5 à 7, le 3 juillet à La Coursive. Au total, une centaine de films, récents ou anciens, sont à (re)découvrir, dans plusieurs lieux culturels de la ville.

Comme toujours, le festival fait aussi la part belle aux rétrospectives, consacrées cette année à Jean Vigo (en présence de sa fille Luce), Alberto Sordi, Maurice Jaubert et Carl Theodor Dreyer, dont on peut voir des photos de tournage dans une exposition Tour de la Lanterne. Le festival, c'est aussi l'occasion découvrir des créations récentes, avec 44 films français ou étrangers, réalisés entre 2015 et 2016, comme le documentaire de Gianfranco Rosi *Fuocoammare, par-delà Lampedusa*, primé d'un Ours d'or à Berlin cette année. Les réalisatrices turques seront notamment à l'honneur avec 11 projections (dont 4 inédits), en présence de deux d'entre elles, Yesim Ustaoglu et de Deniz Akçay.

Le festival, c'est aussi des projections insolites, comme des ciné-concerts (un musicien accompagne le film en direct), une programmation jeunesse, une « nuit blanche » sur le thème de l'épouvante et des créations de jeunes cinéastes, ainsi que les œuvres réalisées toute l'année avec des publics éloignés de la culture, comme les habitants des quartiers de l'agglomération rochelaise ou des détenus de la prison de Saint-Martin-en-Ré.

Le Festival International du Film de La Rochelle c'est fini



Le clap de fin de cet événement désormais traditionnel consacré au film international est tombé dimanche 10 juillet.

C'est avec *Victoria* de Justine Triet, immédiatement suivie de la version restaurée du célèbre *Fargo* des frères Coen que s'est achevée la 44ème édition de ce festival. La journée du 10 juillet, mémorable pour le foot européen, a légitimement donné quelques sueurs froides aux organisateurs de cette soirée cinématographique qui ont redouté, l'espace de quelques instants, la désertion des salles obscures. Rien à craindre car cette fête ne rassemble que des cinéphiles avertis. Assurément, il en faudrait bien plus que quelques gars bien baraqués courant derrière un ballon pour les détourner de leur passion. Dans ce fabuleux décor du Vieux Port de La Rochelle encadré de la tour de la Lanterne où sont exposés jusqu'au 31 août 40 tirages du cinéaste danois Carl Th. Dreyer et de la tour de la Chaîne où est projeté (en boucle) *le Saphir de Saint-Louis* de José Luis Guérin, il n'est pas rare de voir déambuler quelques bipèdes, le cou orné d'un badge et armés d'un stylo, cochant, entourant, surlignant l'indispensable grille des projections. En effet, à raison de cinq séances par jour (de 10h15 à 22h00) réparties dans sept salles (quatre salles Dragon CGR face au port, les deux salles de cet historique bâtiment de la Coursive, tour à tour couvent, manufacture des tabacs, entrepôt des douanes, marché aux poissons, salles des sports pour finalement devenir en 1990 le plus bel espace culturel de la ville, et enfin la grande salle de l'Olympia en plein centre-ville), le choix s'avère peu simple et même douloureux. Car possibilité nous est donnée de partir en voyage dans n'importe coin de la planète. Alors, comment choisir entre les différentes fictions inédites et alléchantes proposées : le philippin *Ma'Rosa* ou le brésilien *Aquarius* ? L'iranien *Le Client*, le bulgare *Thirst*, le letton *Mellow Mud*, ou tant d'autres encore ? Et c'est sans compter les indémodables documentaires de Frederick Wieseman, les films cultes de Jean Vigo, la rétrospective des films d'Alain Guiraudie. Ici, pas de compétition, pas de films grand public, pas de stars de cinéma, pas de passe-droits... Tout le monde est à égalité. Enfin, presque !



Copyright : Philippe Lebruman & Jean Michel Sicot

Avec une affluence de plus de 85000 personnes en 2015, il est facile d'imaginer combien les files d'attente peuvent vite s'allonger. Comme elles ne sont délimitées par aucune barrière, la resquille va bon train au grand courroux de ceux qui patientent parfois plus d'une heure pour être sûrs de pouvoir accéder au film de leur choix. Fort heureusement, le contrôle des entrées est géré par un jeune homme au charisme indéniable, canotier sur la tête et éternel sourire aux lèvres, aimable créateur d'une ambiance toute de flegme et de convivialité. Et puis, pour faire passer le temps, chacun prend plaisir à échanger ses impressions sur les derniers films vus, sur ses projets immédiats. D'une file d'attente à l'autre, on se retrouve, on apprend à se connaître et il arrive souvent que des personnes renouent une

amitié démarrée lors du ou des festival(s) précédent(s). Beaucoup sont des fidèles et il n'est pas désagréable de se nourrir de leurs expériences des années précédentes. Et puis quand l'overdose nous frôle (si, si, ça peut arriver !), des coins détente sont prévus. Tout d'abord, dans le préau de l'école Dor (à deux pas de la Coursive), tous les porteurs d'une carte illimitée ou d'une accréditation peuvent se reposer dans des transats. Thés et moments gourmands leur sont alors proposés.



Copyright : Philippe Lebruman & Jean Michel Sicot

Et puis, le soir venu, La Rochelle, la ville aux trois cent restaurants, vous permettra toujours de trouver un dîner à votre goût et vous donnera même l'occasion de croiser Agnès Varda à la terrasse de l'un d'eux ou de féliciter Rachid Djaïdani, pour son joyeux *Tour de France* à la table d'un autre. Mer, soleil, vacances, rencontres, découvertes cinéma. Rien que du bonheur finalement. Alors rendez-vous du 30 juin au 9 juillet 2017. On a hâte de s'y retrouver !

Balthazare
MAGAZINE

Published on juillet 8, 2016 — Leave a comment

ON Y ÉTAIT // LA 44ÈME ÉDITION DU FESTIVAL DU FILM DE LA ROCHELLE

written by **Barbara Krief**



Depuis 44 ans, le Festival international du film de la Rochelle se tient au début du mois de juillet. La saison timidement estivale de cette année est propice au plaisir de la salle noire. Arrivés dimanche matin, nous sommes repartis mercredi soir. Juste le temps de ne pas en avoir assez.

Croiser Frédérick Wiseman et Nicolas Philibert qui partagent un café ou Agnès Varda qui regarde le match France-Islande en terrasse d'un troquet du vieux port, c'est ça le Festival du film international de La Rochelle. Un rendez-vous cinéphile chaleureux. Sans prétention ni tapis rouge.

Pas de favoritisme

Le Festival est chapeauté par Prune Engler, Sylvie Pras et Sophie Mirouze, à qui l'on doit une programmation aussi exigeante et géographiquement diversifiée que plaisante.

Trois hommages : Frederick Wiseman, Alain Guiraudie et Barbet Schroeder, tous présents sur place pour des rencontres avec le public. Mais aussi, des réalisatrices turques, des classiques incontournables, des rétrospectives délicieuses, des films inédits du monde entier et des séances pour enfants.

C'est dimanche et le festival a commencé depuis trois jours. Planning à la main, les festivaliers se baladent dans la vieille ville en faisant l'inventaire des films qu'ils ont vu et de ceux qu'ils se promettent de voir.

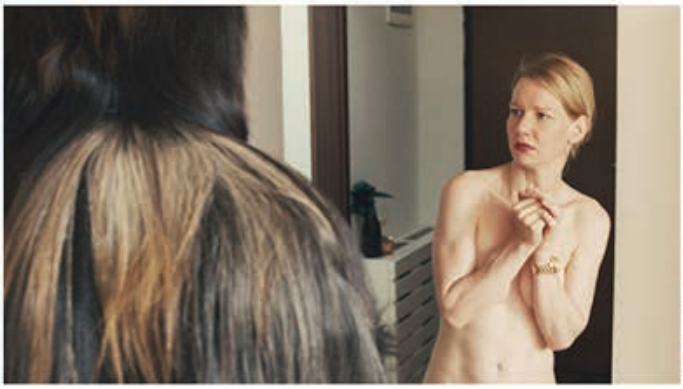
Chaque film a beau être présenté trois fois, il est difficile de ne rien louper. Il faut se lever tôt pour profiter des films à La Rochelle. Tout le monde y est logé à la même enseigne. Journalistes, invités et festivaliers font tous la queue (souvent très longue) ensemble, sans favoritisme, pour savourer restaurations et avant-premières.

Tout pour Toni Erdmann

La salle Olympia, plus de 300 places, est obligée de refuser des dizaines de personnes à quasiment chaque séance. Les salles plus petites – baptisée Dragon, de 1 à 5 – ont des files d'attentes dignes d'un jour de sortie d'un nouveau produit Apple. Plus impressionnant encore, la salle de la Coursive (1000 places) est toujours bien remplie.

Pour ne pas louper l'avant-première de *Toni Erdmann*, film de Maren Ade reparti de Cannes sous les applaudissements, les vacanciers se sont levés de bonne heure. Certains font déjà la queue deux heures avant le début de la séance. Il faut jouer des coudes et souvent courir de salle en salle, tant les cinéphiles sont nombreux.

Même les pré-ados sont prêts à mordre pour voir des classiques. Dans la queue pour *Zéro de conduite,* court métrage de Jean Vigo sorti en 1933, un enfant d'une dizaine d'année s'insurge car on aurait voulu « lui piquer sa place ». Sans rancune, il a finalement atterri à côté de nous pendant la séance.





De Frederick Wiseman à Agnès Varda en courant

Quand bien même vous auriez la vitesse de course de Merlene Ottey, impossible de tout voir. La frustration semble d'ailleurs être l'unique mal de ce rendez-vous culturel où se mélange aisément professionnels et amateurs.

Comment choisir entre le Ken Loach et le Brillante Mendoza ? Faut-il oublier le foot pour profiter de *Motherland* de Senem Tüzen ou encore louper son train pour voir une dernière fois *L'Argent de la vieille* de Luigi Comencini ? Faut-il partir avant la fin de la rencontre avec Fréderick Wiseman pour revoir avec délice un *Cléo de 5 à 7* totalement restauré et présenté par Agnès Varda et Michel Legrand ?

Pour le dernier dilemme, c'est ce que nous avons fait. Non sans une certaine difficulté – tout en esprit et en nuance, le documentaliste a su captiver jusqu'à ceux qui sont étrangers à son cinéma – mais sans aucun regret. Voir la réalisatrice et son compositeur en duo presque improvisé après le délectable *Cléo de 5 à 7* est plus que précieux.

Comme les amis de longue date qu'ils sont, le film d'Agnès Varda a été tourné il y a 55 ans, ils se sont mis à interpréter avec émotion la bande son de la vie de Cléo. Lui au piano, elle entre chant et récitation. Un délice.

« C'est possible le télétravail depuis La Rochelle ? »

Dans le préau de l'école qui jouxte la Coursive – salles de spectacle et centre culturel réquisitionnée pour le festival – des bénévoles étudiantes en cinéma, en journalisme et en arts appliqués proposent du thé glacé aux festivaliers qui en profitent pour faire une pause transat. Quand on ne flâne pas, on mange. Le sport local : s'enfiler une crêpe au Nutella ou une barquette de frites entre deux séances. L'ambiance est douce, simple et passionnée.

Le soir tombé, pas de nœud papillon ni de soirée privée, mais des rencontres en toute sobriété. L'occasion de croiser l'italien Gianfranco Rosi, qui présentait son documentaire sur les migrants « Fuocoammare », ours d'or du meilleur film de la Berlinale ou d'aller boire un verre de vin naturel en compagnie de Michel la Veaux, réalisateur québécois de Hôtel la Louisiane.

Dur de rentrer dans ces conditions. On aurait évidemment adoré rester jusqu'au dernier jour, le 10 juillet. Visiblement comme beaucoup d'autres, qui se laisseraient bien tenter : « Il n'y a pas une petite grève de prévu demain ? » ; « C'est possible de faire du télétravail depuis La Rochelle ? ».

Barbara Krief



Benshi

FESTIVAL DU FILM DE LA ROCHELLE



Du 1er au 10 juillet 2016 se tiendra la 44ème édition du Festival International du Film de la Rochelle. Benshi a décidé d'aller faire un tour en bord de mer dès qu'il a appris que le jeune public aurait sa propre programmation !

Parmi les près de 200 films présentés sur 14 écrans pendant le festival, environ trois séances par jour sont consacrées aux jeunes cinéphiles de 3 à 10 ans.

Vous pourrez ainsi découvrir avec vos enfants, à partir de 8 ans, une sélection de longs métrages indémodables : ***Les aventures de Pinocchio*** de Luigi Comencini, ***Emile et les détectives*** de Gerhard Lamprecht, ***Kes*** de Ken Loach et ***Zéro de conduite*** **(../../../films/zero-de-conduite/261)** de Jean Vigo (précédé du court-métrage *Barbe-Bleue* de Jean Painlevé)

Les plus jeunes ne seront pas en reste non plus : le festival leur propose des programmes de courts-métrages à partir de 3 ans, et même des avant-premières ! Vous pourrez ainsi découvrir ***Monsieur Bout-de-bois*** (Sortie nationale le 5 octobre 2016), ***La chouette, entre veille et sommeil*** (Sortie nationale le 19 octobre 2016), ***Les nouvelles aventures de Pat et Mat*** (Sortie nationale le 21 septembre 2016) et ***Pat et mat*** **(../../../films/pat-et-mat/336)** de Marek Benes.

Des animations sont également proposées après certaines projections pour prolonger le plaisir des jeunes spectateurs : des rencontres avec Arnaud Demyunck le créateur de La Chouette et avec les marionnettes de *Pat et Mat*, la découverte d'anciens projecteurs avec le collectionneur Vincent Martin, ou encore une animation autour du livre dont est inspiré *Monsieur Bout-de-bois*.

Pour découvrir les résumés des films ainsi que les horaires, vous pouvez télécharger le programme enfants ici (http://www.festival-larochelle.org/festival-2016/telechargements).

Tout ça dans un super cadre, au bord de la mer, et dans une ambiance chaleureuse et détendue. Si vous habitez près de La Rochelle, Benshi ne peut que vous encourager à aller y faire un tour !

LE BLOG DU CINEMA

FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE LA ROCHELLE 2016 : PROGRAMME

La 44è me édition du FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE LA ROCHELLE (tous nos articles sur les films présentés, (http://www.leblogducinema.com/tag/la-rochelle/) ICI (http://www.leblogducinema.com/tag/la-rochelle/))présentera du 1 er au 10 Juillet 2016 environ 250 films dont 200 longs métrages de fiction, des documentaires, des films d'animation, originaires du monde entier. La particularité de ce Festival, qui se revendique le « puzzle des cinémas du monde » est qu'il a toujours été non-compétitif, mettant sur un pied d'égalité les films accessibles aux 85000 spectateurs qui s'y pressent. En voici la bande annonce !
Des hommages seront rendus à plusieurs réalisateurs dont les festivaliers pourront revoir leurs films marquants et des rencontres sont programmées avec Frédérick Wiseman (le 3 Juillet), Alain Guiraudie, dont le dernier film *Rester Vertical* (http://www.leblogducinema.com/critiques/cannes-rester-vertical-dalain-guiraudie-93310/) a été présenté au festival de Cannes cette année (le 8 juillet) et Barbet Schroeder (le 10 Juillet).

De nombreux longs métrages seront présentés en avant-premières, et d'autres, inédits et présentés pour la première fois en France, sont également programmés dans plusieurs catégories :

La Catégorie Découvert « Yesim Ustaoglu et les réalisatrices turques », exploratrices de la scène intime et familiale, permettant aux Festivaliers de revoir les films de la réalisatrice ou d'autres plus récents tels *Mustang*. Une rencontre avec Yesim Ustaoglu et Deniz Akçay est programmée le 5 juillet.

La Catégorie Ici et Ailleurs fait la part belle au Festival de Cannes puisque de nombreux films y ont été présentés en Compétition officielle. Ainsi ceux qui ont été récompensés par la Palme d'Or *Moi, Daniel Blake* (http://www.leblogducinema.com/critiques/moi-daniel-blake-de-ken-loach-93756/) de Ken Loach, qui fera l'Ouverture du Festival vendredi 1er juillet à 20h15. Mais aussi le Prix du Scénario et d'Interprétation Masculine *Le Client* (http://www.leblogducinema.com/critiques/le-client-maitrise-et-froideur-95438/)de Asghar Farhadi, le Prix de la Mise en Scène Ex-Aequo *Baccalaureat* (http://www.leblogducinema.com/critiques/baccalaureat-recidive-du-cancer-de-la-corruption-sovietique-95050/)de Cristian Mungiu et le Prix d'Interprétation féminine *Ma'Rosa* (http://www.leblogducinema.com/critiques/marosa-brillante-mendoza-94487/).

Également en programmation d'autres films présentés à Cannes: *Sieranevada* (http://www.leblogducinema.com/critiques/sieranevada-de-cristi-puiu-93251/)de Cristi Puiu, ou encore *Toni Erdmann* (http://www.leblogducinema.com/critiques/critique-toni-erdmann-93452/)de Maren Ade. *Victoria* (http://www.leblogducinema.com/critiques/critique-victoria-de-justine-triet-93388/)de Justine Triet sera présenté en soirée de Clôture du festival le dimanche 10 juillet.
Quelques films présentés au Festival de Berlin sont également au programme de cette catégorie : L'Ours d'Or *Fuocommare, par delà Lampedusa* de Gianfranco Rosi, *Boris sans Béatrice* de Denis Côté ou encore *United States of Love* de Tomasz Wasilewski.

Par ailleurs deux premières mondiales sont programmées : *Les dernières nouvelles du Cosmos* (France) de Julie Bertucelli en présence de la réalisatrice et *Gorki-Tchekhov, 1900* (France) de Fabrice Cazeneuve.

Le Festival accorde une place majeure à plusieurs rétrospectives, dont celle dédiée à l'oeuvre majeure de Carl Th. Dreyer. Une autre est consacrée à l'acteur cinéaste italien Alberto Sordi. Les festivaliers pourront revoir une quinzaine de films, tels *L'argent de la vieille* de Luigi Comencini ou *La plus belle soirée de ma vie* de Ettore Scola.

La Nuit du samedi 9 juillet (de 20h15 à 2h45) est consacrée aux Planètes interdites, au cours de laquelle pourront être revus *Alien, le 8ème passager* (USA, 1979), *La Planète des vampires*, (Italie, Espagne, 1965) et *Ghosts of Mars* (USA, 2001).

Bref. Une belle et riche programmation !
Pour plus d'informations, RDV sur le site du festival, ICI (http://www.festival-larochelle.org/sites/default/files/docs/pdf/grille-201-web.pdf)

CENTRE TCHÈQUE
ČESKÉ CENTRUM






Pat et Mat vont à La Rochelle



Festival international du film de La Rochelle

PAT ET MAT

Réalisateur : Marek Beneš

40min · couleur · sans dialogues

Lun 4/7 à 11h · Mer 6/7 à 9h45

Ven 8/7 à 9h45 · Dim 10/7 à 9h45

Pat et Mat sont deux amis inséparables et sympathiques qui partagent une maison à la campagne et une passion commune pour le bricolage.

LES NOUVELLES AVENTURES de PAT ET MAT

Réalisateur : Marek Beneš

40min · couleur · sans dialogues

Dim 3/7 à 9h45 · Mar 5/7 à 9h45

Jeu 7/7 à 11h · Sam 9/7 à 9h45

Pat et Mat se trouvent à nouveau confrontés aux petites difficultés de la vie quotidienne. Heureusement, les copains bricoleurs ne sont jamais à court d'idées pour trouver des solutions, ou créer de nouveaux problèmes...

La Rochelle fête le cinéma !

Le Festival International du Film de La Rochelle dévoile le programme de sa 44ème édition, qui se déroulera en partenariat avec CINE+ du 1er au 10 juillet 2016...

Le Festival de la Rochelle fait son grand retour. Comme chaque année, découvrez ou redécouvrez pendant 10 jours des œuvres inédites, méconnues, ou venues d'ailleurs. Cinéphiles aguerris ou simple curieux, tout le monde pourra trouver son compte dans une programmation riche et pleine de surprises !

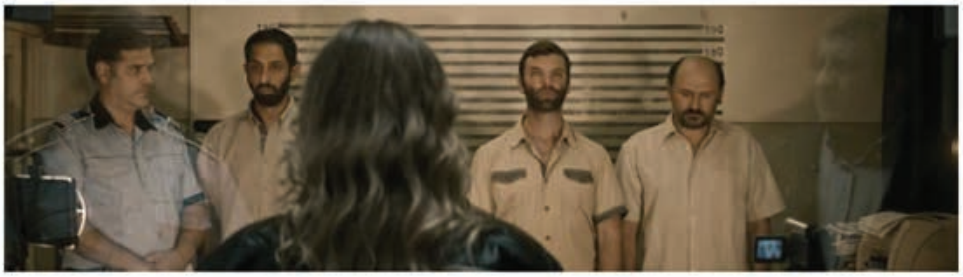
C'est une nouvelle fois dans les salles situées sur le Vieux Port que seront diffusés plus de 200 œuvres cinématographiques de tous les genres, du documentaire au film de fiction, en passant par l'animation. Depuis 1973, le Festival s'évertue à remettre au gout du jour des œuvres oubliées ou inédites et cette année, ce sont les cinéastes Carl Theodor Dreyer et Jean Vigo qui voient l'intégrale de leur œuvre diffusée. Sans oublier l'acteur réalisateur italien Alberto Sordi à qui une rétrospective est consacrée.



Egalement au programme, des hommages en leur présence à Barbet Schroeder, Frederick Wiseman et Alain Guiraudie, avec l'intégrale de ses moyens et longs, dont RESTER VERTICAL, son dernier film à sortir le 24/08).

La parole sera donnée à la cinéaste Yesim Ustaoglu, autour d'une programmation dévoilant le talent des réalisatrices turques.

La sélection d'Hier à Aujourd'hui rend hommage, quant à elle, à l'Histoire du cinéma, avec des séances consacrées à des films devenus cultes, en version restaurées ou rééditées comme MASCULIN FEMININ de Jean-Luc Godard ou CLEO DE 5 A 7, d'Agnès Verda.



A noter aussi, l'exploration du cinéma d'animation à travers le prisme du documentaire, une programmation dédiée aux plus jeunes, une ouverture sur le monde musical avec des ciné-concerts et leçons de musique, et plein d'avant-premières...

Comme à l'accoutumée, le Festival se penchera sur un cinéma venu du monde entier, dont quelques œuvres encore inédites en France ou présentées en avant-première mondiale. D'autres sont en provenance directe de la Croisette cannoise comme AQUARIUS de Kleber Mendonça Filho, BACCALAUREAT de Cristian Mungiu, LE CLIENT d'Asghar Farhadi, MA'ROSA de Brillante Mendoza, SIERANEVADA de Cristi Puiu, TONI ERDMANN de Maren Ade, l'ULTIMA SPAGGIA de Thanos Anastopoulos ou encore MOI, DANIEL BLAKE qui a valu la palme d'or à son réalisateur Ken Loach.

Pour consulter la programmation complète, rendez-vous sur le site officiel du Festival !

CINÉ STARS NEWS.COM

Festival International du Film de La Rochelle 2016 - 44ème édition du 1er au 10 Juillet 2016

Publié le 14 Janvier 2016

FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE LA ROCHELLE



Du 1er au 10 juillet 2016, aura lieu la 44ème édition du Festival International du Film de La Rochelle - FIFLR

sont annoncés au programme les chefs-d'oeuvre de Carl Theodor DREYER (Copenhague, 1889-1968) dont "La passion de Jeanne d'Arc", "Ordet" et "Gertrud",

tous ceux de Jean VIGO (Paris, 1905-1934) dont "Zéro de conduite" et "L'Atalante", qui seront présentés par sa fille, Luce,

et les comédies italiennes incontournables ou méconnues incarnées par l'immense Alberto SORDI (Rome, 1920-2003).

Le Festival aura l'honneur de recevoir James IVORY ainsi que Barbet SCHROEDER avec un grand nombre de leurs films

et aussi de jeunes et talentueuses FEMMES CINEASTES TURQUES pour une découverte qui leur sera consacrée.

La programmation est encore en cours,

CINEUROPA

FESTIVALS France

Les réalisatrices turques à l'honneur à La Rochelle

par Fabien Lemercier

30/06/2016 - Six cinéastes turques à l'affiche d'une section Découverte pour la 44e édition du festival qui présentera près de 200 films du 1er au 10 juillet



La Boîte de Pandore de Yesim Ustaoglu

Réputé pour la qualité de sa très large programmation, le Festival International du Film de La Rochelle ouvrira demain sa 44e édition avec la Palme d'Or 2016, *Moi, Daniel Blake* [+] de l'Anglais **Ken Loach**. Du 1er au 10 juillet, ce sont près de 200 films qui seront à l'affiche de l'événement qui a notamment décidé cette année de mettre en lumière **Yesim Ustaoglu** et les réalisatrices turques.

Au menu de cette section Découverte figurent les cinq longs de Yesim Ustaoglu qui a accompagné la renaissance du cinéma turc, de son premier opus *La Trace* (1995) jusqu'à *Araf* [+] (Orizzonti à Venise en 2012), en passant par *Aller vers le soleil* (compétition à Berlin en 1999), *En attendant les nuages* [+] (Panorama de la Berlinale 2005) et *La Boîte de Pandore* [+] (Coquille d'or à San Sebastian en 2008). Un parcours ayant sans aucun doute ouvert la voie à d'autres réalisatrices de son pays comme **Pelin Esmer** dont les trois longs seront projetés à La Rochelle : le documentaire *La Pièce* et les fictions *Les Collections de Mithat Bey* [+] (2010) et *La Tour de guet* [+] (2012). Et quatre premiers films complètent ce programme : *Nobody's Home* [+] de **Deniz Akçay** (Venice Days 2013), *Motherland* [+] de **Senem Tüzen** (Semaine de la Critique de la Mostra de Venise 2015), *Dust Cloth* [+] d'**Ahu Öztürk** (Forum de la Berlinale 2016 et prix Cineuropa au festival d'Istanbul) et le nominé à l'Oscar *Mustang* [+] de **Deniz Gamze Ergüven** (Quinzaine des réalisateurs cannoise 2015).

Le festival de La Rochelle rendra hommage cette année, en leur présence, aux réalisateurs **Alain Guiraudie** (avec tous ses films, en particulier *Rester vertical* [+], dévoilé en compétition à Cannes), **Barbet Schroeder** et **Frederick Wiseman**, et les rétrospectives seront consacrées aux cinéaste **Carl Thedor Dreyer** (avec une exceptionnelle intégrale) et **Jean Vigo**, et à l'acteur italien **Alberto Sordi**.

A signaler une section explorant le documentaire animé incluant entre autres *Le Voyage de Monsieur Crulic* [+] et *La Montagne magique* [+] de la Roumaine **Anca Damian**, *Rocks in My Pockets* [+] de la Lettone **Signe Baumane**.

Parmi la quarantaine de longs récents à l'affiche, en avant-première française ou encore inédits dans l'Hexagone, brillent au total 21 sélectionnés cannois avec entre autres *Toni Erdmann* [+] de l'Allemande **Maren Ade**, *Baccalauréat* [+] du Roumain **Cristian Mungiu**, *Sieranevada* [+] de son compatriote **Cristi Puiu**, *Le Client [+] de* l'Iranien **Asghar Farhadi**, *Aquarius* [+] du Brésilien **Kleber Mendonça Filho**, *The Happiest Day in the Life of Olli Mäki* [+] du Finlandais **Juho Kuosmanen**, *Chiens* [+] du Roumain **Bogdan Mirica**, *Album de famille* [+] du Turc **Mehmet Can Mertoglu**, *L'Economie du couple* [+] du Belge **Joachim Lafosse**, *Fais de beaux rêves* [+] de l'Italien **Marco Bellocchio** , *Victoria* [+] de **Justine Triet** et *Mercenaire* [+] de **Sacha Wolff**.

Six longs découverts à Berlin seront aussi de la partie avec l'Ours d'Or *Fuocoammare, par-delà Lampedusa* [+] de l'Italien **Gianfranco Rosi**, *United States of Love* [+] du Polonais **Tomasz Wasilewski**, *Lettres de la guerre* [+] du Portugais **Ivo M. Ferreira**, *Mellow Mud* [+] du Letton **Renars Vimba**, *On the Other Side* [+] du Croate **Zrinko Ogresta** et le documentaire *Homo Sapiens* [+] de l'Autrichien **Nikolaus Geyrhalter**. Sont également au menu *Sparrows* [+] de l'Islandais **Rúnar Rúnarsson**, *Dead Slow Ahead* [+] de l'Espagnol **Mauro Herce**, *Thirst* [+] de la Bulgare **Svetla Tsotsorkova**, *Lea* [+] de l'Italien **Marco Tullio Giordana** et *Irréprochable* [+] du Français **Sébastien Marnier**.

A noter enfin les premières mondiales du documentaire *Dernières nouvelles du cosmos* de **Julie Bertuccelli** et du long de fiction *Gorki-Tchekhov, 1900* de **Fabrice Cazeneuve**, pour un festival de La Rochelle 2016 d'une remarquable densité qui proposera aussi des films d'écoles, une section d'oeuvres restaurées, un focus "musique et cinéma" et une "nuit des planètes interdites".



Le festival estival de cinéma propose une large programmation de courts et long métrages, avec des hommages (Alain Guiraudie, Barbet Schroeder & Frederick Wiseman), la découverte d'une cinématographie (Les femmes cinéastes turques), des retrospectives (Carl T. Dreyer, Jean Vigo & Maurice Jaubert, Alberto Sordi)... Un lien est fait entre le cinéma d'hier (Films restaurés et rééditions) et d'aujourd'hui (avant-premières).

Pour la musique, des ciné-concerts sont donnés chaque jour autour des films du cinéaste Carl Th. Dreyer, un hommage est donné à Maurice Jaubert avec Maryline Desbiolles (auteur d'un ouvrage sur le compositeur de Jean Vigo), ainsi qu'une rencontre avec Agnès Varda et Michel Legrand autour du film d'Agnès Varda "Cléo de 5 à 7 ».



Festival International du Film de La Rochelle 2016

Festival du 01 Juillet 2016 au 10 Juillet 2016
Le Festival International du Film de La Rochelle, c'est une histoire d'amour à trois entre une ville au début de l'été, un public curieux et enthousiaste, et des films venus du monde entier.

Résumé du festival

Du 1er au 10 juillet 2016, retrouvons-nous dans les salles de La Rochelle pour la 44ème édition du Festival International du Film avec les chefs-d'oeuvre de Carl Theodor Dreyer (Copenhague, 1889-1968) dont La Passion De Jeanne D'Arc, Ordet et Gertrud, tous ceux de Jean Vigo (Paris, 1905-1934) dont Zéro De Conduite et L'Atalante, qui seront présentés par sa fille, Luce, et les comédies italiennes incontournables ou méconnues incarnées par l'immense Alberto Sordi (Rome, 1920-2003).

Nous aurons le très grand honneur de recevoir Alain Guiraudie, Barbet Schroeder ainsi que Frederick Wiseman avec un grand nombre de leurs films et aussi Yesim Ustaoglu et les réalisatrices turques pour une découverte qui leur sera consacrée.

Festival International du Film de la Rochelle 2016 : édition record

La 44ème Festival International du Film de la Rochelle s'est clôturé le 18 juillet 2016. Retour en chiffres sur cette édition record et à laquelle Stéphane Lerouge, Restaurateur de musiques de films concepteur de la collection « Ecoutez le cinéma ! » (Decca Records / Universal Music France) a participé.



En 2016, le Festival International du Film de la Rochelle a battu tous les records. Au cours des **328** projections de **195 films** (152 longs métrages et 43 courts), **80 862** entrées salles ont été totalisées don **60 388** entrées payantes. Et, ces chiffres ne prennent pas en considération les spectateurs des visites des évènements hors les murs (exposition photos, rencontres publiques et professionnelles, évènemer hors les murs) qui sont venus en nombre, soit **5 086 entrées** supplémentaires. L'année 2016 marquera donc l'histoire du festival en termes de fréquentation.

Parmi les évènements adjacents, on notera la leçon de musique de **Stéphane Lerouge, Restaurateur de musiques de films concepteur de la collection « Ecoutez le cinéma ! » (Decca Records)**, autour du compositeur **Maurice Jaubert**, compagnon de route de **Jean Vigo** auquel le Festival consacrait une rétrospective. Entre extraits de films, tendre hommage au piano de **Jacques Cambra**, témoignages de proches et collaborateurs, cette leçon de musique a été un vrai bonheur !

FILM DE CULTE
Simplement culte

FESTIVAL DE LA ROCHELLE 2016: gros plan sur la très riche sélection



La 44e édition du Festival de la Rochelle aura lieu du 1er au 10 juillet. Et comme d'habitude, sa sélection est gargantuesque.

Une très large sélection d'avant premières est au menu. Parmi celles-ci, citons certains des films qui ont fait l'événement à la dernière Berlinale comme **Fuocoammare, par-delà Lampedusa** de Gianfranco Rosi, **Homo Sapiens** de Nikolaus Geyrhalter (lire notre entretien), **Lettres de la guerre** de Ivo M. Ferreira ou **United States of Love** de Tomasz Wasilewski ; des "Cannois" tels que **Moi, Daniel Blake** de Ken Loach, **Toni Erdmann** de Maren Ade, **Aquarius** de Kleber Mendonça Filho, **Ma'Rosa** de Brillante Mendoza ou encore **Sieranevada** de Cristi Puiu mais aussi des premières mondiales comme **Dernières nouvelles du cosmos**, le nouveau film de Julie Bertuccelli.

Des hommages seront rendus à des figures du cinéma d'auteur contemporain comme Alain Guiraudie (avec notamment la projection de son dernier film, **Rester vertical**), Barbet Schroeder et Frederick Wiseman. Un focus sera consacré aux réalisatrices turques d'aujourd'hui, tandis des rétrospectives autour de Carl Dreyer, Jean Vigo et Alberto Sordi seront organisées.

Tous les détails sur sur la programmation en cliquant ici !

Et pour ne rien manquer de nos news, dossiers, critiques et entretiens, rejoignez-nous sur Facebook et Twitter !

par Nicolas Bardot

Festival International du Film de la Rochelle

Du 1er au 10 juillet 2016, retrouvez la 44ème édition du festival à la Rochelle



Depuis 1973, le Festival International du Film se tient chaque année au début de l'été, pendant 10 jours sur le Vieux Port de La Rochelle. Sur 14 écrans, à raison de 5 séances par jour (de 9h45 à 22h15), le Festival présente environ 200 films de fiction, des documentaires, des films d'animation, originaires du monde entier, dans tous les formats. Ce Festival a toujours été non compétitif afin que les réalisateurs et leurs films soient présentés sur un plan d'égalité. Les séances sont toutes ouvertes au public.

Retrouvez notamment les chefs-d'oeuvre de Carl Theodor Dreyer (Copennague, 1889-1968) dont "La passion de Jeanne d'Arc", "Ordet" et "Gertrud", tous ceux de Jean Vigo (Paris, 1905-1934) dont "Zéro de conduite" et "L'Atalante", qui seront présentés par sa fille, Luce, et les comédies italiennes incontournables ou méconnues incarnées par l'immense Alberto Sordi (Rome, 1920-2003).

Le festival recevra également Alain Guiraudie, Barbet Schroeder ainsi que Frederick Wiseman avec un grand nombre de leurs films et aussi Yesim Ustaoglu ainsi que les réalisatrices turques, pour une découverte qui leur sera consacrée.

Poitou-Charentes

Le marathon cinéphile du 44e Festival international du film de La Rochelle débute vendredi

La 44ème édition du Festival international du film de La Rochelle (http://www.festival-larochelle.org/), un des plus grands rendez-vous de cinéphiles en France, débute vendredi pour dix jours, avec un hommage au documentariste Frederick Wiseman et une invitation à découvrir les femmes cinéastes turques.

charentes/sites/regions_france3/files/assets/images/2016/06/29/capture_3.jpg)

© Festival-larochelle.org L'affiche du Festival international du film de La Rochelle 2016

C'est un festival sans palmarès, qui dépasse chaque année les 80.000 spectateurs. Il propose aux amateurs quelque 200 films (fiction, documentaire, animation) originaires du monde entier, à raison de cinq séances par jour, avec divers focus thématiques et en présence de nombreux réalisateurs.

Cette année, le Festival rend notamment hommage au cinéaste français Alain Guiraudie, dont le dernier film "Rester Vertical" était en compétition officielle au Festival de Cannes 2016, ainsi qu'au Suisse Barbet Schroeder, dont 14 films sont programmés. Le documentariste américain Frederick Wiseman sera aussi honoré, et présent à La Rochelle, avec la diffusion de 14 oeuvres documentaires, des plus récentes "In Jackson Heights" (2015), "At Berkeley" (2013) aux plus anciennes "Titicut Follies" (sur un hôpital psychiatrique de prisonniers, 1967), "Hight School" (consacré à une école secondaire de Philadelphie, 1968) ou "Welfare" (sur un centre d'aide sociale à New York, 1975).

Parallèlement, le Festival propose une plongée dans le cinéma turc, côté femmes, avec un focus sur les films de la réalisatrice Yesim Ustaoglu, qui viendra présenter sa filmographie.

Côté animation, le festival a fait le choix d'explorer le "documentaire d'animation", dans la veine de "Valse avec Bachir" (Ari Folman, 2008) ou "Persepolis" (Marjane Satrapi, 2007). Des rétrospectives Jean Vigo (1905-1934) et Alberto Sordi (1920-2003), acteur majeur de la comédie italienne, seront également visibles. Une quarantaine de films récents, venus du monde entier et encore inédits en France, sont aussi programmés, dont une quinzaine projetés en présence de leurs auteurs.

Le festival international du film de La Rochelle

Le petit journal des festivals fait étape ce matin en Charente Maritime pour nous parler de cinéma.



Affiche festival de La Rochelle 2016

Par Corinne Pélisiser.

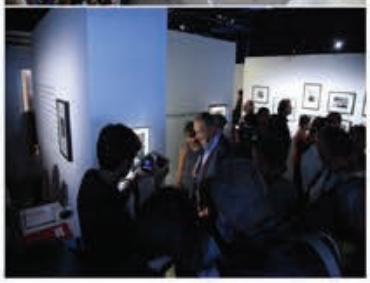
Plus de 80 000 personnes attendues jusqu'à dimanche, au festival International du film de la Rochelle. Des rétrospectives, des hommages et des avant-premières, les pieds dans l'eau… Plus de 40 ans que le festival existe et qu'il attire les foules loin des fastes et de la pression des grandes compétitions…

Renseignements sur le site www.festival-larochelle.org

Le Festival International du Film de La Rochelle









Depuis 1973, le Festival International du Film de La Rochelle est l'occasion de rencontres entre les films, les cinéastes, actrices, acteurs, professionnels, la presse et le public,

sans compétition ni prix. Sa vocation est d'explorer le territoire cinématographique jusque dans ses continents les plus retranchés. Fidèle à sa philosophie, le festival propose aux spectateurs de découvrir près de 250 films, d'hier et d'aujourd'hui, sélectionnés dans le monde entier. Choisis en dehors de tout critère commercial, ils sont souvent présentés hors des circuits de distribution habituels et toujours sous titrés en français (parfois par le festival lui-même).

Du fait de la présence de nombreux professionnels (distributeurs indépendants, exploitants de salles, journalistes, cinéastes, acteurs et producteurs) lors de la manifestation, le festival permet à des cinématographies étrangères de se faire connaître en France et à des films oubliés de retrouver un public et d'être éventuellement distribués en salles par la suite.

A travers les différentes sections de sa programmation, le festival favorise la rencontre avec un cinéma inconnu ou méconnu, la redécouverte d'oeuvres négligées, sous estimées, voire invisibles sur les écrans depuis de nombreuses années : hommages rendus à des réalisateurs et acteurs dont le Festival programme, en leur présence, l'intégralité des oeuvres ; rétrospectives de réalisateurs ou acteurs qui ont marqué l'histoire du cinéma ; découvertes de cinéastes qui font le jeune cinéma européen ou international d'aujourd'hui. Cette programmation exigeante s'accompagne de la présence de stars internationales qui viennent présenter leurs films.

Journal des Femmes .com

Festival de la Rochelle : les réalisatrices turques à l'honneur

CINEMA - Le festival de la Rochelle consacre cette année un focus spécial aux réalisatrices turques. Du 1er au 10 juillet, l'événement met à l'honneur ces cinéastes, courageuses et déterminées. La directrice artistique, Prune Engler, nous en dit plus.



Où sont les femmes ? Cette question, qui tourmentait Patrick Juvet en 1977, intéresse aussi le cinéma. Pendant le Festival de Cannes, en mai, Jodie Foster a ouvert une session de discussion sur le sujet, intitulée Women in Motion, et le site Women in Film, décliné avec le hashtag #52FilmsByWomen sur les réseaux sociaux, a été lancé pour mettre en

avant les films réalisés par des femmes. Le Festival de la Rochelle, dont la 44e édition se tient du 1er au 10 juillet, se penche lui aussi sur le sujet. La manifestation, que l'on pourrait pour l'occasion rebaptiser festival de La Roch"elles", consacre cette année un focus aux réalisatrices turques, après avoir mis en lumière le cinéma chilien, mexicain ou allemand lors des éditions précédentes. Un choix que Prune Engler, directrice artistique du festival, explique par le succès colossal de *Mustang*. Le film de Deniz Gamze Ergüven, sorti en France en juin 2015, a remporté 4 César au mois de février (Meilleure musique, Meilleur scénario original, Meilleur montage et Meilleure première oeuvre) et représenté l'Hexagone aux Oscars. Un choix plus que jamais nécessaire au regard de la condition déplorable de la femme en Turquie.

Cette année, le festival présente 11 films réalisés par des cinéastes turques, injustement méconnues hors des frontières ottomanes. Yeşim Ustaoğlu présente à elle seule quatre

longs-métrages : *En attendant les nuages* (2003), *Life on their Shoulders* (2004), *La Boîte de Pandore* (2008) et *Araf, quelque part entre-deux* (2013). Pelin Esmer sera sur place pour projeter l'intégralité de son oeuvre : *La Pièce* (2005), *Les collections de Mithat Bey* (2010) et *La Tour de guet* (2012). Deniz Akçay présente *Nobody's Home* (2013), Senem Tüzen et Ahu Öztürk diffusent respectivement *Motherland* (2015) et *Dust Cloth* (2015). Enfin, Deniz Gamze Ergüven présentera son très beau *Mustang*.

À travers ce focus, Prune Engler explique avoir voulu montrer au public la Turquie sous un angle féminin : "*Ces femmes s'intéressent à tous les territoires géographiques de la Turquie, Istanbul comme l'Anatolie. Elles s'intéressent à la scène intime de la famille qui est révélatrice des contradictions du pays, entre tradition et modernité, religion et laïcité.*" Ces réalisatrices dénoncent aussi les problèmes politiques tels que le traitement réservé aux kurdes. Prune Engler l'assure : "*Ce sont des femmes courageuses, qui prennent des risques pour contourner la censure imposée par le régime d'Erdogan.*" Un courage qui mérite d'être récompensé par plus de reconnaissance.

maze

44e Festival International du Film de La Rochelle : une édition entre documentaire et fiction



La quarante-quatrième édition du Festival International du Film de La Rochelle s'est tenue au tout début du mois de juillet. Le festival a fait la part belle au documentaire, en interrogeant sa forme, mouvante, et ses liens avec la fiction. Cette édition aura aussi été le lieu de belles (re)découvertes.

maze

Une image aura dominé la quarante-quatrième édition du Festival International du Film de La Rochelle (FIFLR). Une image tirée du film *La Vallée* de Barbet Schroeder qui voit Bulle Ogier entourée de plusieurs hommes d'une tribu à moitié nus et portant de drôles de masques. Ce film illustre parfaitement une tension entre fiction et documentaire au cœur même de cette édition. Plus largement, l'œuvre de Barbet Schroeder, à qui le festival rendait un hommage en projetant une bonne partie de ses films en sa présence, est le parfait exemple de cette tension. La carrière de Schroeder aura été parcouru à la fois par le documentaire (*Général Idi Amin Dada : autoportrait* ; *Koko, le gorille qui parle* ou encore *L'avocat de la terreur*) et la fiction (*More, Barfly, Le Mystère Von Bülow*). Mais avec Schroeder, qui a également créé Les films du Losange et joué dans quelques films, la fiction recèle souvent une part de documentaire. Ainsi dans *La Vallée* (1971), il s'agit tout autant de raconter l'histoire de Viviane qui se retrouve embarqué dans une expédition, aux découvertes nombreuses pour elle, à la recherche d'une mystérieuse Vallée, que de documenter un territoire, la Nouvelle-Guinée, et sa population.

Les territoires multiples du film documentaire

Le documentaire aura été plus directement mis en avant à travers l'hommage rendu au documentariste américain Frederick Wiseman (*High School, Welfare, In Jackson Heights*) ou encore par la présence de l'italien Gianfranco Rosi qui venait montrer son dernier film, *Fuocommare*, qui a reçu l'Ours d'or au dernier festival de Berlin, et un autre plus ancien *Bellow Sea Level* (2009).

Une communauté autarcique, sans loi, sans gouvernement, sans eau ni électricité, trente mètres au dessous du niveau de la mer, en plein désert, à plusieurs centaines de kilomètres de Los Angeles. C'est le décor dans lequel se déroule *Below Sea Level*, fait de rencontres étonnantes et intimes avec des oubliés, des âmes perdues, des solitaires. Gianfranco Rosi filme avec pudeur et tendresse un monde inconnu, inimaginé et

inimaginable, à la fois d'une absence objective et d'une présence inexplicable. Lors de la rencontre organisée par le Festival avec le public, il a confié avoir découvert cet endroit alors qu'il traversait une crise personnelle proche de la dépression. « J'ai vécu une à deux années là-bas, je m'y suis totalement intégré. » C'est sûrement ce qui explique la justesse de son regard sur les personnages qui se confient à lui, peut-être plus qu'à la caméra. Le temps a été long avant qu'ils ne l'acceptent et ne lui fassent confiance, mais la rencontre a bien eu lieu. « Ce que j'aime avec les documentaires, c'est qu'il faut s'ouvrir à un nouveau langage à chaque fois. J'ai vraiment cette envie d'apprendre à connaître des lieux que je ne connais pas, c'est comme cela que ça se passe. C'est d'abord une rencontre avec un lieu, puis avec des gens qui représentent l'idée précise que je me fais de ce lieu. » Rosi voulait que le désert soit un personnage de son film quand il le parcourait, et il a trouvé dans cette communauté des vies brisées, des espoirs perdus, des cœurs déchirés qui s'unissent à la sécheresse cruelle de ce paysage. Pourtant, rien de cruel dans les images. Malgré une réalité parfois dure, elles restent caressantes, émouvantes, drôles parfois. « Le seul langage que je sais utiliser pour accéder à la vérité de ceux qui sont devant ma caméra est le langage cinématographique. J'essaye toujours de créer de la circularité dans les entretiens avec ces gens, avec un début, un milieu et une fin naturelle, des moments que je ne coupe pas, que je ne monte pas. La vérité ne s'écrit pas. » Ces entretiens, ils sont le grand mystère du cinéma de Rosi. Ces personnages inconnus se dévoilent, se livrent tant, sans que jamais la voix ni le corps du réalisateur n'interviennent à l'écran. Nous découvrons petit à petit les histoires de chacun, les raisons qui les ont menés à se retrancher en plein désert, loin de toute civilisation, les tragédies qu'ils ont affrontées, la manière dont ils vivent dans ces conditions si particulières, les relations qu'ils entretiennent. Ils semblent se lancer dans leurs confidences comme s'ils se parlaient à eux-mêmes, et évoluer avec un tel naturel, une telle aisance, que le doute se crée : fiction, ou documentaire ? « Définir mes films en tant que fiction ou documentaire ne m'intéresse pas. Je ne suis pas capable de dire ce que je fais. » : voilà ce que Gianfranco Rosi en dit. Il est pourtant sûr qu'il a créé une nouvelle façon de manier le registre.

Cela se confirme avec *Fuocoammare*, par-delà Lampedusa. Se dégagent de la réalisation une liberté, des émotions, un naturel et une justesse surprenante, qui créent davantage de doutes encore sur la frontière entre les genres. La caméra semble avoir été posée là, presque par hasard, mais les scènes qui se déroulent devant elle sont parfois paradoxalement trop vraies pour être vraies. Sans explication, sans voix-off, sans commentaire, la vie de six habitants de l'île et l'arrivée des migrants à la nouvelle frontière déplacée dans la mer s'entremêlent sans jamais se rencontrer réellement. « Le vrai défi que je me lance, dans ce monde plein d'informations, est de fermer la porte, de ne pas l'ouvrir, et de filmer ce que je vois à travers le trou de la serrure. Il y a évidemment tout un monde autour de ce que je filme, il y a une multitude de choses à voir derrière une image, et cela appartient à la liberté du spectateur. » Une intemporalité enveloppe en effet les films de Rosi, un accès au plus essentiel est offert au public par l'étude sociologique des caractères à laquelle s'évertue le cinéaste, dans des lieux-cocons coupés du monde. *Fuocoammare* lève ainsi le voile sur les tragédies migratoires immenses qui ont frappées les portes de l'Europe ces dernières décennies, et auxquelles le réalisateur a été particulièrement sensible, faisant de ce tournage un des plus compliqués qu'il ait vécu. « Filmer les migrants et les morts de *Fuocoammare* a été très dur. J'ai eu l'impression de me retrouver face à une chambre à gaz. Quand je suis descendu dans les cales des bateaux et que j'ai vu ces cadavres, quelque chose s'est brisé en moi. Je me suis dit que le monde devait savoir. C'était un choix politique et éthique. » Les images de ce dernier documentaire touchent alors à l'humanité même de chacun des spectateurs. Une nouvelle fois, l'objectivité avec laquelle sont filmées ces images permettent au documentaire de ne pas tomber dans un pathos dérangeant. Les choses sont montrées comme elles sont, sans explicitation orale, sans exagération, sans dramatisation, sans théâtralisation. Les deux lignes directrices du film se compensent l'une et l'autre, et les histoires des habitants de l'île montrent aussi que la vie continue et triomphe tout près de ce cimetière maritime. Samuele, un jeune garçon d'une dizaine d'années, occupe une large place dans cette part là du documentaire, y apportant autant de fraîcheur et de légèreté que d'humour. « J'avais

besoin de trouver un enfant qui soit encore en train de découvrir le monde, qui ne parle pas des migrants ni de la politique, et qui justifie aussi le fait que je n'en parle pas sur l'île. » *Fuocoammare* est en effet aussi l'histoire de deux mondes qui ne se rencontrent jamais, tout en cohabitant, interrogeant à nouveau le motif de la frontière. Gianfranco Rosi a significativement conclu la rencontre publique du Festival en ces termes : « La frontière est un concept très important. Dans *Below Sea Level*, le désert représente une frontière entre la vie et la mort. Lampedusa est, de la même façon, une limite invisible entre la liberté et la tragédie. »

À Frederick Wiseman et Gianfranco Rosi, on pourrait rajouter le cycle dédié au documentaire d'animation, genre en plein essor depuis *Persépolis* et *Valse avec Bachir*, pour donner une pleine mesure du documentaire en 2016.

Jean Vigo et Carl Theordor Dreyer à l'honneur

Durant cette quarante-quatrième édition de FIFLR, deux cinéastes avaient les honneurs d'une rétrospective. Celle consacrée au danois Carl Theodor Dreyer permettait de faire le tour d'une filmographie qui s'étend de 1919 (*Le Président*) à 1964 (*Gertrud*), entre le cinéma muet et le cinéma parlant avec une carrière qui semble en deux temps. Plutôt prolifique au moment du muet, Dreyer se fait plus rare après le passage au parlant marqué par *Vampyr*, qui garde par ailleurs quelques traces du muet, avec un film tous les dix ans. L'occasion donc de vérifier que *Vampyr* (1932) avait bien gardé intacte son étrangeté et que *Ordet* était toujours d'une force sublime. A travers cette rétrospective, la grande précision de Dreyer et son extrême croyance dans le cinéma impressionne.

Malgré sa très courte carrière (seulement quatre ans), Jean Vigo a aussi eu le droit à une rétrospective. Celle-ci a permis l'émerveillement devant la beauté sur grand écran du célèbre *L'Atalante*. Un cinéma riche aussi de toutes les trouvailles du chef opérateur de

Vigo, Boris Kaufman, fait de trucages en tous genres. Cette volonté d'une expérimentation constante est encore plus visible avec les courts-métrages documentaire de Vigo comme *La Natation par Jean Taris, champion de France.*

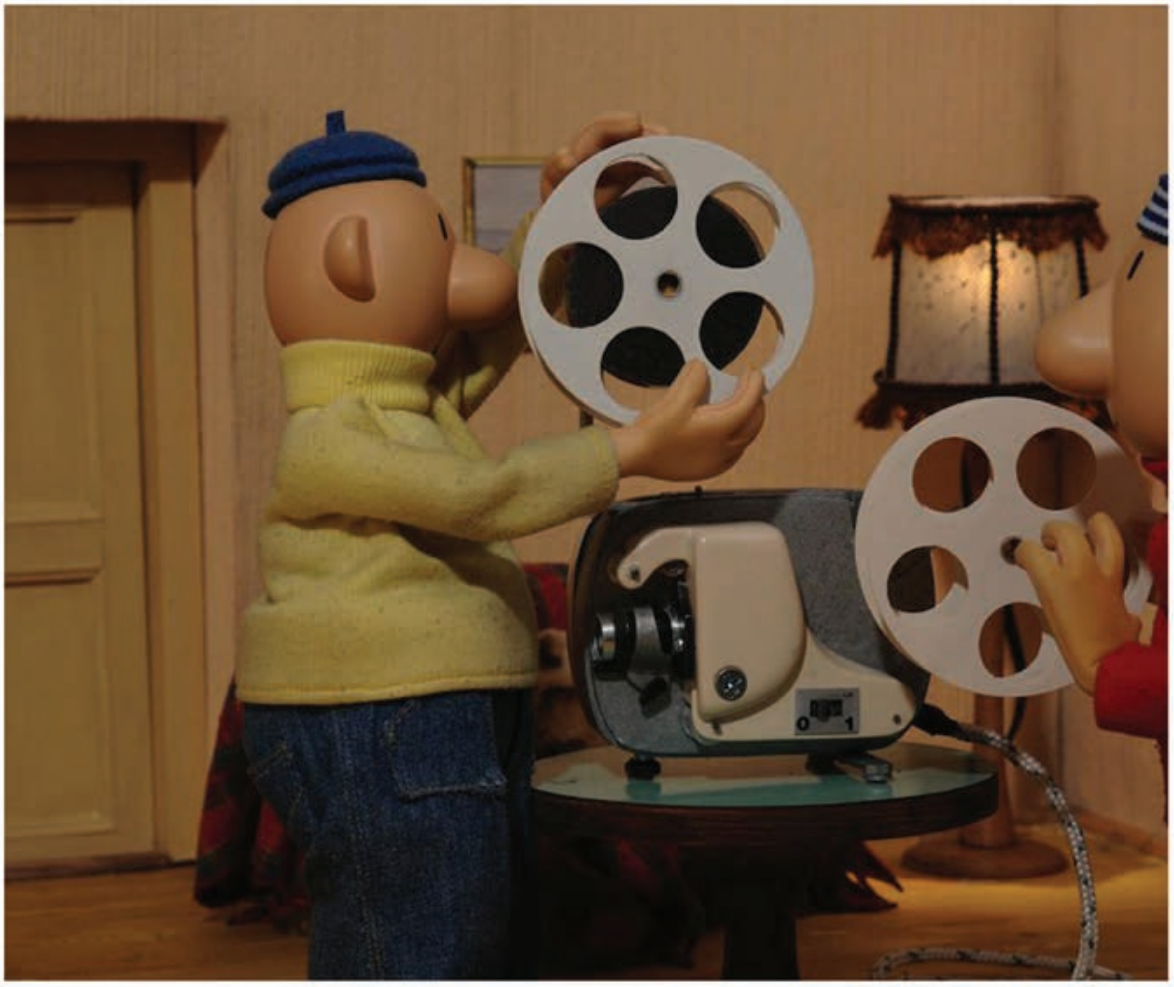
Ce (vieux) rêve qui bouge

Enfin, dernier cinéaste à l'honneur, Alain Guiraudie qui depuis maintenant vingt ans étonne par son cinéma étrange et fantasque, inventant un territoire, une époque. Outre le merveilleux *L'Inconnu du lac*, sorti il y a déjà trois ans, l'ensemble de ses moyens et longs métrages était montré à La Rochelle. Entre western moderne, traques des bandits, histoires de bergers d'ounayes, monde en désindustrialisation, recherche du plaisir, le cinéma de Guiraudie est parcouru par une noirceur qui semble ne cesser d'augmenter, à l'image de son dernier film *Rester Vertical.*

D'aujourd'hui et d'ailleurs

Le Festival International du Film de La Rochelle a aussi à cœur de donner des nouvelles du cinéma d'aujourd'hui ou d'hier. Parmi les prochaines ressorties de film anciens restaurés, retenons *Fargo* des frères Coen, qui fête ses vingt ans, *Little Big Man* d'Arthur Penn ou encore *Masculin Féminin* de Jean-Luc Godard. Parmi les films d'aujourd'hui, le rire pouvait être de mise avec le l'hilarant *Victoria* de Justine Triet, l'aventurier *Le Voyage au Groenland* de Sébastien Betbeder ou le délirant *Apnée* de Jean-Christophe Meurisse.

Une nouvelle fois, Le Festival du film de La Rochelle a montré qu'il était le lieu de tous les cinémas, où la fiction et le documentaire ne cessent de se croiser et de se brouiller, où la douleur et la noirceur deviennent tout de même jouissance.



La 44e édition du Festival International du Film est cette année encore dotée d'une programmation enfants riche en belles découvertes puisque ce sont trois séances par jour qui leur sont consacrées. Dans les courts, on ne manque pas les aventures de *Pat et Mat*, à partir de 3 ans. Et pour les plus grands, les chefs d'œuvres comme *Kes*, de Ken Loach, *Les aventures de Pinocchio* de Luigi Comencini ou encore le mythique *Zéro de Conduite* de Jean Vigo. Idéal pour les petits cinéphiles en herbe !

Pour les adultes, le festival proposera plus de 200 films (fiction, documentaire, animation…) du monde entier avec divers hommages et thématiques. Au programme notamment, un focus sur le documentariste Frederick Wiseman, un hommage au cinéaste Alain Guiraudie et une plongée dans le cinéma turc à travers les femmes.

la Nouvelle République

Rétrospectives, avant-premières stars au Festival de La Rochelle

03/07/2016 05:40

Depuis 1973, le Festival du film de La Rochelle propose une sélection aussi éclectique qu'exigeante. L'édition 2016 s'est ouverte vendredi dernier.

Il y aura environ 200 films de fiction, des documentaires, des films d'animations. Le tout, venu du monde entier, est proposé sur quatorze écrans à raison de cinq séances par jour.

La projection d'ouverture, vendredi dernier, était consacrée à la Palme d'or 2016 signée Ken Loach : « Moi, Daniel Blake ». Pour le reste de la programmation, elle est si touffue qu'on ne peut que la survoler.

ICI ET AILLEURS. Une sélection de 44 longs-métrages datés de 2015 à 2016 venus de Lettonie, d'Israël, Québec, etc.

D'HIER A AUJOURD'HUI. Treize films datés de 1936 à 2008 avec, entre autres, « La chair et le sang » de Verhoeven ou « L'héritière » de William Wyler. Dans le cadre de cette sélection, aujourd'hui à 17 h 15, Agnès Varda avec Michel Legrand au piano présentera « Cléo de 5 à 7 »

LE DOCUMENTAIRE ANIMÉ. Neuf films, signés en autres Rachid Bouchareb, Marjane Satrapi, etc.

FILMS POUR ENFANTS. Avec des courts et longs-métrages tels que « Les aventures de Pinocchio » de Comencini.

NUIT DES PLANÈTES INTERDITES. Samedi 9 à 20 h : « Alien, le 8e passager », « Ghosts of Mars » et l'avant-première de la réédition de « La planète des vampires » de Mario Bava.

RÉTROSPECTIVES. Carl Theodor Dreyer, Jean Vigo, Alberto Sordi.

HOMMAGES. Alain Guiraudie, Barbet Schroeder, Frédérick Wiseman.

ÉVÉNEMENTS. Après la Palme d'or vendredi et le ciné-concert d'hier soir en présence du président de Gaumont, Nicolas Seydoux, ce soir dimanche, le conseil départemental de Charente-Maritime, propose l'avant-première du film « Irréprochable » de Sébastien Marnier avec Marina Fois, Jérémie Elkaim, à 20 h, en présence de l'équipe.



Thriller psychologique passionnant, « Irréprochable » est présenté ce soir à La Rochelle en présence de l'équipe. - (Photo, Mémento films)

www.festival-larochelle.org

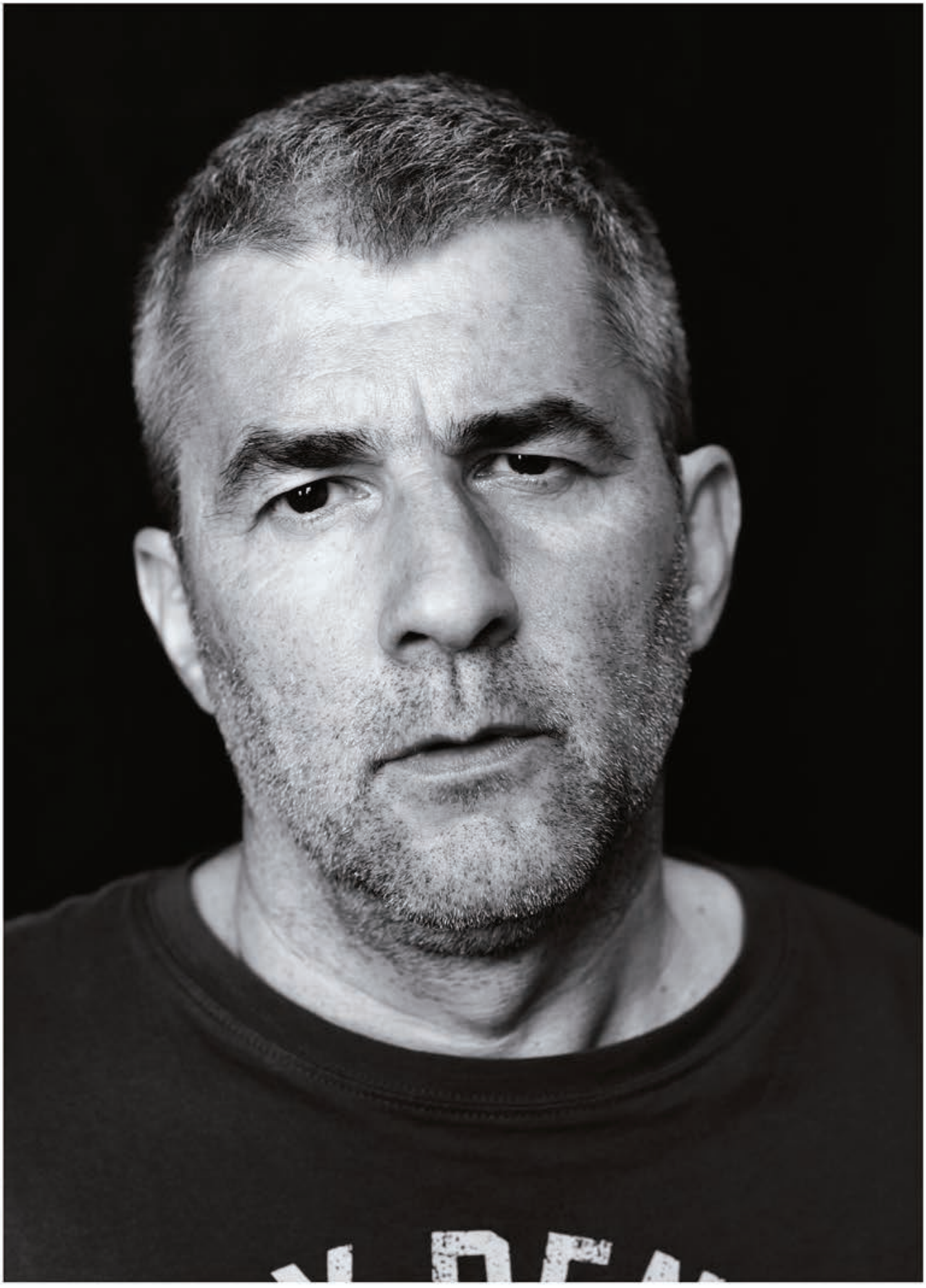
6-31

ALAIN GUIRAUDIE
CONTES DE CINÉMA

par Erwan Floch'Lay

« Tant que je ne jouis pas, je continue d'aimer », peut-on entendre dans *Le Roi de l'évasion*. Curly, une adolescente prisonnière de ses parents, éprouve un désir irrépressible envers Armand, la quarantaine, homosexuel, représentant en matériel agricole. Cette passion amoureuse est réciproque et il faudra au vendeur devenir un preux chevalier afin de délivrer la princesse de ce conte à rêver debout. Depuis son premier court métrage en 1990, le cinéma d'Alain Guiraudie a toujours emprunté des sentiers oniriques : aller *tout droit jusqu'au matin*, fixer un lieu de rendez-vous mais ne pas savoir quand l'autre se manifestera. Ces figures inauguraient un geste singulier au sein du cinéma français, ancré dans un territoire peu représenté, le causse Méjean. Loin de tout militantisme, aucun genre sexuel figé n'est assigné aux personnages. Règne alors l'attraction des corps, quelle que soit leur nature, que l'obscur objet du désir réunit avec évidence.

Répliques



Répliques



Rester vertical

Un diptyque daté de 2001, *Du Soleil pour les gueux* et *Ce vieux rêve qui bouge*, précise l'art et la manière d'un cinéaste en prise avec son époque et la possibilité d'entrevoir les conditions d'une utopie. Un conte montagnard insituable entre une jeune femme à la recherche des bergers d'*ounayes* et des histoires de brigands poursuivis par un chasseur de primes pour l'un, le cadre d'une usine en démantèlement pour l'autre. Un univers parallèle ouvert aux champs de la fiction et aux fantasmes d'un cinéma de bandits de grand chemin côtoie la réalité d'une désindustrialisation et la fin d'un prolétariat historique. Puis Guiraudie continuera ses balades, s'attachant à plusieurs reprises à son univers où le *kroban* est la monnaie en vigueur (du court *La Force des choses* au long *Voici venu le temps*), mais son rapport au réel devient de plus en plus étroit. *L'Inconnu du lac* et *Rester vertical* témoignent du parcours accompli.

Cet entretien consiste en deux approches du dialogue ici réunies : une rencontre publique avec le cinéaste lors du festival du film de La Rochelle en juillet 2016, menée par Philippe Azoury, puis une discussion plus circonscrite le lendemain. Rencontrer Alain Guiraudie dans ce contexte permettait de faire le point, de retracer des méthodes loin de toute psychologie explicative, de questionner une direction d'acteurs et de mots, ainsi qu'un rapport complexe à l'écriture de scénarios et de romans. *Rester vertical* est un titre en forme d'injonction, et le dernier plan de ce conte de fait divers tente de faire tenir debout, et nous avec, des êtres humains face aux menaces d'une meute de loups. *La Force des choses*, déjà, était dédié « à tous les damnés de la terre ».

D'où venez-vous, Alain Guiraudie ? D'où vient votre cinéma ?

Je suis attaché à ma singularité. Robert Bresson affirmait que l'originalité, c'est vouloir faire comme les autres et ne pas y arriver. Je n'ai jamais vraiment compris cette formule. Si elle est juste, comme à peu près tout ce que disait Bresson, je ne dois pas être un vrai original, parce que je ne cherche pas à faire comme les autres. Je suis né dans une famille d'agriculteurs dans la campagne aveyronnaise, dans un hameau. Traçons un triangle Rodez-Villefranche de Rouergue-Decazeville : je suis né à l'intersection des trois médianes. C'était une petite ferme. Mon père travaillait aux usines de Decazeville, qui était une enclave industrielle dans l'Aveyron. Ça se retrouve dans *Ce vieux rêve qui bouge*. Je n'ai pas fait par hasard ce film qui parle de la fermeture d'usines. On a vécu ça au début des années 1980. La sidérurgie et la métallurgie à Decazeville ont complètement périclité. Je viens de ce monde.

Le cinéma semble interdit à qui ne vient pas des grandes métropoles.

Oui, mais je crois que ça vaut aussi pour la littérature et la peinture. Pour faire du cinéma, il faut de l'entregent et beaucoup de moyens. Il vaut mieux être à Paris. Cela me paraissait très loin. J'ai eu envie de faire du cinéma quand j'étais en sixième ou en cinquième, vers onze ou douze ans. Au moment du bac, je voulais passer le concours d'entrée à l'Idhec [l'Institut des hautes études cinématographiques], la grande école du cinéma qui est devenue la Fémis. Je n'ai même pas essayé d'y entrer, parce que je savais que je n'avais ni la culture générale ni la culture cinématographique pour passer ce genre d'épreuve. Après, il faut vivre à Paris et c'est aussi un problème. Je vis à Albi. Je pensais qu'avec le temps, je pourrais travailler plus loin de Paris. La préparation et le casting de *Rester vertical* se sont faits à Paris. Comme pour tous mes films, d'ailleurs.

J'ai beaucoup grandi dans ce qu'on appelait « la honte occitane ». Mes parents appartiennent à une génération qu'on a empêchée de parler occitan à l'école, ils parlaient occitan entre eux mais nous parlaient français. Pour ceux de ma génération, l'occitan était fait pour déconner, c'était lié à la fête. C'était une option au bac, mais étudier l'occitan était un acte militant. Le prof était un militant occitaniste, on étudiait les chansons de Claudi Martí, liées à Montségur ou à des thèmes sociaux. Tout cela m'a servi : il y a eu d'une part cette honte, une chose qu'on refuse un peu, et finalement, une tentative de réappropriation – mais en sachant que je ne suis pas un grand combattant de la cause occitane. Faire revivre une langue qui est un peu foutue, parler occitan avec quelques copains ou à des gens qui de toute façon ne le comprennent pas, m'intéresse peu. Mais j'aime lire des auteurs qui ont écrit en occitan parce que c'était leur langue maternelle. Je n'ai pas mené de luttes liées à l'Occitanie, ou la lutte contre l'extension du camp du Larzac, parce que j'étais trop jeune. En 1974-1975, j'avais dix ou onze ans, et mes parents n'étaient pas du tout là-dedans. J'ai tourné *Du soleil pour les gueux* dans le camp militaire du Larzac. Ça m'a aidé à me forger une mythologie et à brasser des choses qui sont de l'ordre de la légende avec d'autres qui sont de l'ordre de la réalité sociale. C'est marrant, on a tourné le film pile la semaine où José Bové et la Confédération paysanne ont démoli les premières fondations du McDonald's qui était en train de se construire.

Vous dites avoir eu envie de faire du cinéma lorsque vous aviez une douzaine d'années. Cela venait-il des films que vous voyiez ?

Ça venait de la télévision, des westerns, de *Tarzan*, de *Fanfan la Tulipe*, des péplums. Mais je me foutais de savoir si c'était John Ford ou Henry Hathaway qui avait réalisé tel ou tel western. J'aimais la dimension mythologique du cinéma, qui m'a très vite attiré. Après, j'ai savouré Pagnol et Georges Rouquier. Je suis né à huit kilomètres de Farrebique. On aimait bien *Farrebique* parce qu'on y voyait la vie à la campagne comme avant. Ma mère adorait ce film. Moi, quand j'étais môme, il m'emmerdait plutôt. J'aimais l'action, les duels à l'épée, les batailles entre les cow-boys et les Indiens, c'est quelque chose qui m'a tenu assez tard. Ensuite, adolescent, au lycée, j'ai commencé à avoir une conscience de classe, et à m'intéresser à un cinéma autre, qui n'était pas que du cinéma de divertissement mais un cinéma militant. J'étais très fan des films d'Yves Boisset, *La Femme flic*, *Le Juge Fayard*, Costa-Gavras, la fiction de gauche, les films qui dénonçaient les injustices sociales, *État de siège*, *Z*. *Coup de tête* de Jean-Jacques Annaud me plaisait beaucoup : comment un petit notable magouille autour du foot. C'est un peu con comme film, avec Patrick Dewaere qui veut jouer réellement au foot alors qu'on voit qu'il n'a même pas le niveau de la Division d'honneur, mais ça me plaisait parce que ça dénonçait des choses. De seize à dix-huit ans, j'étais vraiment là-dedans. On avait un ciné-club autogéré au lycée. Chaque année on programmait *Gardarem lo Larzac*. Au milieu de tout ça, il y avait un Godard, un Buñuel... Petit à petit se sont glissés des gens qui cherchaient ailleurs, et qui brassaient cet ailleurs avec la réalité sociale la plus dure.

Je reprends le récit de ma formation de cinéaste. Le cinéma me paraissait très loin, socialement et géographiquement, et aussi très compliqué : je ne comprenais pas cette histoire entre l'image et le son, comment on fait

pour les resynchroniser, le montage. Le cinéma, pour moi, c'était une usine à gaz. Et voyant que ça allait être très compliqué, comme j'avais envie de raconter des histoires, je me suis mis à écrire des romans, en me disant que je n'avais besoin que de papier et d'une machine à écrire. Que c'était à la portée du premier venu. J'ai écrit des romans par défaut, au début, en gardant toujours dans un coin de ma tête qu'il serait bien de toucher un jour au cinéma. C'est là, très tard, que j'ai commencé à découvrir des gens comme Bresson. Il y avait David Lynch qui pointait le bout de son nez. Pasolini m'est toujours un peu passé au-dessus de la tête. Regarder un film de Pasolini en entier m'était difficile. J'ai réussi pour *Accattone*. Mais *Théorème*, non : à partir du moment où le personnage se barre dans la montagne, je ne suivais plus trop cette affaire. J'ai vu *L'Évangile selon saint Matthieu*, que je trouve très beau, et *Œdipe roi*. J'ai du mal avec les films de Pasolini, mais j'ai beaucoup d'admiration pour ce qu'a fait le bonhomme. Il a imprimé quelque chose dans le monde contemporain. Il fait partie d'un bagage culturel que je partage avec plein de monde. Lui et Fassbinder, dont le cinéma m'a plus accroché. Ils ont été pour moi les deux grands précurseurs, car ils ont été les premiers à sortir l'homosexualité de son militantisme, de son petit monde. En tant qu'homosexuels, ils se sont aussi projetés dans d'autres combats.

Vous considérez-vous comme un grand cinéaste de la représentation de l'homosexualité ? On a l'impression qu'elle ne se pose déjà plus comme question, qu'elle est ailleurs. Vous faites un cinéma qui désire où il veut, à droite ou à gauche.

C'est aussi parce que j'arrive après les cinéastes que j'ai cités. Pour moi, ça s'est posé un peu différemment. Le thème de mes films, c'est le désir. Dans *Ce vieux rêve qui bouge*, mon problème était de savoir comment le désir marche. Qu'est-ce qui fait qu'on a envie de quelqu'un qui n'a pas envie de nous ? Comment marchent ces histoires ? J'avais envie de cette équation, de ce trio où A a envie de B qui n'a pas envie de A, qui a envie de C qui a envie de B. Trois personnes qui se tournent autour, sans se trouver vraiment. L'idée était qu'elles n'arrivent pas à se trouver, qu'il n'y ait pas de rapports sexuels concrets entre eux. J'aurais pu le faire avec des hommes et des femmes. Mais je suis homosexuel, et je voulais partir de mes envies.

C'était aussi important politiquement, dans la mesure où l'homosexualité (si l'on s'en tenait à la presse magazine, à la télévision et au cinéma) ne se passait qu'entre jeunes gens bien foutus, bronzés, vivant dans les grandes villes. J'avais envie de déplacer cela dans une usine, dans le prolétariat, à la campagne, vers les gens que je fréquentais. L'homosexualité était un truc de riches et un truc de la ville, ça ne se passait pas chez nous. Je vous l'accorde, la proportion de gens titillés par ça dans mon usine est un peu plus importante que dans la réalité. J'ai à ce sujet une anecdote assez marrante : quand j'ai montré le film à ceux qui avaient réellement travaillé dans l'usine qu'on a utilisée, qui n'était pas tout à fait fermée mais qui ne comptait plus que quarante-cinq ouvriers là où elle en comptait trois mille entre les deux guerres, ils m'ont dit : « C'est vachement bien reconstitué, cette ambiance de fin d'usine, mais il y a un truc, quand même, qu'on n'a jamais fait, ce sont les parasols. » Mais le truc entre les mecs ? J'étais un peu dans mes petits souliers, moi aussi. Ils m'ont répondu : « On ne sait pas, ça s'est peut-être passé, mais on ne l'a pas vu. » Ce n'était pas non plus complètement exclu. C'était important non pas de redistribuer des cartes, mais de poser un autre regard. On fait aussi du cinéma pour proposer une autre vision du monde, une vision singulière et originale.

A-t-on une responsabilité quand on représente le monde ouvrier, comme dans *Ce vieux rêve qui bouge* ?

J'ai senti une plus grande responsabilité vis-à-vis de la classe ouvrière en faisant *Ce vieux rêve qui bouge* que par rapport au monde rural, même si je la sentais vis-à-vis des éleveurs en Lozère avec *Rester vertical*. Le choix de Raphaël Thierry [qui incarne Jean-Louis dans *Rester vertical*] n'a pas été évident, dans le sens où ce n'est pas une gueule. Je me suis demandé ce que pourraient penser les éleveurs de Lozère en voyant qu'ils étaient représentés par un comédien comme lui. Il a le côté « ogre » des contes de Perrault. J'ai pris Raphaël Thierry aussi pour sa puissance fabuleuse, mythologique. Ça m'intéresse aussi de chercher la beauté dans la laideur supposée. Pour les ouvriers, ça s'est passé autrement. Je m'interrogeais plutôt sur la manière de représenter la classe ouvrière dans son ensemble. Pour le casting, j'étais assez confiant, je savais que je ne me plantais pas. Il y avait de bonnes gueules. Le scénario se voulait cohérent avec la réalité de ce plan social qui licenciait par paquets de cent. Au début, dans mon scénario, il restait cent ouvriers dans l'usine. Quand on commence à faire le film, on se dit qu'il ne va plus en rester que trente. Mais qu'est-ce que l'on va faire avec ? On se demande comment les habiller. Tu leur mets des bleus de travail, des casquettes, des combinaisons. Il était important de sortir d'une logique des masses, d'une logique de classe ouvrière qui serait un gros paquet de gens uniformes. La bonne idée a été de faire en sorte qu'il n'en reste plus que dix. Lors d'un débat à Saint-Michel-de-Maurienne, j'ai parlé à des gens qui avaient vécu cette situation deux ans plus tôt, avec une



grosse usine. Je leur disais que les vagues de licenciements n'ont jamais laissé une dizaine d'ouvriers en place. Ils me répondaient que chez eux, au contraire, il ne restait que sept ou huit mecs, et que ça s'était passé comme dans le film. Ne sont restés à la fin que ceux qui étaient obligés de rester. Ils me disaient que les six derniers mois, ils ne foutaient rien.

Vous avez décliné dans vos films « l'autre regard » que vous évoquiez tout à l'heure. Dans *Le Roi de l'évasion*, notamment.

Dans *Le Roi de l'évasion*, j'ai exagéré. Dans le bon sens. À cette époque, il fallait aller au moins jusque-là. Mais j'ai quelques regrets. Le vieux n'est pas assez vieux, la jeune fille n'est pas assez jeune. C'est pour cette raison que j'ai écrit *Ici commence la nuit*. Normalement, il aurait fallu une fille de quatorze ans et un nonagénaire, sauf que, dans un casting, c'est compliqué. Il est impossible d'obtenir l'autorisation des parents. Je n'ai même pas trouvé une fille de seize ans qui accepte ! On a cherché, vraiment. On a trouvé des filles très bien mais elles refusaient dès qu'elles lisaient le scénario. Et je ne peux que les comprendre.

***L'Inconnu du lac* a inventé un univers de corps exclusivement masculins, mais avec tous les âges, tous les physiques, qui évoluent dans une sorte de communion.**

C'est vrai que j'ai tendance à avancer en allant d'un côté ou de l'autre. De toute façon, il y a un moment dans le cinéma, et c'est bien ainsi, où l'on fait avec ce que le monde nous offre. On fait avec le réel. C'est toujours le réel qui est le plus fort. *Le Roi de l'évasion* est un film qui part un peu dans tous les sens. Le côté aventure m'a plu. Les meilleures scènes de baise se déroulent entre un mec et une nana. Cette représentation est toujours traitée sur un mode comique. Je m'en suis sorti par la comédie, qui a été une façon de botter en touche sur certains sujets. Pour *L'Inconnu du lac*, il fallait revenir aux fondamentaux, cesser de partir dans des décors trop nombreux. Pour *Le Roi de l'évasion*, j'avais multiplié les décors. On ne restait parfois qu'une matinée dans certains lieux. J'ai filmé près de chez moi pour me retrouver dans des endroits que je connaissais par cœur. Finalement, je ne pense pas les avoir si bien filmés que ça.

À quel moment intégrez-vous dans l'écriture des lieux qui existent réellement ?

Certains de mes scénarios trouvent leur origine dans des lieux précis. J'ai écrit *Du soleil pour les gueux*, par exemple, avec ces grandes étendues en tête. Au départ, je voulais le tourner sur le causse Méjean. Mais c'était très compliqué alors je suis allé sur le Larzac. *Tout droit jusqu'au matin* est écrit pour être tourné dans une cité universitaire, parce que j'avais été veilleur de nuit peu de temps avant et je me suis dit qu'il fallait le faire dans un tel lieu, avec des couloirs, une bonne chape au-des-



sus de la tête. La grande idée, c'est de le placer dans une ville. *Pour L'Inconnu du lac*, j'ai pensé à un lac que je fréquente dans le Tarn. Mais je suis allé ailleurs, parce que, quand on fait ce genre de film, on cherche la région la plus ensoleillée. Languedoc-Roussillon ou Provence-Alpes-Côte d'Azur. Même Midi-Pyrénées, en septembre, c'est un peu risqué. C'est la région Paca qui nous a aidés. J'ai fait le tour des lacs de Paca. Je n'ai pas eu beaucoup de choix, mais il suffisait d'un, et c'était le bon.

J'ai tourné *Rester vertical* dans les lieux que j'aimais à l'époque : le causse Méjean en Lozère, le Marais poitevin et Brest. Ce sont mes lieux préférés actuellement en France, mais surtout c'est en France et c'est ailleurs. Le causse, c'est le western. Avec le Marais poitevin, on n'est pas loin du bayou, c'est végétal et aquatique. Ce sont des territoires à part entière, avec une âme. Les gens n'y sont pas comme ailleurs. Ça vaut pour Brest, ce n'est pas vraiment une ville française, ça commence à être l'Amérique pour moi. Le fait que ce soit rebâti donne des perspectives magnifiques. Vous me direz, ce n'est pas particulier à Brest, ça vaut pour Saint-Nazaire et Le Havre. Mais Brest, c'est mieux.

Pourquoi avez-vous le sentiment de n'avoir pas bien filmé les lieux du *Roi de l'évasion* ?

Je ne les ai pas investis réellement, parce qu'on y passait peu de temps. Sur le tournage de mes trois premiers longs métrages, je ne passais pas assez de temps sur les lieux. Pour *L'Inconnu du lac*, je me suis dit qu'on devait rester longtemps au même endroit. Il y avait une histoire qui me travaillait depuis longtemps, celle d'un mec qui tombe amoureux d'un tueur. Je voulais revenir à quelque chose de plus sombre, de plus crépusculaire, essayer de mélanger un peu plus la comédie et le drame. Je suis revenu à quelque chose de beaucoup plus rond, de beaucoup plus classique. C'est la part sombre qui l'a emporté. Dans *Le Roi de l'évasion*, c'étaient la fantaisie et la comédie qui l'emportaient. Je tourne ainsi *L'Inconnu du lac* en me disant que le scénario est béton, j'étais vraiment en confiance.

Ce qui explique que votre mise en scène est plus calme. On revient à un certain classicisme, même si les éléments sont très modernes.

Exactement. Le découpage est très sobre, il n'y a rien de trop, il répond à une espèce d'évidence. Je n'avais pas spécialement envie de mettre la forme en avant. On s'est posé la question pendant la préparation. Comment allons-nous travailler la subjectivité du regard de Franck ? Comment est-on dans le regard du héros tout le temps ? Il y a la caméra flottante, pas forcément la caméra qui bouge dans tous les sens, mais déjà une caméra à l'épaule. J'avais l'impression d'obéir à une certaine mode en faisant ça, et je me suis dit : on va rester caméra sur pied et ce sera très bien. Je le subodorais sur le moment, mais je n'étais pas vraiment sûr de mon coup, et ça s'est confirmé ensuite : en laissant la caméra sur pied tout le temps, que ce soit réellement le regard du personnage, ou que ce soit le regard de la mise en scène, au bout d'un moment, on a ce trouble, on ne sait plus trop qui regarde. Finalement les scènes classiques ne sont pas si mal. J'avais envie de cette épure, de faire quelque chose de très simple et surtout de ne pas briser le scénario. Et puis je me disais que je n'allais quand même pas faire ça toute ma vie, des thrillers au bord de l'eau avec des mecs à poil. En plus, on m'a beaucoup parlé de film hitchcockien, ce qui me saoulait. Même si la référence est plutôt bonne à prendre. Mais j'ai besoin d'être moi-même. Du coup, j'ai eu envie de repartir vers quelque chose d'un peu plus sinueux, qui prenne des chemins de traverse, plus elliptique aussi, de travailler des motifs qui me tenaient à cœur, mais un peu autrement, un film – je parle de *Rester vertical* – qui brasserait la dureté du réel et des visions oniriques voire féeriques. En fait, je reviens à mes premiers amours. Je veux dire que je fais chaque film un peu contre le précédent. Ce n'est jamais vraiment contre parce qu'il y a des choses qu'on a envie de pousser un peu plus loin, continuer un élan. Mais sur la forme, je les fais l'un contre l'autre.

Le bon accueil critique et la diffusion internationale de *L'Inconnu du lac* vous ont-ils mis sous pression ?

Non. J'avais des projets avant *L'Inconnu du lac*, que j'étais censé travailler après ou même pendant la promo. J'ai écrit *Rester vertical*, sans pression. Je me suis dit que je n'écrirais que des séquences qui me plaisent. Je ne vais pas m'emmerder avec : « Machin doit aller de là à là, et il doit rencontrer Truc », il ne faut pas que j'écrive une séquence qui m'ennuie, où il y a tel élément parce qu'il faut que le spectateur soit au courant... J'ai écrit un scénario dans le désordre. La seule condition était d'écrire au minimum une séquence par jour. La première, je l'ai écrite dans l'avion entre Dubaï et Melbourne, c'est quand même chic. La mort de Marcel a été écrite sur une aire d'autoroute entre Agen et Toulouse. Moi qui croyais que pour écrire un bon scénario, il fallait se poser chez soi au minimum trois mois, avec un plan, avoir une idée de la fin dès le début ! Ce film a remis cette conception en question. J'ai écrit de manière assez bordélique, mais j'ai trouvé la fin à la fin. Ça ne m'arrive pas si souvent. J'avançais, je me suis surpris moi-même. Je n'ai donc pas eu le temps de m'angoisser avec ce type de questions : qu'est-ce que je fais après *L'Inconnu du lac* ? Est-ce que j'ai à être à la hauteur de ça ? Est-ce que je me barre vers un projet plus ambitieux ?

Dans *Rester vertical*, le personnage de Léo est en crise, il a quelque chose à rendre à toutes les instances de production qui le poursuivent. On peut se demander si c'était une façon pour vous de mettre en scène cette question, justement : qu'est-ce que je fais après ?

Ça répond à une angoisse qui ne me prend pas la tête au jour le jour, je n'ai pas vraiment de problèmes avec l'écriture ni avec les *deadlines*. Je me posais plutôt une autre question : qu'est-ce qui se passera le jour où je n'aurai plus envie ? À cinquante ans (je pense que ça vaut pour tous les métiers), on se dit que si ça se passe mal, si on n'a plus du tout envie, il sera dur de se retourner. On ne part pas faire autre chose dans la vie comme quand on en avait trente. Peut-être que je pourrais me retrouver un jour à faire semblant d'écrire un scénario en demandant des avances d'argent à ma productrice. Il y avait un ressort comique là-dedans. Et j'ai réalisé après coup que j'avais un peu fait ça : j'ai écrit *Rester vertical* en étant payé pour écrire un autre scénario sur lequel je ne travaillais pas. Je mets toujours de moi dans les personnages principaux de mes films, même dans tous les personnages. J'essaie toujours de leur trouver des boulots qu'on appelle normaux – coiffeuse, vendeur de matériel agricole, marchand de fruits et légumes. Ce sont des boulots normaux, en opposition à cinéaste qui ne serait pas un métier normal. Et là, je me suis dit : assumons le fait que cinéaste est un métier normal.

Vous n'étiez pas à Paris, et vous n'aviez pas fait d'école : comment s'est engagée votre carrière de cinéaste, du point de vue économique ?

J'ai écrit un truc que j'ai envoyé au CNC et au Grec [Groupe de recherches et d'essais cinématographiques], qui finance les premiers courts métrages, et j'ai eu une aide du Grec. Ce n'était pas évident. La chance a ensuite été d'arriver à finir le film, de ne pas avoir de gros pépins pendant le tournage. À l'époque, on partait avec très peu de pellicule, c'était en 16 mm, hyper ric-rac en termes de budget, peu de plans, très peu de prises. Pour *Du soleil pour les gueux*, je me suis posé la question. C'est un producteur





qui m'a dit : « Tu vas te risquer à tourner un film de trois quarts d'heure pour lequel tu ne vas pas trouver de financement, alors que si tu améliores ton scénario pour étendre la durée, tu accèdes à des financements de longs métrages. » J'ai trouvé le raisonnement débile. Je me suis dit que je pourrais accéder à plus de fric, mais que doubler la durée n'était pas simple. Parce qu'il fallait entrer dans un truc que je sentais carrément mal, il fallait aller voir dans l'autre monde. Le hors-champ, je ne le tenais pas. En plus, et c'est ce qui est bien dans ce genre de format, il n'y a pas de dictature de durée. Comme j'étais dans une économie de court métrage, j'étais seulement tenu à ne pas dépasser une heure, ce qui n'était pas compliqué. Dans le cinéma, la cohérence économique d'un projet est importante. Pas seulement son financement, mais l'argent qu'il faut. C'était l'époque où j'étais régisseur adjoint sur des téléfilms, je gagnais bien ma vie et j'en avais marre de faire des courts métrages, des trucs de quinze minutes, d'être limité dans le temps. J'avais envie d'étirer le propos tout en restant dans une économie de court métrage. J'ai donc voulu écrire un truc très simple, en rase campagne, qui pourrait se tourner en équipe très réduite et avec peu de comédiens. Je prendrais même un rôle, ça ferait un comédien en moins. Je l'ai conçu comme ça, pour transformer une faiblesse en force.

J'aime beaucoup rappeler que, pour *Du soleil pour les gueux*, j'y allais avec peu d'argent, alors que *L'Inconnu du lac* procède d'autre chose : j'ai une situation (le lieu de drague homo) d'une banalité affligeante pour des gens comme moi, ou des gens qui connaissent ce genre de lieu, mais qui est géniale pour ça. Pour 99 % de la population, c'est de la science-fiction, la drague en plein bois. Il était très intéressant d'aller chercher du côté du mythe – mais est-ce que c'est un mythe ? –, amener ce genre de situation extrêmement quotidienne à un autre niveau, et ça passait par une mise de notre monde hors champ. Ça procédait presque d'une inversion : le monde normal est ce qu'on nous montre là, et l'ailleurs, c'est le monde dans lequel on a l'habitude de vivre, dans le film. C'est un ressort qui fonctionne assez bien pour mythifier une histoire. *L'Inconnu du lac* est un film qui a eu beaucoup de mal à se financer.

Le premier casting de ma vie de cinéaste, que j'avais fait avec deux comédiens, je l'ai changé au dernier moment, ce qui n'est pas cool du tout pour les comédiens. Je parle de *Les héros sont immortels*. Le truc fondateur. On l'a mis dans les bonus du DVD de *L'Inconnu du lac*. Deux mecs se rencontrent tous les soirs sur une place d'un village, et un troisième vient tous les soirs également, puis il repart. Il y a déjà la figure de *L'Inconnu du lac*. Dans *Tout droit jusqu'au matin*, ils cavalent tout le temps dans une petite ville. Deux mecs qui se courent après : le propos est existentiel à partir de la vie banale d'un veilleur de nuit.

Le motif de la poursuite est très présent dans vos films. Une course folle que vous ne filmez pas forcément, mais les personnages passent, entrent et sortent, courent tous après on ne sait quoi.

Derrière quoi on court ? Pourquoi on est là ? D'où on vient ? Où on va ? Faire des films, c'est aussi une démarche quelquefois très chorégraphique. J'aimais beaucoup Villefranche de Rouergue, j'y vivais. *Tout droit jusqu'au matin*, je l'ai tourné au pied de chez moi. C'est une bastide avec des ruelles droites qui se croisent et s'entrecroisent,

c'est très quadrillé. Et je me suis régalé à faire ce découpage d'une façon chorégraphique. Ce sont des gens qui courent en traçant des lignes. Je me suis encore plus éclaté à faire ça dans *Du soleil pour les gueux*, hors de la ville. Le cinéma est un art du mouvement. Pourquoi courent-ils ? Soit pour échapper à quelqu'un, soit pour le rattraper. Il ne faut pas chercher plus loin que ça. Fondamentalement, c'est primitif, et c'est très simple. Je pense qu'au fond ça procède de deux choses : la recherche du mythe et le refus de la banalisation du propos. Ce sont deux logiques différentes. Dans *Du soleil pour les gueux*, il y avait la terre, le ciel et quatre êtres humains. Ils évoquent le hors-champ. Ils évoquent tout un monde, de Montpellier à Los Angeles, ça brasse notre France d'aujourd'hui avec des mondes de légendes ou du tiers monde. Dès mon premier court, je parlais de quelque chose de très quotidien que je ne voulais pas banaliser, en évitant l'effet Éric Rochant ou Manuel Poirier. Des films qui nous ramènent dans la banalité banalement reproduite.

Est-ce le rejet d'une forme que l'on peut appeler le naturalisme ?

Oui. Le naturalisme, quand c'est celui de Téchiné ou d'Assayas, ne m'intéresse pas. J'aime beaucoup cette phrase de Flaubert : « Ce qui me semble, à moi, le plus haut dans l'Art (et le plus difficile), ce n'est ni de faire rire, ni de faire pleurer, ni de vous mettre en rut ou en fureur, mais d'agir à la façon de la nature, c'est-à-dire de *faire rêver*. » Cette idée me plaît beaucoup. Le réel peut aussi faire rêver, ce qui ouvre sur infiniment de possibilités, alors que ce que l'on appelle naturalisme a tendance à m'enfermer dans ce réel. Il y a les deux lignes, la ligne vraiment existentielle – qu'est-ce que je fais de ma vie, où est-ce que je vais ? – et la ligne plus sociale. Ça parle aussi des trente-neuf heures, des conditions de travail. Ça mêle du prosaïque et de l'existentiel. Pour *Tout droit jusqu'au matin*, j'étais moins guetté par la banalisation du propos. Comme ça peut se produire dans le théâtre, il y a une autre dimension qui vient du dialogue et en l'occurrence, du monologue et surtout du mec qui parle tout seul dans la nuit.

Comment amenez-vous les acteurs à faire ce qu'ils refusent habituellement : se montrer nu, avoir des rapports sexuels ? Sachant qu'ils ne viennent pas du porno, ni codes de représentation habituels du nu, et qu'ils sont souvent amateurs.

Ce ne sont plus des amateurs. Dans *Ce vieux rêve qui bouge*, il y a un tiers de professionnels, un tiers de comédiens amateurs, et un tiers de gens qui n'ont jamais joué. Pour *Pas de repos pour les gueux* et *Voici venu le temps*, j'ai fait des castings de professionnels. La différence entre un amateur et un professionnel, c'est juste que le professionnel a décidé d'en vivre. Quelquefois, le professionnel en question va faire d'autres boulots. Comment ça se passe ? John Ford disait que 80 % de la mise en scène, c'est le casting. Les comédiens sont au départ du film. Il y a toujours ce moment où le film est encore un fantasme. Les personnages sont des figures très diffuses. On commence à confronter au réel l'œuvre idéale qu'on a en tête, qu'on a écrite. Ça commence avec le choix des comédiens, lorsque je me rends compte en écrivant le scénario que même en parcourant le monde entier, je ne trouverai pas les personnages, ils n'existent pas. Je redémarre tout à zéro, il faut réinventer tous ces personnages et ces comédiens m'aident à les réinventer avec leur corps, leur façon d'être, avec ce qu'ils sont. Il y a un moment où je confonds le personnage avec le comédien qui l'interprète. Ce n'est pas que de la confusion, c'est plus compliqué. J'ai l'impression que chacun fait une partie du chemin : je fais aller le personnage vers le comédien, et le comédien fait aussi du chemin vers le personnage, sans forcément entrer dans un moule bien façonné. Je n'aime pas qu'ils forcent quoi que ce soit, leur naturel, leur simplicité. Dès le casting, dès la première lecture, on commence à leur faire faire une lecture de la façon la plus simple possible. On ne leur demande pas de nous expliquer le texte par leur interprétation. On leur demande juste d'être simples et petit à petit quelque chose se met en place. C'est vraiment un équilibre.

Les choses vraiment sérieuses ont commencé avec *L'Inconnu du lac*. Il a fallu que je discute avec les comédiens. On n'est pas entrés dans





Les héros sont immortels / Tout droit jusqu'au matin

une négociation, mais il a fallu mettre à plat jusqu'où je voulais aller et jusqu'où ils étaient capables d'aller. Je leur montre comment la scène va être filmée, comment je la vois, ce que je voudrais montrer d'eux, ce qu'ils sont capables de donner. Ce sont des discussions, des choses qu'on détermine ensemble. Sur *Le Roi de l'évasion*, les contraintes étaient énormes. Hafsia Herzi n'était pas très à l'aise, il n'était pas question de montrer son sexe, ni sa poitrine de face. On s'en arrange sur le moment. Je pense que je ne suis pas allé au-delà de ce qu'elle m'avait autorisé à faire. Ça conditionne un découpage. Mais c'est bien d'avoir des cadres fixes, parce qu'après, dans ces cadres, on a toutes les libertés. C'est même très sain. Je tiens à rappeler que, pour *L'Inconnu du lac*, je n'ai pas choisi les comédiens en fonction de ce qu'ils étaient capables de faire. Je les ai pris parce que c'étaient de très bons comédiens sur les essais, sur le texte, sur leur présence, sur ce qu'ils dégageaient. Ensuite, on en est venus à discuter de tout ça. Bien évidemment, quand on fait un casting pour *L'Inconnu du lac*, on prévient les comédiens dès le départ en leur disant qu'il faut être à poil tout le temps pendant le film et qu'il y a des scènes d'amour entre hommes. Cette base fait que beaucoup de comédiens ne viennent pas au casting. On sait déjà de quoi on parle. La direction d'acteurs est aussi une question de confiance. Je ne suis pas du tout manipulateur. Je leur ai montré le film avant de valider le montage.

C'est un geste rare dans le cinéma.

Avec les scènes de sexe, on touche à l'intime. Pour presque tout le reste, l'imagination suffit pour s'en sortir. Là, c'est un registre dans lequel soit on est dans le cliché, soit on fait appel à ses souvenirs. On donne de son intimité. Les chorégraphies avaient été établies dès le début. Un mois avant le tournage, on savait. Les comédiens ont besoin d'être dirigés justement pour avoir à s'épargner de prendre en charge cette idée qu'ils font appel à leur intimité, qu'ils restituent la façon dont ils font l'amour réellement. Leur montrer le film est la moindre des choses, surtout quand il y a les organes. À un moment, dans *L'Inconnu du lac*, il y a une fellation. On croit réellement que c'est l'acteur Pierre Deladonchamps qui la fait, alors que c'est une doublure. On voit un peu de son visage, mais ça passe comme si c'était Pierre. Je voulais qu'il le voie et qu'il soit d'accord pour qu'on montre ce plan. Surtout que ce sont des trucs qui peuvent les suivre.

Pendant les tournages, quelle marge de manœuvre les acteurs ont-ils par rapport aux dialogues ? Travaillez-vous la diction particulière à l'œuvre dans vos films ?

J'ai écrit des dialogues. Ils les apprennent. Je ne m'énerve pas si quelque chose ne sort pas bien ou ne marche pas bien. Les comédiens sont aussi choisis en fonction de ce qu'ils donnent pendant les essais. Ils font un essai sur un texte su. Je ne cherche pas à faire entrer les comédiens coûte que coûte dans le moule du personnage. Si jamais ils n'ont pas bien le dialogue en bouche, je le sens dès les essais. J'ai vu des comédiens qui me plaisaient beaucoup mais ça ne marchait pas. *Du Soleil pour les gueux* a été une expérience un peu extrême. Le berger n'est pas joué par un acteur, mais par quelqu'un habitué à faire de la figuration. Trois semaines avant le tournage, il me renvoyait une lettre pour me dire qu'il ne le sentait pas. On a bossé pendant trois semaines avec Isabelle Girardet [qui incarne Nathalie Sanchez], qui était professionnelle. Il fallait beaucoup la contenir. À l'époque je croyais beaucoup à une espèce de mécanique. Où l'on dit le texte vite, presque à l'italienne, ça sort sans se poser de ques-



tions. Sans réfléchir. Le vieux berger qui pèse ses mots, c'était insupportable. Je ne voulais pas d'un mec qui ait conscience du tragique de son existence. Ni d'un berger sage qui n'est pas plus sage qu'un autre, en fait. En tout cas s'il est sage, il n'a absolument pas conscience de sa sagesse. Pareil pour Nathalie Sanchez : je voulais qu'il y ait une candeur, et la meilleure façon de l'obtenir était d'y aller sans y penser. Faire les choses le plus simplement possible. C'est passé par un gros travail de répétitions avec eux. La différence se joue beaucoup entre le berger et la jeune femme, qui sont eux sur un registre presque straubien, et le comique du guerrier. Les Straub ont été importants à un moment dans ma vie, pour nous qui étions plutôt dans les guerriers, les bandits d'opérette. Il y avait un côté « on se la joue ». On faisait du théâtre aussi. Il y avait quelque chose d'hyper-ludique. Ce mélange de registres entre tout ce monde, ce croisement, ce n'était pas gagné.

Faites-vous des répétitions collectives, à la manière d'une troupe de théâtre ?

Je ne travaille pas trop en troupe et de moins en moins. Je répétais beaucoup, au temps de *Du soleil pour les gueux*, de *Ce vieux rêve qui bouge*. Même pour *Pas de repos pour les braves*, on faisait des répétitions collectives, on faisait se rencontrer tous les comédiens. Mais depuis quelque temps, je ne fais même plus de lecture collective. Je fais se rencontrer les comédiens. Je ne peux pas dire que je les saoule en leur parlant de la psychologie du personnage, en leur expliquant les ressorts de ceci, de cela. Je me demande si *Rester vertical* n'est pas le film où les comédiens ont été le plus paumés. J'ai l'impression que je leur explique de moins en moins de choses. Je voulais garder beaucoup de trouble pour *Rester vertical*. J'étais dans des idées ambivalentes et pas très sûr de moi. Je les ai beaucoup vus avant, ils ont fait des séquences ensemble. Mais je ne leur ai pas trop parlé du pourquoi et du comment de chaque séquence. Je ne suis pas sûr que les comédiens qui interprètent Yoan et Marcel savent si Yoan et Marcel couchent ensemble. Je ne suis pas sûr qu'ils soient tous au clair avec ce qui se passe entre l'un et l'autre. Moi, je le suis plutôt, mais je n'ai pas jugé utile de leur dire, de leur clarifier la situation. J'ai compris à un moment qu'ils auraient bien aimé. Ça ne leur aurait pas déplu d'avoir quelques clarifications, mais ils ne sont pas venus les demander. Je suis plus intuitif qu'intellectuel. Je vois les comédiens jouer en face de moi, ça marche ou ça ne marche pas. Je ne suis pas très preneur d'un cinéma psychologique.

Les accents chez vous sont tellement importants qu'ils créent une musique. Vous avez très peu recours à une musique extradiégétique. Dans *Rester vertical*, elle est discrète.

Elle est dans l'image, elle fait partie du personnage. Il y a un film sur lequel on s'est beaucoup amusés à mettre de la musique additionnelle – enfin, extradiégétique – c'est *Le Roi de l'évasion*. On a travaillé avec Xavier Boussiron. J'aime beaucoup ce qu'il fait. Il avait composé beaucoup de musique avant le montage. C'était une époque où je laissais la monteuse travailler, me proposer un premier montage toute seule. Je n'étais pas là au début du montage, et elle avait commencé à faire un premier montage avec de la musique. À une semaine de la fin du montage, j'ai enfin écouté le film sans musique, j'ai viré la moitié de la musique et ça a fait beaucoup de bien. La musique peut aussi être une sacrée pollution. On s'amuse beaucoup à travailler le son au montage, que ce soient les ambiances ou les directs. On ramène toujours des belles choses. Les ambiances du causse Méjean – le vent notamment –, du Marais poitevin ou même de Brest.



Quand vous êtes sur le causse Méjean ou ailleurs, vous devez effectivement tourner avec cette contrainte sonore qu'est le vent.

Comme je mets du vent, comme j'aime bien le son direct, j'évite de le couvrir avec de la musique. L'ingénieur du son fait aussi un super-boulot. On a également recours à des doubles. Les comédiens ne se rendent pas compte de ce qu'ils doivent aux monteurs. Le nombre de fois où ils vont chercher une autre phrase dans une autre prise, pour la recaler... Il est vrai qu'avec beaucoup de scènes dialoguées, en cadre large, avec beaucoup de vent, c'est compliqué. On a recours à la postsynchronisation mais on se rend compte que c'est moins bien que le direct, alors on finit par garder le direct. On passe par beaucoup d'étapes. Je trouve les ingénieurs du son assez épatants. Parfois ils enlèvent le son d'un avion sans toucher aux dialogues.

Dans cet entre-deux, entre le désir d'être très prosaïque et le fait d'élever votre cinéma vers le mythe, que pensez-vous du cinéma de Bruno Dumont ?

C'est un vrai contre-point, pas une anti-référence. De mon côté j'ai instauré un dialogue avec ses films. *Hors Satan* a plané sur *Rester vertical*. Je crois que j'y ai pensé en rapport avec le fait d'embrasser un espace, un lieu. Dans *Hors Satan*, il filme les lieux en les prenant à bras le corps. *Flandres* a été un film très important pour moi, il m'a fait comprendre, toucher du doigt, plein de choses dans le cinéma. C'est à partir de *Flandres*, il me semble, que je suis passé aux choses sérieuses. *Rester vertical* lui doit sans doute quelque chose pour le montage, et pour l'idée d'aller voir du côté de la dureté, de la violence du réel, alors qu'avant je mettais tout cela de côté. J'aime toujours la façon dont Dumont appréhende le monde, le saisit visuellement, plastiquement.

Vous décrivez le montage comme un rapport conjugal. Comment se déroule cette étape ?

On est deux et on passe trois, quatre mois ensemble. Avec des amis de la famille, du couple, qui viennent voir. Depuis *L'Inconnu du lac*, je suis présent dès le début. On dérushe et on fait le film ensemble. On fait des projections de montage.



Jean-Christophe Hym propose beaucoup. Dès que quelque chose ne va pas, suite à des projections, il a toujours des propositions pour y remédier. On discute des choses, on les essaie. Ça va assez vite. Il monte les solutions facilement, ce n'est pas laborieux. Pour *Rester vertical*, c'était autre chose que pour *L'Inconnu du lac* : on s'est aperçus que l'on avait affaire à un film très malléable. Le scénario de *L'Inconnu du lac* était très solide, le film est venu assez rapidement. Pour *Rester vertical*, on a mis du temps à trouver le film. Ça rame toujours au début mais on l'accepte. Là, on mettait beaucoup de temps avant de rentrer dans le vif du sujet, le bébé venait trop tard, je savais que j'avais un scénario loin d'être parfait. C'était aussi le but du jeu. Le film allait évoluer au fil du temps et j'étais assez curieux de voir ce que réécrire un film au montage allait donner. Il y a eu beaucoup d'inversions, des bonnes idées un peu violentes proposées par Jean-Christophe. Il propose et je dispose. Il y a

beaucoup de dialogues. Je suis tout le temps au montage. Il serait bien que j'y sois moins, mais j'ai l'impression qu'il est aussi demandeur de ma présence. Après coup, je me dis que j'aurais pu venir moins souvent. Par contre, on montre beaucoup, et des idées viennent de l'extérieur. Roy Genty et Laurent Lunetta sont venus à nouveau. On leur a beaucoup montré le film. Sylvie Pialat aussi était très présente au montage. Avec Yann Dedet, pour *Le Roi de l'évasion*, ce n'était pas mal non plus. Il a repris le montage en cours de route. Comme il fallait finir vite, on n'a sans doute pas eu assez de temps ensemble. Mais on était dans un vrai dialogue. J'étais tout le temps avec lui. Il n'aime pas forcément être seul.

onirique finalement. Au scénario, certains moments étaient mystérieux, par exemple lorsque Jean-Louis retrouve Léo devant chez Marcel en laissant le bébé dans la voiture. On peut se dire que Jean-Louis passait par là car il n'est pas loin, comme si c'était en bas du causse. Alors que dans ma tête, Jean-Louis a fait cinq cents bornes pour venir le trouver après avoir mené son enquête. Un jour, il faudra que je m'inquiète de la manière de faire passer de la distance au cinéma sans avoir recours aux pointillés sur une carte, ou la discussion sur la route et le road-movie linéaire, d'un point A à un point B. À aucun moment je n'ai montré Léo dormant dans la voiture, en montage par épisode, par rapport à ce ressenti de la distance. Mais ça ne m'intéressait pas beaucoup.



Est-ce au montage que se détermine le travail sur le point de vue ? On pense notamment à la circulation singulière des personnages dans *Rester vertical*.

On a travaillé sur le point de vue en enlevant des choses. On est vite arrivés à un film de deux heures et demie. Comme dans beaucoup de montages, le but du jeu a été d'enlever tout le gras. Tout ce qui polluait, foutait le bordel. Oui, le travail sur le point de vue s'est fait au montage. La séquence d'ouverture n'était pas en premier. On commençait directement sur le causse. C'était une proposition de Jean-Christophe. Je pensais au film comme un road-movie en allers-retours, où l'on sent la distance. On a très vite compris au montage qu'on ne l'aurait pas, même si on avait fait rouler le personnage pendant dix minutes. Tu n'éprouves pas la distance, mais tu ne vas pas le faire rouler pendant les six heures nécessaires pour aller de la Lozère au Marais poitevin. Ça a donc créé une autre géographie, plus imaginaire, plus

En amont du tournage avec le directeur de la photographie, échangez-vous des références ?

On ne l'a pas fait pour *Rester vertical*. Avec Claire Mathon, on ne fonctionne pas du tout comme ça. De toute façon, je ne saurais pas trop quoi leur montrer. Avec Roy [Genty], on s'est dit qu'il faudrait faire un *moodboard*. Un truc de directeur artistique... On pourrait mettre des photos des décors, des photos de vêtements, de tout ce qui peut aider à dessiner l'esthétique du film. Je travaille justement beaucoup avec des photos des lieux. Je fais beaucoup de photos en repérage. Avant de faire le film, avant même d'avoir écrit le scénario, j'avais shooté Brest sous toutes les coutures. Le pont de Recouvrance, la rue de Siam, le port... je suis très fan de Brest. C'est comme une sorte de repérage permanent. Quand on a commencé le film, j'avais donc déjà pas mal de matériel à montrer aux gens. Ce sont des photos, des lumières...



Pour les tableaux, je l'ai fait avec Antoine Héberlé sur mon premier long mais je trouve que ça n'a pas servi à grand-chose. Il faudrait réunir beaucoup de matière et finalement, la matière, c'est ce qu'il y a devant nous. En revanche, on fait parfois un plan puis on constate que « C'est pour les Larrieu ». On se l'est dit. Ça n'a rien à faire dans ce film. On a fait un plan avec de la brume, des effluves, dans un coin montagneux avec des neiges éternelles et le mont Aigoual en fond. Mais même si Buñuel et Fassbinder sont de vraies influences, je ne sais pas ce que c'est un plan à la Buñuel ou à la Fassbinder, alors qu'un plan à la Dumont ou à la Bresson, oui. J'aime d'ailleurs ne pas pouvoir reconnaître directement un plan de Buñuel ou Fassbinder. J'ai redécouvert récemment que Rohmer avait eu une sacrée influence sur moi. On cite toujours des grands réalisateurs, mais je pense qu'un mec comme Philippe Ramos, avec qui j'ai commencé quand je faisais *Tout droit jusqu'au matin*, a eu un impact sur moi dans l'utilisation des cadres très larges en n'hésitant pas à laisser les personnages petits au fond. *Du soleil pour les gueux* doit autant à Philippe Ramos qu'à Éric Rohmer. Quelques collègues avec lesquels j'ai beaucoup échangé au début, comme Yves Caumon, aussi, ont été très importants dans ma formation cinématographique.

Le découpage naît-il lors de cette recherche photographique ? Des idées de cadres prennent-elles alors forme ?

À Brest, oui. J'avais une idée assez précise de ce que je voulais faire. Sur le causse, par exemple, c'est beaucoup plus compliqué. Un endroit plus difficile à embrasser, à appréhender. Le découpage naît sur le papier dès l'écriture, et tant que l'on ne s'est pas mis à la table, ce n'est pas si clair. J'écris certaines scènes en ayant vraiment une idée du découpage, en sachant comment je la filme. Pour *Rester vertical*, la mort de Marcel et la naissance sont des scènes où c'est clair et net. Cependant, ce n'est pas toujours la façon dont je filme sur le tournage. Le découpage implique de se mettre à une table, de faire des dessins. Le premier plan, puis le deuxième plan... C'est une phase très technique, très pénible. Lors de la deuxième phase du découpage, on se confronte au décor. On y va et ça marche moins bien que ce qu'on avait prévu. La phase où l'on a la caméra et les comédiens est encore une autre paire de manches. Même si je trouve que pour *Rester vertical*, on est restés assez fidèles au découpage que l'on a fait sur table.

Vous faites très peu de champs/contre-champs. Vous vous intéressez à ce qui passe à l'intérieur du champ, ce qui y circule. Cela s'accompagne-t-il de règles, de contraintes ?

Je me mets tranquillement aux champs/contre-champs. Il y en a un peu plus dans mes derniers films. Auparavant, c'était un refus dogmatique. C'est avec *Du soleil pour les gueux* que j'ai commencé à me libérer. Je l'ai revu récemment, et je trouve qu'il est très bien du point de vue du découpage. C'est un film qui n'est pas coincé dans ses certitudes ni dans ses dogmes. *Ce vieux rêve qui bouge* et *L'Inconnu du lac* sont deux films à part, pour moi. Ce sont mes deux meilleurs films, mais pas mes préférés. Ce sont deux films où la mise en scène est posée, rigoureuse. Je suis revenu à quelque chose d'assez classique. Décor unique. Retour aux fondamentaux. *Ce vieux rêve qui bouge* est fait d'une manière assez dogmatique. À chaque fois qu'une séquence devait se tourner en deux plans on se demandait si l'on ne pouvait pas la faire en un. Épurer, épurer, épurer. J'étais très attaché au refus du champ/contre-champ, je préférais une chorégraphie entre les comédiens qui



se tourment autour. Ça allait bien avec le sujet du film. J'ai travaillé avec un directeur artistique, Jean-Claude Montheil, qui était à l'époque un grand complice. On était tous les deux très psychorigides sur ces affaires de découpage.

Est-ce uniquement pour des raisons économiques que vous décidez parfois de jouer un rôle dans vos films ? Ou pour donner également le *la* ?

C'est parce que ça me plaît aussi, que je sens bien le personnage. J'ai beaucoup aimé diriger de l'intérieur. Ça donne effectivement un *la*, un ton. Ça a permis d'économiser sur *Du soleil pour les gueux*, mais on économisait de tous les côtés. Et j'avais envie de le faire. C'était moi d'emblée, je n'ai même pas cherché quelqu'un d'autre. Quand on a commencé le tournage, je me suis dit que j'allais devoir tenir le rythme. Heureusement, ça n'a duré qu'une semaine. J'étais mort à la fin. C'était très dur. Il y a d'autres films dans lesquels j'ai pensé jouer. J'ai pensé faire le rôle principal du *Roi de l'évasion*, par exemple. Mais j'ai cherché quelqu'un d'autre pour ce rôle et j'ai trouvé. Et il est mieux que moi.

Vous avez joué aussi chez d'autres cinéastes.

J'ai tourné dans *Un petit cas de conscience*, de Marie-Claude Treilhou. C'était assez marrant à faire et le projet me plaisait. Je nourrissais alors des espoirs de ce côté-là, mais en me revoyant, je me dis que je n'étais pas génial. Depuis, je refuse systématiquement. Jouer, ce n'est pas si simple, et puis je ne suis pas certain que les projets me plaisent énormément. Il faut aimer quelque chose dans le jeu, que j'ai aimé mais que je n'apprécie plus.

Damien Bonnard, dans *Rester vertical*, présente une certaine ressemblance avec vous.

On me l'a dit. C'est moi avec quinze ans de moins. Honnêtement, je m'en suis rendu compte à la fin du casting quand j'en étais à l'heure des décisions. Pour choisir Léo, je me suis bien pris la tête. J'avais un choix à faire entre trois comédiens et ça a penché dans la balance. C'est celui qui fonctionnait le mieux comme alter ego mais il n'y avait pas que ça non plus. C'était intéressant pour le film puis j'ai perdu de vue cette idée. Et je l'ai redécouverte au montage.

Parlons de votre activité d'écrivain. *Ici commence la nuit* n'est pas votre premier roman.

Mes premiers longs métrages ont commencé comme des romans. Le premier était un roman que j'ai même proposé à des éditeurs. Il a été refusé, et de toute façon, c'était un mauvais roman. Je l'ai relu six mois plus tard. J'avais vingt et un ans. Vous me direz qu'au même âge Bret Easton Ellis écrivait *Moins que zéro*. Je l'ai tout de même retravaillé sous forme de scénario, un an plus tard. Cette affaire me travaillait trop. Pour le deuxième long métrage, *Voici venu le temps*, j'étais également parti sur un roman. Ça a toujours été une drôle d'interaction. Au bout de trente pages, je me suis dit que j'étais en train d'écrire un scénario de film, inutile de se mentir. Je travaillais la forme romanesque par défaut. J'avais fait un court métrage, *Les héros sont immortels*, c'est ensuite que j'ai réellement travaillé le scénario de *Pas de repos pour les braves*. Après avoir fait le court *Tout droit jusqu'au matin*, j'ai écrit le scénario de ce qui deviendrait *Voici venu le temps*. J'étais un peu frustré de ne pas pouvoir faire des films longs. J'écrivais des scénarios, j'avais envie de passer au long. Ne pouvant pas prétendre à réunir les moyens pour le faire, j'écrivais des romans qui finissaient en scénario. Par contre, pour les moyens métrages – *Du soleil pour les gueux* et





Ce vieux rêve qui bouge – il n'y a jamais eu de roman à la base. Ni pour *Rester vertical*.

Une langue singulière traverse *Voici venu le temps*. Elle était déjà présente dans *La Force des choses* et *Du soleil pour les gueux*. D'où vient-elle ?

C'est marrant, parce que pour le dossier de presse, ils avaient voulu qu'on fasse un lexique et je leur avais dit qu'il n'y avait pas tant de mots inventés que cela. Je les ai répertoriés, il y en avait six. Il y a *kroban*, il y a *ounayes*, et déjà je bloque. Ce sont des mots inventés. Il y a des mots qui viennent de l'occitan, peut-être pas dans *Voici venu le temps*. Même les noms de villes font appel à des mélanges occitano-slaves. Ce sont plutôt des mélanges de langues qui travaillent des sonorités du Sud. Par contre, dans le roman, il y a beaucoup d'occitan. Ce qui donne une impression de grande invention, ce sont les noms des personnages et de lieux.

Le roman est-il le lieu de tous les possibles en comparaison du cinéma ?

Au cinéma, on ne peut pas tout se permettre. On est même dans l'autocensure dès le départ. Pour *Le Roi de l'évasion*, je cherchais une Curly plus jeune et un Jean, le vieux queutard, plus vieux – j'en ai déjà parlé. Mais à un moment on est confrontés à la réalité. Ce qui est une chance aussi. Je crois que j'ai écrit *Ici commence la nuit* pour ça, c'est ce qui solde l'affaire *Le Roi de l'évasion* et me fait passer à *L'Inconnu du lac*. Le palier entre les deux, pour prendre de l'élan. J'en avais besoin. Avoir ainsi le courage de faire *L'Inconnu du lac* et d'aller au bout. Cette affaire paraissait compliquée pour beaucoup de gens, dès l'écriture du scénario, et même pour moi. Comment va-t-il faire ça ? Une question s'est posée, par exemple : on va prendre des doublures pour les scènes de sexe, sans préservatif, comment fait-on ? Ça pose un problème moral, même la production n'a pas trop anticipé, et je pense qu'un producteur ne devrait pas accepter cela. Il n'y a d'ailleurs pas de scène de pénétration anale. Je n'ai pas trouvé de doublures qui soient d'accord pour le faire sans capote. On a pensé à la prothèse. Il y aurait eu moyen de le faire, mais je me suis limité parce que je n'avais pas de doublures porno et que de toute façon on fait avec ce qu'on a, même avec du Viagra, ça ne marche pas comme on veut. Nous n'avions pas le temps nécessaire. D'autre part, tout ce qui peut se passer dans la tête de quelqu'un, c'est beaucoup mieux dans un roman. On y a accès – introspection, monologue intérieur – dans *L'Inconnu du lac*, une identification qui se produit avec le personnage, tout ce cheminement on peut l'avoir avec lui, mais ce n'est pas au même point que dans *Ici commence la nuit* où l'on passe par tout son trouble, tous ses doutes, ses questions qui vont très loin.

En termes de rapports entre l'écriture littéraire et l'écriture de scénario, on pense à l'usage des points de suspension et aux images qui traversent les monologues, comme des flashs dans la tête du personnage. Est-ce une antichambre pour aller vers le cinéma au fil de l'écriture ?

Je mets beaucoup en scène en écrivant. Chez moi le cinéma part de l'écriture. La mise en scène sur place part des comédiens, des corps, mais tout est déjà dans le scénario. Quand on fait le découpage d'un film, quand on pense à la mise en scène, on s'accroche, on suit le scénario. Les choses ne sont jamais totalement claires. Les questions de géographie sont assez évidentes dans ma tête mais il faut les clarifier de nouveau sur le lieu, il faut faire un plan, par exemple savoir dans *L'Inconnu du lac* par où Franck arrive sur la plage avec sa voiture, par où il arrive quand il revient du lieu de drague, il ne faut pas que ce soit le même endroit. Il ne faut pas qu'il descende sur la plage, sans quoi la scène de noyade ne peut avoir lieu. On y a passé un moment. Fondamentalement tout est dans le scénario, je me suis déjà fait mon film en l'écrivant. Mais je ne pense pas qu'à l'arrivée, ce soit exactement ce que j'imaginais au départ.

Il y a dans *L'Inconnu du lac* un plan récurrent sur la voiture qui vient se garer, toujours au même endroit avec le même cadrage. Était-ce écrit ou est-ce une décision prise au montage ?

C'était écrit, mais l'idée que le cadre soit toujours le même ne l'était pas. Honnêtement, l'idée de le filmer en plan fixe tout le temps

n'était pas une idée de moi. Je ne savais pas comment j'allais filmer ce parking. C'est Roy Genty, le directeur artistique, qui a amené cette idée. Il y a pensé tout de suite. On s'est demandé plus tard s'il n'aurait pas fallu varier les cadres. En fait, je n'en sais rien. Disons que le cadre fixe et récurrent va bien avec la simplicité du film : on se met à chercher, un jeu s'installe, on cherche la bagnole, est-ce qu'elle est là... ?

Être seul pendant l'écriture représente-t-il un plaisir particulier ? Un film peut commencer dans la solitude et se diriger vers un travail en équipe.

C'est une vraie question. La solitude. L'autre me pose problème et en même temps je l'aime bien. C'est ce que j'aime dans le cinéma. Les trois phases, solitaire pour l'écriture, communautaire pour le tournage, et conjugale pour le montage. Mais c'est pendant l'écriture que je prends vraiment mon pied. En même temps, je m'aperçois que depuis *L'Inconnu du lac*, je commence à vraiment m'éclater au montage. Plus exactement à partir de la fin du montage du *Roi de l'évasion*, par rapport au récit et à la structure, car je pensais, jusque-là que tout se jouait dès l'écriture. Au tournage, on faisait les choix déterminants, et tout finalement se passait là. Au montage, on mettait les rushs bout à bout en essayant que ça ne dure pas trop longtemps et qu'on ne s'ennuie pas trop. *Rester vertical*, on l'a réécrit au montage.

Écrire un roman, à l'inverse, m'éclate vraiment, même si tenir et être seul pendant tout ce temps est compliqué, et donc un peu déprimant. C'est une expérience plus repliée sur soi-même. Je ne sortais pas, je ne voyais personne. J'ai commencé à écrire *Ici commence la nuit* alors que l'on écrivait un scénario à quatre mains. Ça ne fonctionnait pas. Nous n'étions pas contents de nous, on ramait, on remettait des versions. Mais dès qu'on les relisait, on n'était pas satisfaits. Je passais ainsi la journée avec Laurent Lunetta à écrire ce scénario et c'était le soir et le week-end, pendant mes loisirs, que je m'occupais du roman. Il y a longtemps que je n'ai pas écrit un roman, en ne faisant que ça.

Est-ce que ça passe par un premier jet puis une restructuration ?

C'est quasiment un premier jet, puis des coupes sur les conseils de quelqu'un – même pas de l'éditeur. On a fait les grosses coupes avant d'envoyer le manuscrit à POL. Je pense que le gros du re-travail avait été fait avant. Ça a plus été au cours de l'écriture, des moments où je m'apercevais que je faisais fausse route. Je coupais dix pages et je revenais en arrière.

En termes d'influences littéraires, des écrivains comme Guillaume Dustan ou Dennis Cooper vous ont-ils marqué ?

Je ne connais Dennis Cooper que de nom, je ne l'ai toujours pas lu, mais il faudrait que je m'y mette. Guillaume Dustan, oui, je l'ai lu. Ça m'a passionné pendant six mois. J'ai même dû tout lire. Il doit me manquer son livre dans lequel il est question de Bret Easton Ellis qui, lui, m'a vraiment influencé. Dans l'utilisation du présent, des trucs m'ont marqué. Ferais-je le lien entre *Lunar Park* et *Rester vertical* ? Pourquoi pas ? Il



est maintenant pourchassé par les fantômes de ses premiers romans. C'est super-réussi dans *Lunar Park* et franchement raté dans *Suite(s) impériale(s)*. C'est un auteur important pour moi. Il a d'ailleurs publié un tweet super à la sortie de *L'Inconnu du lac*. Les autres influences ne sont pas aussi contemporaines. Genet par exemple, Dostoïevski, c'est de l'influence digérée, mais c'est dur d'écrire aujourd'hui sans avoir Proust ou Céline en tête. Ils font partie d'une espèce de fonds culturel commun. On vient de là, ils ont fait avancer tout ça, on ne part pas de rien.

Votre collaboration avec Roy Genty est-elle ancienne ?

Non, c'est très récent mais on se connaît depuis longtemps. Il a été le premier ardent défenseur – un des seuls – de mon premier court métrage. On est amis depuis le début des années 1990, et on a commencé à travailler ensemble sur *Le Roi de l'évasion*. Il a fait les costumes, je l'ai beaucoup fait venir au montage, on a parlé aussi ensemble du choix des acteurs avec le directeur de casting. C'est d'ailleurs lors de ce film que j'ai commencé à discuter des acteurs avec d'autres personnes que le directeur de casting ou la production. Il y avait Laurent Lunetta, le coscénariste, aussi dans cette logique. À un moment, j'ai vraiment ressenti le besoin d'être épaulé, d'être avec des gens, d'essayer de continuer à tenir la route. Je trouvais alors que j'avais perdu le fil de mes premiers longs métrages, la cohérence de mes scénarios dans le tournage. Ça ne se développait pas avec l'ampleur que ça aurait dû prendre. Je m'en apercevais a posteriori. Le nez dans le guidon, je me plantais complètement. J'avais vraiment besoin de quelqu'un avec qui discuter, une personne avec qui on peut tout réinterroger, pour ne pas aller gaiement sur de mauvaises pistes. Roy Genty n'est pas encore crédité pour *Le Roi de l'évasion* comme directeur artistique mais lui et Laurent sont crédités comme « complices artistiques ». Je les faisais venir à des projections de montage où on discutait. Ils ont beaucoup apporté.

Le passage au format large et au numérique avec *L'Inconnu du lac* a coïncidé avec un changement de directeur de la photographie, d'Antoine Héberlé à Claire Mathon.

Oui. Antoine Héberlé a longtemps fait l'image : un court, un moyen et deux longs métrages. Je n'ai jamais fait autant de films avec le même chef-opérateur. Il y a eu aussi Emmanuel Soyer et Sabine Lancelin. Il y a eu une lente progression vers le format large. J'ai commencé avec le 16 mm, le super 16 puis en 1,37 pour *Ce vieux rêve qui bouge* mais c'était vraiment un choix lié à l'espace. C'est toujours le cas mais c'est rarement le format pour des raisons économiques. Alors qu'avec *Pas de repos pour les braves*, mon premier long, je suis passé au 1,85. On avait évoqué le vrai CinémaScope (c'est-à-dire avec anamorphose). On avait fait des essais, en regardant avec un chercheur de champ, c'était la première fois de ma vie que je l'utilisais. Je trouvais ça assez nul. Mais le problème est que le scope devenait vite spectaculaire, à la Sergio Leone. Je ne l'ai pas senti, ce format. On est parti sur du 1,85. Je crois que le scope me faisait surtout un peu peur, je n'étais pas prêt à cette ampleur. Ensuite on a fait *Voici venu le temps* avec Antoine Héberlé. C'est le film catastrophe, il n'y a pas d'argent, on le fait finalement en super 16. Tous





les choix ont été foirés sur ce film. Il y a des films qu'il faut savoir arrêter.

C'est après ce film que je me suis complètement remis en question. Il y avait un problème. Je suis passé par des choix assez radicaux, j'avais commencé à fidéliser une équipe. Je leur ai dit que je ferais le suivant sans eux. Le

dire a été dur, mais pas le faire, je sentais que c'était nécessaire. Je pense que je ne pouvais pas passer à autre chose en gardant les mêmes personnes. J'ai donc travaillé avec une autre équipe. Je garde du *Roi de l'évasion* un très mauvais souvenir de tournage. J'ai eu l'impression de faire un film contre une équipe. Aussi, ensuite, je me suis dit qu'on allait essayer de travailler autrement sur un plan pratique et sur un plan esthétique. Avec Claire Mathon, sont arrivés le scope et le numérique sur *L'Inconnu du lac*. C'est la première fois que j'ai trouvé que le numérique pouvait rivaliser avec le 35 mm. Je retrouvais la sensualité, la finesse dans le détail du 35 mm. J'ai revu récemment *Le Roi de l'évasion* à l'Institut Lumière à Lyon, en copie 35 : c'est mieux que le numérique. Par rapport à la production, j'ai voulu très vite affirmer qu'avec *L'Inconnu du lac*, je ne faisais pas un petit film, comme un court métrage dans notre coin. Je ne faisais pas un petit film en attendant de faire quelque chose de plus sérieux. Certains le prenaient ainsi : il fait son film de pédés, puis il passera aux choses sérieuses. C'était important de l'affirmer. On y allait donc en scope avec une petite équipe. C'est quand même lourd : avec la Red Epic ou la Red Dragon, une fois mis les objectifs, les magasins, les protections, le numérique est comme le 35, il pèse une tonne.





Ce n'est même pas pour des questions de légèreté que je suis passé au numérique. Fondamentalement, ce sont des questions économiques. C'était bien, j'ai aussi pu tourner des choses que je n'aurais pas tournées autrement en pellicule. Beaucoup de plans de coupe. Claire n'arrêtait pas d'en faire. Alors qu'en 35 mm, on fait attention. Je ne vois rien de révolutionnaire arriver à l'horizon. Je pensais à l'iPhone, à des petites caméras, parce que j'ai beaucoup de fantasmes du côté du documentaire, j'aimerais arriver à faire quelque chose tout seul, mais au milieu des gens. Mariana Otero a fait ça sur son dernier film, *À ciel ouvert*, avec les autistes. Elle a inventé un dispositif qui lui permet d'être seule avec un micro, elle perche elle-même tout en filmant. Déjà, Agnès Varda parlait de cette forme à propos du film *Les Glaneurs et la Glaneuse*. Elle disait que la petite caméra – une mini-DV – lui avait permis d'approcher les gens comme jamais elle n'avait pu le faire avec des grosses caméras. Quelque chose va peut-être naître, lié à ce nouveau matériel, dans le rapport à l'autre, dans le cinéma du réel. En réfléchissant, je pense quand même à *Rester vertical*. L'avancée technologique et numérique m'a permis de tourner à la lueur de la pleine lune. Il n'y a pas longtemps qu'on en est capable. On a pu tourner en pleine campagne sans faire de nuit américaine, ni ramener un ballon à hélium. Tourner à la lueur de la pleine lune et nous regarder nous-mêmes était un vrai bonheur.

La brutalité des bagarres et des meurtres dans *Voici venu le temps* est surprenante. Qui en a réglé ou chorégraphié les combats ?

Pour moi, c'est un film de cape et d'épée. J'ai toujours aimé ça. Je les ai réglés avec Alain Figlarz, le cascadeur, qui a le rôle d'Urbanos, le méchant. Il est vraiment petit et costaud. Je l'avais rencontré sur mon premier film. Il est un peu givré. Il aime bien être comédien, se la jouer. Il faut le canaliser. Dans les années 2000, il était même comédien, dans des castings au même titre que les autres, dans les films de Frédéric Schoendoerffer notamment. On s'entendait bien avec ce mec. On n'avait pas de moyens mais ça se faisait très rapidement avec lui.

Dans *Les héros sont immortels*, votre premier court, le journal pour lequel travaillent les deux personnages s'appelle *La Coquille*. Pourquoi ?

On avait envie de monter un journal dans le coin. J'étais un grand velléitaire quand j'étais jeune à Villefranche de Rouergue, j'avais envie de faire plein de choses. Si j'avais grandi dans une grande métropole, je me serais barré dans des fanzines, mais j'ai passé plus de temps à rêver qu'à réellement faire. J'aurais appelé cette publication *La Coquille de Rouergue*. J'avais au moins le titre. Dans *Les héros sont immortels*, je me moquais plus de moi avec ce titre que dans *Rester vertical* avec le journal cité. Je suis plus dans la pique avec la presse quotidienne régionale. Chez nous, elle vire franchement tabloïd. Dans *Pas de repos pour les braves*, il y aussi Johnny Got qui faisait des articles sur les magouilles pour un journal, qui voulaient faire chier le monde alors que l'autre faisait des articles bien tranquilles.

D'où vient l'idée du générique de fin parlé de *Les héros sont immortels* ?

On est deux à l'énoncer. C'étaient des idées de mise en abyme, à l'époque. Heureusement qu'après ce moment, le personnage s'en va, sinon je m'en serais mordu les doigts. Ça aurait révélé qu'on ne savait pas comment terminer le film, ce qui aurait été insupportable. On l'a évité in extremis. J'avais l'impression que ça ne suffisait pas, il fallait que la fiction retourne à la réalité, pour bien conclure l'affaire. À aucun moment, au montage, on n'a essayé de faire autrement. Quand je revois le film, je me dis pourtant que ce n'est pas la meilleure idée que j'ai eue. J'avais besoin d'un supplément d'âme alors que le film se suffisait à lui-même.

Dans *Rester vertical*, vous représentez une « origine du monde ». Quels sont vos rapports à la femme, en tant que cinéaste ?

Ce ne sont pas tant les femmes que les genres qui sont interrogés. Beaucoup de questions ont plané sur le film. Des débats qui ont traversé la société française ces derniers temps, sur l'homoparentalité, la monoparentalité, l'homo-monoparentalité, même la théorie des genres. J'ai signé une pétition, il y a trois ou quatre ans, de soutien aux femmes qui abandonnaient leurs enfants. La pétition stipulait qu'une femme a aussi le droit, à un moment, de craquer, d'en avoir marre de son môme ou même de ne pas le vouloir. C'est pour cette raison que dans le film, j'ai aimé inverser les choses. La famille monoparentale, généralement, c'est une femme et son ou ses gamins. Souvent, le mec s'est barré. On a tendance à penser que beaucoup de femmes aiment avoir leur bébé toutes seules. Jean-Jacques Goldman en a même fait une chanson. Je voulais donc un mec qui aimait avoir un bébé tout seul. J'ai renversé beaucoup de choses. Je pense que c'est un film féministe, en fait. C'est un peu ce que dit Marie à Léo quand il revient la voir pour qu'elle essaie de revoir le bébé : « Il paraît qu'il y a des femmes qui aiment bien ça, se retrouver toutes seules avec un gamin. Ça doit marcher aussi pour les mecs. » C'est une réplique féministe, je trouve. Je suis donc féministe.

Il y a souvent une part d'animalité dans vos films. On peut penser aux *ounayes*, voire à la machine de *Ce vieux rêve qui bouge* qu'on appelle « la bête », au silure évoqué dans *L'Inconnu du lac* ou aux loups de *Rester vertical*.

Je vais chercher ce qui me fait peur, effectivement. *Rester vertical* est un film sur l'autre : comment on l'approche, comment on va ou





non vers lui. Le loup, c'est le grand autre. L'autre grand autre, c'est le bébé. Le bébé et le loup sont des autres, l'autre dans toute sa splendeur. Le loup est un animal qui existe, et qui commence à poser de sacrés problèmes aux éleveurs dans le Sud-Est de la France y compris à l'endroit où on a tourné. Donc c'est un vrai problème social aussi et en même temps il est l'animal mythologique par excellence. C'est l'animal qui me permet de faire des ponts entre le réel et le mythe. Le silure, c'est exactement la même chose. On ne sait pas si c'est vrai ou si c'est faux, s'il existe ou non. Mais tous les jours, dans *La Dépêche du Midi*, un pêcheur se fait prendre en photo avec son silure de deux mètres qu'il a pêché pour le rejeter à l'eau tout de suite après. La légende du silure de cinq mètres, je n'ai pas été la chercher bien loin, je l'ai entendue au bord d'un lac. *Les ounayes*, à l'étranger, certains se demandent s'ils existent. Et ici, même les gens qui ne se demandent pas si ça existe se demandent tout de même si c'est une vraie ou une fausse légende. J'aime bien les animaux.

Quel est votre rapport à l'utopie, aujourd'hui, dans vos films ?

« Utopie » est un terme galvaudé. Quand on parle des utopies communistes, c'est en fait réalisable. Un monde égalitaire. L'utopie, c'est autre chose, c'est un ailleurs qui n'existe pas mais dont on a besoin, quelque part dans un coin de sa tête, pour continuer à exister. L'utopie ne peut pas être le territoire de mes films mais elle peut y être entrevue. Dans *Du Soleil pour les gueux*, il n'y pas de contre-champ final, on ne voit donc pas les *ounayes* mais on les devine. Je crois que dans la note d'intention du film, je parlais directement d'utopie, je cherchais à aller voir de ce côté-là. C'est ce à quoi aspire Nathalie Sanchez mais qu'elle ne trouve pas. Même la réalisation du fantasme – coucher avec un berger – est décevante. Il ne reste plus alors qu'à trouver un autre fantasme.

Entretien réalisé par Philippe Azoury, Erwan Floch'Lay et Nicolas Thévenin à La Rochelle, les 8 et 9 juillet 2016

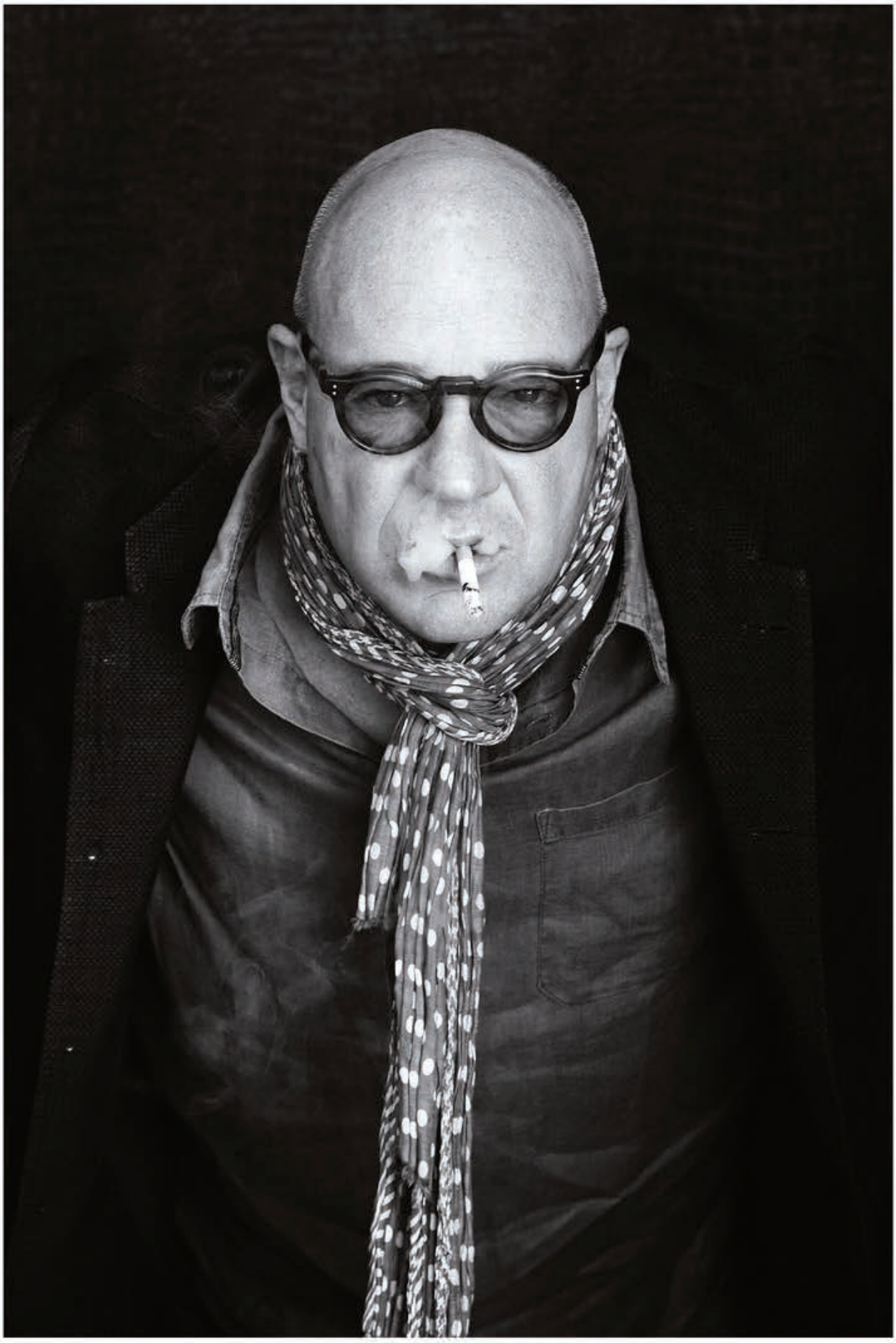


124-141

GIANFRANCO ROSI
D'UN MONDE À L'AUTRE

par Nicolas Thévenin

Gianfranco Rosi est l'auteur de cinq longs métrages, aussi éloignés dans leurs contextes géographiques et culturels que proches dans leur intention de déjouer les attentes classiques liées au registre du cinéma documentaire. Les films du réalisateur italien formé à New York ne visent en effet pas à épuiser le réel mais à le reconstruire selon son regard ainsi que ses choix de focalisation et de narration, et ce pour mieux chasser l'évidence. Se dessine alors le parcours d'un cinéaste volontairement seul face à un monde dans lequel la mort est souvent présente, parfois même la source d'une interprétation métaphorique de situations qu'une approche journalistique amènerait vers le sensationnalisme. Les cadavres des défunts plongés dans le Gange dans *Boatman*, ceux que le tueur à gages mexicain confessant ses crimes a laissés sur son chemin dans *El Sicario, Room 164*, ceux, enfin, des migrants tentant de gagner l'Europe et dont la représentation est au cœur de la réflexion morale qui a guidé le montage de *Fuocoammare, par-delà Lampedusa* : le travail de Gianfranco Rosi procède à une évocation constante des conditions du trépas en même temps qu'il mène une quête de ce qu'il nomme « la vérité » des vivants.



Répliques



Fuocoammare, par-delà de Lampedusa

Récompensé du Lion d'or à la Mostra de Venise 2013 pour *Sacro GRA* et de l'Ours d'or à la Berlinale 2016 pour *Fuocoammare, par-delà Lampedusa* – deux prix dans des festivals majeurs qui n'avaient auparavant jamais accordé la plus haute distinction à un film documentaire –, le cinéma de Gianfranco Rosi s'est construit en écho à sa biographie et à son cosmopolitisme, d'Asmara, où il est né en 1964, jusqu'au désert californien dans lequel il s'est établi quelque temps pour y tourner *Below Sea Level*. La communauté d'*outsiders* qui y évolue, et dont le film révèle les aspirations autant que l'aptitude à exister en tant que personnages, a constitué son environnement affectif le temps qu'un film prenne corps. Les rencontres guident Gianfranco Rosi, comme celle, dans *Sacro GRA*, avec le gigantesque périphérique de Rome, que le réalisateur a parcouru afin d'en dévoiler les zones invisibles et d'en faire émerger les visages marginaux, influencé dans sa déambulation par *Les Villes invisibles* d'Italo Calvino. Ses films se regardent ainsi comme on lit des poésies ou comme on écoute des chansons, ces dernières leur donnant même parfois leur titre (*Below Sea Level* et *Fuocoammare*), achevant d'affirmer une subjectivité et le primat du récit dans le désir de faire œuvre de la réalité.

Quel est votre parcours ? Comment êtes-vous devenu cinéaste ?

Devenir cinéaste n'était pas vraiment une idée, ni un projet. La vie m'a toujours mené vers des endroits dans lesquels j'ai grandi sans véritable rencontre avec le cinéma. Je suis né et j'ai passé mon enfance en Érythrée, puis mon adolescence en Turquie... Tous ces endroits ne sont pas marqués par une fréquentation des salles de cinéma. Dans ma plus tendre enfance, j'avais en permanence un appareil photo avec moi et je l'utilisais souvent. À un moment donné, j'ai cependant arrêté de prendre des photos car je sentais que je passais à côté de ce qui se passait *avant* et *après* le moment que je voulais capter. Plus tard, j'ai pensé devenir docteur et j'ai donc étudié la médecine pendant deux ans. Pendant mes études, je vivais en face d'une petite cinémathèque, ce qui m'a permis de découvrir le cinéma, particulièrement pendant que je passais les examens d'anatomie. Je sentais qu'il était complètement contre ma nature d'apprendre par cœur neuf volumes de vocabulaire et de les restituer durant un examen. Je suis donc allé voir de plus en plus de films au lieu d'étudier, à tel point que je me suis rendu compte que la médecine n'était pas pour moi, et j'ai donc arrêté.

L'été suivant, je suis allé à New York, sans en dire un mot à mes parents. J'avais dix-sept ou dix-huit ans. J'y ai suivi un cours estival de réalisation, puis j'ai intégré le cursus de la New York University Film School en master, et c'est à ce moment-là que j'ai commencé à prendre conscience que je deviendrais réalisateur. Cette période a représenté une chance incroyable de me tester, de me confronter à un monde qui m'a fait grandir, tant il pouvait faire naître de l'inspiration. À l'école, seules vingt-cinq personnes étaient acceptées, et l'effectif se réduisait un peu plus chaque année. La compétition était très présente. L'aspect positif, néanmoins, était que l'apprentissage n'était pas axé sur l'histoire du cinéma ou la manière de faire un film, mais sur la nécessité d'accepter l'idée même de devenir réalisateur, envers et contre tout. Ce qui signifie accepter une incertitude totale quant à notre avenir, cette incertitude pouvant être durable, car le monde n'a pas besoin de cinéastes. C'est donc un combat constant contre soi-même, qui implique de composer avec la chance et la nécessité de la vie.

Désormais, avez-vous la certitude d'être devenu réalisateur ?

Je dis toujours que chaque film que je fais est le premier et le dernier. Je dois oublier tout ce que j'ai fait auparavant, et à chaque fois, trouver un langage nouveau pour raconter une histoire constitue un énorme challenge. Il n'y a donc jamais de méthode figée, d'enseignements à appliquer, car vous devez en permanence vous ouvrir à une langue inconnue. C'est ce que j'aime avec le cinéma documentaire. Cela dépend de l'endroit que vous envisagez, qui vous suggère le type d'histoire à raconter et que faire lorsque vous vous y trouvez. J'aime entamer un projet totalement vierge, sans rien savoir de ce qui va arriver. L'idée initiale doit pouvoir être écrite sur une boîte d'allumettes ; si ce n'est pas le cas, c'est que vous partez avec un mensonge en tête. Pour cette raison, je déteste les responsables des commissions de financement car ils vous demandent de leur présenter des scripts entiers. Je me suis battu toute ma vie contre ce système.

Vous avez vécu et tourné dans de nombreux pays à travers le monde – l'Inde, les États-Unis, le Mexique, l'Italie. La question de la nationalité a-t-elle un sens pour vous ? Si oui, quelle est la vôtre ?

Évidemment, je suis de nationalité italienne et de culture italienne. Mais faire des films, c'est d'une certaine manière briser en permanence votre identité. Voilà ce qui est vraiment important et que j'ai appris depuis que j'ai commencé à faire du cinéma. Vous devez abandonner toutes vos connaissances, tout ce que vous avez, afin d'être capable d'acquérir une chose qui est en face de vous, et que vous ne connaissez pas, la plupart du temps. J'ai toujours été un étranger : en Italie car j'étais né ailleurs, aux États-Unis car c'est un pays d'adoption... mais un étranger dont je reconnais les conditions privilégiées. De la même manière, je suis un étranger face à un nouveau projet, j'ai un désir irrépressible d'apprendre d'un monde que je ne connais pas. Les éléments que je perçois d'un endroit me pénètrent dans un premier temps, puis je cherche, parmi ceux qui peuplent cet espace, ceux qui pourront faire partie de mon film car ils en possèdent la connaissance. C'est toujours une rencontre avec un espace qui prime, puis avec ses habitants. S'ils me demandent si mon film sera un documentaire ou une fiction, je ne peux pas leur répondre car cette distinction ne m'intéresse pas. Mon devoir est de trouver la vérité des personnes que je filme, à l'endroit où je les filme. À cet effet, le seul langage que je sais utiliser est celui du cinéma.

Faites-vous du cinéma pour raconter des histoires ?

Oui, absolument. Mais j'estime qu'une histoire, ce sont avant tout des personnages, que j'étudie, en quelque sorte. C'est pourquoi j'ai besoin d'un temps long pour établir une relation avec quelqu'un, puis pour être capable de trouver l'essence de chaque histoire, de chaque personne qui se trouve devant la caméra. Et la confiance s'avère essentielle à ce moment particulier, car l'observation, pour raconter une histoire, n'est pas suffisante. Le monde dans

lequel nous vivons est devenu très complexe, nous avons accès à des informations sur tous les sujets, il est donc crucial de créer un espace de suspension propice à ce que les choses se transforment encore et encore, constamment. L'enjeu de mon travail est de fermer la porte plutôt que de l'ouvrir, et de regarder par le trou de la serrure pour que la réalité devienne celle que je veux filmer. Mes films contiennent plus d'informations que ce l'on peut voir à l'écran et laissent ainsi une grande place aux spectateurs. C'est comparable à la différence entre un essai et une poésie. Un seul mot, comme une seule image, doivent dans ce cadre avoir mille interprétations possibles.



Boatman

Vous insistez sur l'importance des lieux et des espaces dans votre cinéma. Or, vous avez tourné votre premier film, *Boatman*, en 1983, sur les bords du Gange, à Bénarès. Dans quelles conditions avez-vous réalisé ce film, pour lequel vous êtes crédité en tant que réalisateur, mais aussi directeur de la photographie et producteur ?

C'est en effet mon premier film et, en ce sens, un film d'apprentissage. Ce film m'a permis de comprendre ce que je voulais faire, en tant que cinéaste. J'étais porté par une intuition mais je ne savais pas vraiment comment aborder la situation qui se présentait à moi. J'avais réalisé un court métrage, d'une durée de cinq minutes, lorsque j'étais à la New York University Film School, pour lequel j'avais filmé des personnages âgées en train de se baigner, à Miami. Il s'agissait d'une importante communauté de retraités, dont j'ai filmé le contact avec l'eau, le matin. Beaucoup de ceux qui ont vu le film m'ont dit que la situation leur évoquait le Gange, la manière dont la population avait un rapport particulier avec les eaux sacrées. J'avais d'autre part, depuis longtemps, l'obsession de voyager en Inde. Un jour, j'ai donc pris ma caméra, mon matériel, et je suis allé à Bénarès pour découvrir la dimension sacrée de cet endroit, qui avait toujours été dans un coin de mon esprit. J'ai passé un mois et demi à me promener dans Bénarès, chaque jour, mais je ne trouvais aucun fragment, rien à filmer, je ne trouvais pas la bonne distance, je n'avais pas l'embryon d'une idée.

Deux jours avant de quitter Bénarès, alors que mon retour était calé et que je devais rentrer à New York, j'ai laissé mon équipement à l'hôtel et je me suis dit que j'allais passer une journée comme un touriste, totalement libre. J'ai décidé de prendre un bateau tôt le matin pour aller sur le Gange, c'est là que j'ai rencontré le passeur qui a donné son titre au film, Gopal Maji. J'ai négocié le prix pour une demi-heure, qui s'est lentement transformée en une autre demi-heure, puis encore en une autre... et j'ai passé la journée entière avec lui. La nuit, je suis retourné à l'hôtel, je me suis couché, et pendant mon sommeil j'ai visualisé tous les moments que nous avions passés ensemble. Je me suis alors dit que c'était le film que je voulais faire. Le lendemain, je suis parti à la recherche de Gopal, caméra en main, en pensant que j'allais faire un film en une seule journée avec lui ; j'ai donc filmé en permanence, du matin au soir, et bien sûr le résultat était désastreux.

Quand je suis rentré à New York, j'ai laissé de côté les rushes pendant des mois. Les faire développer était très onéreux : environ quatre cents dollars pour une bobine de dix minutes, et j'en avais une dizaine. J'étais conscient que le film n'existait pas, pourtant j'ai tout fait développer et trois fantastiques moments sont apparus : la rencontre avec Gopal, la fin du film et quelques images de la vie quotidienne à Bénarès. Une nouvelle obsession est alors née : retourner là-bas pour incarner l'idée de cette journée. Le film est alors devenu le désir de retrouver et reproduire l'émotion de ce premier moment que j'avais passé avec lui. Pour recréer cette journée, il m'a fallu quatre ans. Je ne pouvais y retourner que pendant une période précise, qui durait trois mois chaque année, pour être face aux mêmes conditions et certain que l'eau ne soit pas trop haute. Donc, pendant quatre ans, je suis parti plusieurs fois à la recherche de Gopal sans même savoir si c'était possible, et à chaque fois, nous recommencions le voyage sur le fleuve avec lui et je captais des instants de façon à recréer l'idée de cette journée fondatrice. Le film est donc vraiment l'histoire d'une rencontre, l'histoire d'une intense émotion vécue et, en quelque sorte, rejouée. Souvent, les spectateurs me disent que j'ai eu beaucoup de chance de trouver tous ces éléments en une seule journée. Ils y croient.

Vous avez tourné *Boatman* en noir et blanc, ce qui peut sembler paradoxal, l'Inde étant en effet un pays de couleurs vives. Quelles étaient vos intentions ?

Ma priorité, c'étaient les personnages. Je ne voulais pas que les couleurs de l'Inde interfèrent avec mon point de vue sur une relation. Tout devait venir de ceux que je rencontrais, sans distraction visuelle. J'ai donc cherché à créer une suspension et une image intemporelle, un film qui pourrait se situer n'importe quand et pour toujours. En voyant le film, vous pouvez difficilement situer son tournage dans une période précise. Jim Jarmusch a vu ce film par hasard et a pensé qu'il avait été fait dans dans les années 1950 par un cinéaste italien. Quand il est venu en Italie, il me cherchait et voulait et me rencontrer. Je pense être parvenu à ce que je voulais. Mais ça a aussi été un désastre pour trouver de l'argent. Ismael Merchant, un producteur indien, a vu et aimé le film alors qu'il n'était pas encore terminé, puis m'a dit : « Je te donne tout l'argent que tu veux pour finir, mais tu tournes en couleur. ». Mais je ne voulais pas céder car le film, finalement, parle de la mort. Il montre le seul endroit au monde où les vivants et les morts se mélangent, ce qui est particulièrement fascinant. Je ne voulais rien apprendre préalablement sur l'hindouisme mais m'en faire une opinion sur place, au contact de ceux qui le pratiquent quotidiennement. C'est pour cette raison que le film m'a pris tant de temps, dans la mesure où je devais comprendre une culture très éloignée de la mienne, qui implique notamment de surmonter le tabou de la mort que nous avons en Occident.

Dans *Boatman*, parmi les personnages que vous rencontrez, un Italien dont le pied a été écrasé par une moto semble coincé sur place. Il est l'écart, à la fois de Bénarès, de son pays et peut-être même du monde. Il rejoint à cet égard certains des personnages de *Below Sea Level*. Avez-vous une affection ou une attirance pour ceux qui sont en situation de marginalité ?

Je ne me pose jamais cette question. C'est une rencontre que j'ai faite, grâce à la chance. Cet homme est venu vers moi. J'étais assis sur le bateau, il s'est assis en face de moi et a commencé à me parler. J'ai eu le réflexe de le filmer. J'ai été littéralement submergé. Je voulais le revoir et je lui ai donné un rendez-vous au même endroit, quelques jours plus tard. Mais il n'est jamais venu, j'ai appris qu'il était mort le jour même d'une crise cardiaque. Il se considérait comme hindou, et j'ai donc été très triste d'apprendre un peu plus tard que son corps avait rapatrié en Italie. Sa place était sur le Gange.



El Sicario, Room 164

La mort est présente dans votre travail, que ce soit dans *Boatman*, mais aussi plus largement dans vos autres films. Dans *Fuocoammare, par-delà Lampedusa*, une scène se dé-

roule dans la cale d'un bateau secouru par la marine italienne, remplie de cadavres de migrants. Avez-vous des limites dans ce que vous montrez, qui correspondent à autant de limites morales et éthiques ?

Oui, constamment. Pour chaque situation. À chaque fois que vous allumez une caméra, c'est un combat avec les limites. Un combat moral, un combat éthique. Je suis très sensible à ces moments qui peuvent tout faire basculer, à commencer par les relations que vous avez avec ceux que vous filmez. On entend parfois que lorsque vous avez une caméra, vous êtes invisible : c'est totalement absurde. Je suis visible, très visible, je suis là, présent, très conscient de chaque image que la caméra enregistre. Je fais des choix en permanence. Je sais lorsque la caméra ment ou que quelque chose en face de moi est un mensonge. En face de moi, seuls deux mots sont importants : c'est *vrai* ou c'est *faux*. Je dois donc comprendre si ce que je filme est vrai, et je recherche cette vérité dans tous les domaines : dans l'art, dans une poésie, dans une nouvelle, dans une image quelle qu'elle soit. À chaque instant, vous devez décider si vous continuez à filmer ou si vous arrêtez et allez ailleurs.



Lorsque j'étais en Inde et que je filmais la mort, celle-ci était une constituante même de la vie, je ne pensais jamais que ma présence rompait cette logique. Dans *Fuocoammare*, filmer a parfois brisé quelque chose en moi car la mort y est le résultat de mauvais choix politiques. C'était parfois comme avoir devant les yeux une chambre à gaz durant la Seconde guerre mondiale, lorsque je constatais que la mort était la conséquence d'un système auquel ne peuvent échapper ceux qui tentent de fuir une tragédie et trouvent la mort au milieu de la mer. La question éthique se posait donc de manière cruciale : fallait-il filmer ou non ? J'ai décidé que le monde devait savoir, filmer est donc devenu un choix politique autant qu'éthique. Lorsque je montais le film, je pensais en permanence à ces images de mort. Comment arriver à son évocation pour ensuite faire une sorte de deuil, tout en respectant l'histoire que je racontais avec la population de Lampedusa ? Le montage a été très compliqué d'un point de vue émotionnel. Je devais assumer toutes les conséquences possibles de la représentation de la mort car je ne savais pas comment le film serait reçu par le public, et il était impératif d'éviter que ces images deviennent pornographiques.

La mort est également à l'œuvre dans *El Sicario, Room 164* : un tueur à gages, qui a travaillé pendant vingt ans pour le cartel de Juárez, témoigne face caméra, visage caché. Il raconte son travail et illustre ses propos en dessinant sur un carnet, jusqu'à une séquence d'illumination finale. Dans votre travail, l'évocation des moments les plus éprouvants pour le spectateur – les méthodes de torture dans *El Sicario, Room 164*, l'état physique des migrants qu'évoque le médecin dans *Fuocoammare* – passent-elles par le recueil de la parole ou l'interview ?

Une chose est très claire : je ne fais jamais d'interview.

***El Sicario, Room 164* consiste pourtant en une longue interview filmée.**

Non, c'est une confession. J'étais, pour ce film, dans la position d'un psychanalyste. Les mots de l'un de mes professeurs russes à la New York University Film School me resteront toujours en mémoire : « Ne fais jamais d'interview. C'est une approche négative. Tu poses dix questions, tu obtiens dix réponses, cela n'a aucun intérêt. Ne pose jamais aucune question, tu dois saisir la vérité sans y avoir recours. » C'est la chose la plus difficile et la plus essentielle lorsque je fais un film. Je ne coupe jamais à l'intérieur des prises, ce qui m'oblige à trouver une circularité dans la parole. Je dois établir un début, un milieu et une fin, comme dans une petite poésie. Pour *El Sicario*, c'était particulier, car je n'ai fait qu'une seule prise, et au montage, j'ai coupé lorsqu'il y avait une sorte de baisse de tension, ou un affaissement de la parole. Mais de ma-

nière générale, le montage n'est jamais interne à une prise, il se consacre au début à la fin du plan. La vérité que je recherche n'est pas écrite, elle doit venir de la réalité. Dans *Below Sea Level*, chaque moment est ainsi, c'est incroyable. Lorsque je filmais, j'avais l'impression de lire Walt Whitman ou Henry David Thoreau, j'étais constamment face à des personnes évoluant dans un monde où règne la beauté des mots et des images. Aucun écrivain n'aurait pu écrire ce que disent les personnages, personne n'aurait pu écrire un tel scénario. C'est ce qui fait de ce film un documentaire.

Sommes-nous en train de mener une interview, ou êtes-vous en train de vous confesser ?

Il n'est pas facile d'être face à un public et de parler de son travail, mais c'est important pour moi car cela me permet de prendre conscience de certaines de ses dimensions. C'est donc une confession. Vous êtes mon analyste.

Revenons sur le personnage du médecin dans *Fuocoammare*. Il fait le lien entre les deux histoires, celle des migrants et celle du jeune garçon, Samuele, et de sa famille sur l'île. À quel moment cette jonction vous est-elle apparue ?

L'histoire de ce film est celle de deux films qui ne se rencontrent jamais. Les spectateurs me demandent souvent pour quelle raison c'est ainsi. Et bien c'est ainsi, point. Pour vous expliquer, je dois faire un préambule. Il y a trois ans, lorsque l'opération Mare Nostrum a été lancée par l'armée italienne et que la zone maritime a été militarisée, la frontière a été déplacée de l'île de Lampedusa au milieu de la mer. Les migrants n'arrivent donc plus directement sur l'île. Avant cela, il existait des interactions entre les migrants et les îliens, qui les aidaient, leur donnaient des vêtements et de la nourriture. Désormais, tout a été institutionnalisé. Les arrivants sont emmenés depuis la mer jusqu'à Lampedusa, puis de Lampedusa en Italie. Ils restent seulement deux ou trois jours sur l'île. C'est pourquoi ces deux mondes ne se rencontrent pas, ils sont séparés par l'institution. Et le médecin en fait partie.

Je disais plus tôt que mes films sont toujours engagés par une rencontre avec des personnes ou des lieux – le passeur pour le film qui porte son nom, « Bus Kenny » pour *Below Sea Level*, le tueur à gages pour *El Sicario*, le périphérique de Rome pour *Sacro GRA* –, or pour *Fuocoammare* le médecin est la première personne que j'ai rencontrée. Le film était au départ une commande, on m'avait demandé d'aller à Lampedusa pour montrer l'île sous un autre angle que systématiquement associée à la tragédie des migrants, pour décrire son identité et celle de ceux qui y vivent. J'y suis donc allé et après trois semaines sur place, j'ai pensé qu'y faire un film serait très difficile et que je devrais renoncer. À cette époque, il n'y avait en plus presque pas de migrants car le centre était fermé pour être reconstruit, tout ce que j'avais donc en tête ne se présentait pas à moi. Le dernier jour de mon séjour – le dernier jour, encore une fois... peut-être dois-je attendre pour chaque film que le dernier jour arrive afin qu'une idée apparaisse –, j'avais une très forte bronchite et je suis allé à l'hôpital, où j'ai rencontré le docteur Pietro Bartolo. Nous avons discuté pendant deux heures, de tout sauf de ma bronchite, et à la fin de la discussion je lui ai dit que j'étais réalisateur. Il avait vu et aimé *Sacro GRA*. Il m'a dit que je devais vraiment faire un film sur Lampedusa, je lui ai répondu que je ne m'en sentais pas capable. Il m'a alors confié une clé USB, m'a ordonné de rentrer à Rome et d'en consulter le conte-





nu, car cela me ferait revenir. C'est ce qui s'est produit. Sur la clé, il avait archivé vingt ans de situations dont il avait été témoin. Tout était écrit, classé, photographié. J'ai vu des images que je n'avais vues de ma vie.

Je suis donc retourné à Lampedusa pour y faire le film, et j'ai décidé de m'y installer sans savoir pour combien de temps. J'ai dit à mes producteurs que je devais y vivre, que le film se ferait mais que je ne savais pas quand. Ils ont accepté. J'ai commencé à filmer, pendant un an. Le film a été sélectionné au festival de Berlin le 23 décembre 2015, j'étais toujours en train de le monter, sur place, mais je sentais qu'il manquait une scène avec le médecin. J'avais quelques moments avec lui mais qui n'étaient pas assez forts. Je me suis alors souvenu de la clé et je la lui ai rendue, en lui disant qu'il avait véritablement impulsé le film. Devant moi, caméra allumée, il en a fait défiler le contenu sur son ordinateur, et cette scène constitue le cœur du film. Le documentaire est un registre pour lequel il n'y a jamais de véritable fin, c'est toujours un *work in progress*. J'ai filmé cette scène le 17 ou le 18 janvier, et le film a été présenté à Berlin en février. Je devais boucler la boucle avec lui. Sans cette scène, il aurait été inacceptable de représenter la mort, je me serais senti mal à l'aise, indigne. Dans cette scène, le médecin accompagne l'émotion du spectateur, qui lui fait confiance. L'état émotionnel trouve soudainement un sens. La dimension dramatique de la mort peut alors rencontrer une certaine acceptation de la part du public, il me semble.

Vous bouclez également la boucle avec Samuele, le jeune garçon, qui ouvre et clôt *Fuocoammare* et prononce les mots qui donnent leur titre au film, « la mer en feu ». Vous filmez sa vie quotidienne, à la maison, à l'école, ainsi que celle de sa famille. Comment l'avez-vous rencontré et comment est-il devenu un personnage de cinéma ?

Je ressentais un besoin très fort de travailler avec des jeunes gens, avec des enfants, de onze ou douze ans, qui sont encore dans la découverte du monde. Une telle présence permettait aussi d'accepter le fait qu'il ne parle pas de la mort, des migrants, de la politique, et que moi-même je n'arrive pas en permanence avec cette question, en tout cas sur l'île. J'avais rencontré à Lampedusa quelqu'un qui m'aidait pour la logistique, puis nous sommes devenus très proches, à tel point qu'il m'a accompagné pendant un an et est devenu mon assistant, mon bras droit. Il s'appelle Pepino. Lorsque je lui ai dit que je voulais rencontrer un enfant, il m'a présenté Samuele, avec qui une complicité s'est tout de suite installée. C'est un garçon avec le corps d'un enfant et la pensée d'un homme d'un certain âge, à tel point que le médecin l'appelait « vecchierello » [littéralement : « le petit vieux »]. Lorsque je l'ai rencontré, il jouait avec sa fronde, il m'a dit « Regarde comme je suis fort. » et a touché une petite cible lointaine. Puis il s'est retourné vers moi : « Tu dois mener une vie passionnée. ». Cette phrase m'a marqué. Alors je l'ai suivi, sans nécessairement tourner chaque jour. Pendant deux ou trois semaines, je le voyais quotidiennement, parfois chez lui pour déjeuner, parfois à l'extérieur, je voulais le connaître avant de faire des images. Lentement, très lentement, les choses se sont mise en place, de petits événements se sont déroulés. Un jour, il a été pris de maux de tête, sa mère l'a emmené chez l'ophtalmologue, j'ai pensé qu'il fallait que je filme ce moment. Le médecin a diagnostiqué qu'il avait un « œil paresseux », j'ai trouvé que c'était une métaphore formidable pour le film. En permanence, Samuele m'emmenait ailleurs, ce qui permettait un transfert vers son monde, composé d'enne-

mis qu'il inventait et contre lesquels il devait se battre. C'est ce qui m'a permis d'aller au-delà de la question des migrants.

Au générique final de *Fuocoammare*, les noms de ceux qui ont existé à l'écran sont mentionnés « par ordre d'apparition », comme s'ils étaient comédiens, comme si vous désiriez entretenir une ambiguïté délibérée entre documentaire et fiction. C'est assez similaire pour *Sous le niveau de la mer*, car les noms ou surnoms des personnes sont indiqués à l'écran la première fois qu'ils apparaissent : Kenneth, Michael, Lily, etc. Vous avez vécu avec eux pendant plusieurs années. Comment les avez-vous rencontrés et comment ont-ils accueilli votre désir de les filmer ? Car c'est clairement dit dans le film : les raisons qui les ont conduits ici ne regardent qu'eux et ils tiennent à leur solitude.

J'ai vraiment fait partie de cette communauté. Entre *Boatman* et *Below Sea Level*, j'avais commencé un film que je n'ai jamais terminé car il a été confisqué par le producteur. C'était un désastre. J'avais passé deux ans dans le désert à filmer différentes histoires et soudainement, pour des raisons bureaucratiques que je ne veux pas évoquer pour ne pas avoir de procès, je me suis fait déposséder du film, j'ai perdu tout ce que j'avais tourné en Super 16. Mon temps, mon argent : tout a disparu. Je n'ai pourtant pas abandonné. Avant que j'y tourne, le désert américain représentait pour moi une limite, une essence, et j'avais entendu parler d'une communauté qui y vivait. J'étais déprimé, j'ai décidé d'aller là-bas en camping-car. J'avais un accent étranger mais personne ne m'a demandé d'où je venais, ce que je faisais, ce qu'était ma vie. Dans cette communauté, ils vivent le moment présent, sans poser de questions. À un moment, j'ai rencontré Bus Kenny, qui ne vivait pas très loin de moi. Nous avons commencé à passer beaucoup de temps ensemble, il m'est alors apparu que je pouvais commencer à tourner car il devenait mon complice et acceptait de se laisser filmer. Grâce à lui, j'ai rencontré les autres, à commencer par Lily, dont il était tombé amoureux, mais comme on le voit à l'écran leur relation est désastreuse. Progressivement, ma caméra et moi avons été acceptés.

Au début, la communauté manifestait beaucoup d'hostilité à mon égard, la caméra les dérangeait. Un matin, quelqu'un s'est même approché de chez moi avec une arme à feu, en me demandant de partir. J'avais une radio à ondes courtes dans mon camping-car, et chaque jour, pendant une heure le matin et une heure l'après-midi, tout le monde écoute la radio, pour savoir ce qui se passe. Je me suis donc présenté à toute la communauté, je leur ai exposé la raison de ma présence, je leur ai dit qui parmi eux je comptais filmer, et j'ai fait la promesse de ne pas filmer ceux qui ne me donneraient pas leur accord. Plein de petites voix ont ainsi accepté par l'intermédiaire de la radio. Dans mes films, je ne filme que les personnes avec lesquelles j'ai une relation d'intimité, c'est pourquoi je ne montre qu'eux à la fin de *Below Sea Level*. On peut avoir l'impression que Bénarès n'est pas très peuplée dans *Boatman*, que le périphérique de Rome n'est entouré que de quelques individus dans *Sacro GRA* alors qu'ils sont trois millions, ou que Lampedusa ne compte que six habitants alors qu'ils sont quatre mille : tout cela provient évidemment de mes choix de focalisation. Je recherche les archétypes, chaque personnage doit représenter ce qui ne peut être vu.



Répliques

Dans Below Sea Level, vous parvenez à accéder à des moments d'intimité physique entre certains personnages.

Faites-vous référence à la scène d'amour entre Insane Wayne et Bulletproof ?

Oui.

C'est arrivé par hasard. Je les filmais tous les deux, ensemble. Insane Wayne avait écrit une chanson pour Bulletproof, et je voulais être là lorsqu'il la lui chanterait la première fois. Il était nerveux, il disait qu'il n'avait pas de voix. Je lui ai dit de prendre son temps, je suis sorti fumer une cigarette, et quand je suis revenu, ils étaient en train de faire l'amour. J'ai filmé, ils savaient que j'étais là. J'ai cadré le visage de Wayne et son essence m'est apparue, telle une figure nietzschéenne. C'était vraiment lui, et il se fichait que je filme. Après cela, il a été capable de chanter la chanson et j'ai filmé ce moment émouvant. Il a une sorte de double personnalité, il est extrême dans tout ce qu'il fait. Je ne pouvais pas ne pas le filmer pendant ce moment.

Dans quelle mesure les migrants étaient-ils au courant de votre démarche, dans *Fuocoammare* ?

Il m'était très difficile de filmer le monde des migrants arrivant à Lampedusa, il m'a fallu beaucoup de temps pour placer une caméra entre eux et moi. Comme je l'ai déjà dit, pour filmer, j'ai besoin d'avoir un contact privilégié avec ceux qui sont en face de moi, et dans ce contexte, je ne pouvais pas établir de rapport dans la durée. J'avais toujours peur de voler quelque chose à ces migrants, c'est d'ailleurs pour cette raison que je les ai souvent filmés dans l'obscurité, pour ne pas imposer la présence de ma caméra. Il y a néanmoins deux séquences durant lesquelles j'ai pu avoir un contact plus direct et réel : celle de la fouille et celle pendant laquelle ils se font prendre en photo. Il n'y a qu'un moment, je pense, où j'ai pu avoir un contact privilégié, lorsqu'il y a un contact visuel, à travers la paroi du bateau. À cette époque, j'avais embarqué sur le bateau des garde-côtes, nous avons reçu un appel pour aller à la rescousse d'un bateau sur lequel soixante migrants étaient morts et trente avaient survécu. Avec ces survivants, j'ai pu discuter, pendant deux ou trois heures, sur le bateau puis dans le centre de rétention, où j'avais obtenu la permission d'entrer. Le lendemain, alors qu'ils étaient prêts à partir, ils m'ont invité à prier avec eux et à remercier l'équipe qui les avait sauvés. Je leur ai demandé si je pouvais filmer, ils ont accepté. C'était une sorte de mélange entre du gospel et du rap. Devant cette scène, j'ai pensé que là se révélait la vérité, le témoignage d'une tragédie, et qu'aucune interview n'aurait pu me procurer cette émotion. J'ai décidé, après cette prise, de ne plus filmer, à moins de faire une nouvelle rencontre singulière, ce qui n'est pas arrivé.

Cette scène de chant peut être rapprochée de celle du match de football : dans les deux situations, la vie reprend ses droits, terrasse la mort et se manifeste par une énergie collective.

Quand nous montions cette scène, le monteur m'en voulait beaucoup. Il adore le football, ce qui n'est pas du tout mon cas. Quand je filmais, je ne me concentrais donc pas sur les mouvements du ballon, je crois que c'est le match de football le plus mal filmé de l'histoire du cinéma... Quand ils arrivent à Lampedusa, les migrants sont portés par l'espoir. D'où qu'ils viennent – du Mali, du Niger, de Syrie, etc. –, ce qui les lie est la guerre. Or, ce moment autour d'un ballon représente une parenthèse pacifique. La tragédie reprend quand ils doivent faire face à toutes les procédures bureaucratiques, attendre parfois deux ans dans un centre pour obtenir des papiers. Mais ça, c'est un autre film.

Beaucoup de migrants arrivent d'Érythrée, où vous êtes né. Avez-vous envisagé d'y tourner un film ?

Les migrants viennent de plusieurs régions d'Afrique, et je ne voulais pas me focaliser sur une nationalité en particulier. Pour la plupart d'entre eux, il est très difficile d'obtenir le statut de réfugié, la réglementation européenne ou italienne ne le leur permet pas. Ceux qui viennent d'Érythrée veulent échapper à un service militaire qui durerait en quelque sorte toute leur vie. Dans le projet initial, il était question de faire le trajet de Lampedusa à la côte africaine. J'ai filmé les images les plus tragiques à la fin du mois d'août 2015, je pensais que j'allais tourner pendant encore six mois et que j'irais sur le continent africain pour suivre des migrants originaires de Libye et du Niger. Mais après avoir filmé les cadavres dans la cale du bateau, psychologiquement je ne me sentais plus capable de filmer, cette idée a donc été abandonnée. J'ai fait une pause pendant un mois, et j'ai décidé en octobre de commencer à monter le film. Toute la structure était très claire dans mon esprit mais je n'étais pas certain qu'elle fonctionnerait. Nous avons fait le montage d'octobre à janvier et il a pris son envol en février à Berlin.

Pendant le tournage de *Fuocoammare*, quels étaient vos rapports avec les garde-côtes ?

J'ai passé quarante jours dans le bateau, j'ai donc eu une relation très forte avec tout l'équipage, qui m'a aidé à accepter de filmer ce que je voyais. Filmer des gens au travail est difficile,

je n'ai pu le faire que grâce à leur soutien et à celui du commandant. Pour embarquer, il me fallait une autorisation, que j'ai mis six mois à obtenir, car généralement, ils ne l'accordent aux journalistes que pour une journée ou deux. Pendant une vingtaine de jours, ils m'ont mis à l'arrière, et nous n'avons croisé aucun autre bateau. J'avais donc du temps pour établir une relation avec chacun des quatre-vingts membres de l'équipage. Je mangeais avec eux, je dormais avec eux, je passais tout mon temps avec eux. Je filmais des moments de vacuité, de vide, j'avais l'impression d'être sur un bateau fantôme qui errait dans l'attente d'un hypothétique sauvetage. Lors de la deuxième moitié du temps que j'y ai passé, nous étions constamment au front, nous avons secouru des centaines de personnes. Je devais apprendre comment bouger, comment me déplacer, je ne filmais que quelques fragments chaque jour. Lorsque l'équipage apercevait un bateau, tout le monde changeait de tenue et s'activait, se préparait pour toutes les éventualités. J'étais très impressionné par ces tenues blanches, comme si des extra-terrestres portaient secours à d'autres extra-terrestres (« *aliens saving aliens* »). Certes, j'aurais pu filmer d'autres histoires à l'intérieur du bateau, avec l'équipage, mais je me serais éloigné de mon sujet. Tout ce que j'avais en tête était dicté par la réalité, je ne voulais pas m'en écarter artificiellement.

Sur plusieurs de vos films, vous êtes crédité comme réalisateur, comme directeur de la photographie et ingénieur du son. Comment travaillez-vous, concrètement, sur les tournages ?

Depuis *Boatman*, je travaille seul. Je ne serais pas capable de m'offrir les services d'une équipe technique, obtenir un budget à cet effet serait impossible. Je suis de toute façon attaché à l'idée de faire les choses par moi-même car c'est un moyen d'accéder à l'intimité et à la liberté que je recherche. Je peux choisir les moments auxquels je tourne, sans pression. Parfois, j'attends une lumière pendant deux ou trois semaines. Je ne peux pas filmer un ciel bleu immaculé, alors j'attends les nuages, ou la nuit pour les scènes d'intérieur. Parfois, je déteste filmer, physiquement, et je trouve des tas de raisons pour procrastiner. On m'a demandé une fois pourquoi j'aime filmer les nuages : pour moi, c'est simplement instinctif, mais j'ai répondu que pour moi, les nuages sont comme les tragédies grecques, dans le sens où ils ne modifient pas une histoire mais aident à les raconter.

Tous vos films évoquent une frontière géographique : le Gange, la proximité de la frontière mexicaine, le périphérique romain, Lampedusa. Est-ce conscient ?

Peut-être est-ce une recherche des limites, je ne sais pas. Je ne me suis jamais posé la question. Comme pour les nuages, je pourrais vous répondre de manière savante et réfléchie, mais ce serait vous mentir et renier mon attitude instinctive. Toute frontière est néanmoins un avant-poste : le désert en est un pour la liberté, Bénarès est une frontière entre la vie et la mort, c'est une séparation entre deux réalités. À Lampedusa, cette notion de frontière renvoie encore une fois à la mort ; plus on essaie de sauver de personnes, plus ces dernières seront nombreuses à mourir. C'est donc aussi la frontière entre la liberté et la tragédie. Italo Calvino disait que l'on trouve la vérité d'un endroit dans sa périphérie, dans ses extrêmes, dans son invisibilité. Je crois, en définitive, que c'est aussi dans les zones frontalières que l'on peut accéder véritablement à l'intimité et à l'intériorité de chacun.

Entretien réalisé par Nicolas Thévenin, dans le cadre d'une rencontre publique avec Gianfranco Rosi lors du 44e Festival International du Film de La Rochelle, le 6 juillet 2016

Traduction : Philippe Reilhac et Nicolas Thévenin

LA ROCHELLE
tourisme

« CARL TH. DREYER, CINÉASTE ET PHOTOGRAPHE » - FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE LA ROCHELLE

Dans le cadre de la 44e édition du Festival International du Film de La Rochelle, qui se tiendra du 1er au 10 juillet 2016, **les tours de la Rochelle accueillent une exposition consacrée à Carl Th. Dreyer, cinéaste et photographe dans la tour de la Lanterne et un court métrage dans la tour de la Chaîne du 1er juillet au 31 août 2016.**

Le Festival International du Film de La Rochelle, offre cette année aux festivaliers le bonheur de retrouver la totalité d'une œuvre majeure, référence d'un très grand nombre de cinéastes, celle du danois Carl Th. Dreyer. À la fois dans sa période muette (mais au Festival, toujours musicale avec Jacques Cambra au piano) et sonore. Un concert sera organisé à l'église Saint-Sauveur où « La Passion de Jeanne d'Arc »sera accompagnée par un jeune musicien, sur des orgues rénovées.

À la **tour de la Lanterne, l'exposition « Carl Th. Dreyer, cinéaste et photographe » sera présentée du 1er juillet au 31 août (exposition inclue dans le parcours habituel de la tour).**

À **la tour de la Chaîne, la projection du « Saphir de Saint-Louis » de José-Luis Guerin, réalisé en 2015 dans le cadre d'une résidence à La Rochelle,** sera proposée du **1er juillet au 31 août** (projection inclue dans le parcours habituel de la tour).

L'EXPOSITION

Du début du XXe siècle aux années soixante, **une cinquantaine de tirages photographiques originaux témoignent de l'existence de ce très grand cinéaste,** entièrement consacrée à l'amour du 7e art, grâce aux archives de la Maison du Geste et de l'Image à Paris.

Carl Theodor Dreyer est né le 3 février 1889 à Copenhague et est décédé le 20 mars 1968 à Copenhague.

Adopté en 1891 par la famille Dreyer, il fait ses débuts en tant que journaliste et exerce divers métiers entre 1906 et 1912. En 1912 il est engagé à la Nordisk Films Kompagni comme rédacteur d'intertitres, puis scénariste, monteur et enfin réalisateur.

Il réalise en 1918 son premier film « Le Président ». Carl Th. Dreyer a réalisé quasiment un film par an entre 1918 et 1925 : « Pages arrachées du Livre de Satan » (1919), « La Quatrième Alliance de dame Marguerite » (1920), « Il était une fois » (1922) ou encore « Aimez-vous les uns les autres » (1922), « Michael » (1924), et « Le Maître du logis » (1925). Le vice-président de la Société Générale de films, le Duc d'Ayen confie à Carl Th. Dreyer un manuscrit retraçant le procès de Jeanne d'Arc en 1431 et le cinéaste réalise en 1928 « La Passion de Jeanne d'Arc » incarnée par Renée Falconetti. Il met en scène dès 1932, son tout premier film sonore, « Vampyr ».

Pendant 10 ans, Carl Th. Dreyer se consacre à son métier de journaliste après plusieurs projets avortés et refus du cinéaste - notamment d'aller travailler en Allemagne pour Hitler. En 1943, il décide de revenir derrière la caméra en adaptant la pièce de Hans Wiers-Jennsen et Ann Pedersdotter, « Jour de colère ». L'année suivante il réalise « Deux êtres ».

De 1947 à 1954, Carl Theodor Dreyer réalise des courts métrages.

En 1952, l'Etat du Danemark lui confie la concession du Dagmar Teatret, dont il s'occupera jusqu'à la fin de sa vie.

En 1954, Carl T. Dreyer réalise le long métrage « Ordet » adapté d'une pièce de théâtre qui a remporté en 1955 le Lion d'Or à la Mostra de Venise.

Après une nouvelle pause de 10 ans, Carl Dreyer revient à la réalisation avec une nouvelle adaptation de la pièce (de Hjalmar Söderberg) « Gertrud » (1964), ce qui sera son dernier film.

Le marathon cinéphile du 44e Festival international du film de La Rochelle débute vendredi



La 44e édition du Festival international du film de La Rochelle (http://www.festival-larochelle.org/), un des plus grands rendez-vous de cinéphiles en France, débute vendredi pour dix jours, avec un hommage au documentariste Frederick Wiseman et une invitation à découvrir les femmes cinéastes turques.

Ce festival sans palmarès, qui dépasse chaque année les 80.000 spectateurs, propose aux amateurs quelque 200 films (fiction, documentaire, animation) originaires du monde entier à raison de cinq séances par jour, avec divers focus thématiques et en présence de nombreux réalisateurs.

Cette année, le Festival rend notamment hommage au cinéaste français Alain Guiraudie, dont le dernier film "Rester Vertical" était en compétition officielle au Festival de Cannes 2016, ainsi qu'au Suisse Barbet Schroeder, dont 14 films sont programmés.

Le documentariste américain Frederick Wiseman sera aussi honoré et présent à La Rochelle avec la diffusion de 14 oeuvres documentaires, des plus récentes "In Jackson Heights" (2015), "At Berkeley" (2013) aux plus anciennes "Tititcut Follies" (sur un hôpital psychiatrique de prisonniers, 1967), "High School" (consacré à une école secondaire de Philadelphie, 1968) ou "Welfare" (sur un centre d'aide sociale à New York, 1975).

Parallèlement, le Festival propose une plongée dans le cinéma turc, côté femmes, avec un focus sur les films de la réalisatrice Yesim Ustaoglu, qui viendra présenter sa filmographie.

"Dans certains pays peu favorables à la cause des femmes, beaucoup d'entre elles tournent. Nous en avions apporté la preuve en 2008 avec les cinéastes iraniennes et cette année, nous convions à découvrir onze films réalisés par six cinéastes turques", explique Prune Engler, Déléguée générale du Festival.

Côté animation, le festival a fait le choix d'explorer le "documentaire d'animation", dans la veine de "Valse avec Bachir" (Ari Folman, 2008) ou "Persepolis" (Marjane Satrapi, 2007). La Roumaine Anca Damian présentera notamment "Le voyage de Monsieur Crulic" (2011) et "La Montagne magique" (2015).

L'intégrale de la cinématographie, muette et sonore, de Carl Theodor Dryer (1889-1968), sera également proposée. Au total, 14 longs métrages et 8 courts métrages du maître danois seront projetés, dont "La passion de Jeanne d'Arc", présenté dans une église et accompagné par des orgues rénovés.

Des rétrospectives Jean Vigo (1905-1934) et Alberto Sordi (1920-2003), acteur majeur de la comédie italienne, seront également visibles. Une quarantaine de films récents, venus du monde entier et encore inédits en France, sont aussi programmés, dont une quinzaine projetés en présence de leurs auteurs.

Festival international du film de La Rochelle 2016

Du 1er au 10 juillet 2016, cette nouvelle édition du festival du film de La Rochelle reviendra sur la filmographie de Carl Theodor Dreyer, Jean Vigo, Barbet Schroeder, l'acteur Alberto Sordi et le documentariste Frederick Wiseman. Sans oublier quelques (mirifiques) bonus du côté de Sergio Leone, Arthur Penn, Paul Verhoeven, John Huston, William Wyler et bien d'autres. A moins que je me plante complètement au bac, et soit contraint de participer au rattrapage de début juillet, je suivrais ces festivités assidûment, avec critique ou annotation pour chaque film visionné... (sacré marathon en perspective !) Après tout, on bronze toujours mieux dans les salles obscures !

Programmation sélective. Ne sont répertoriés uniquement les films que j'ai envie de voir ou que j'ai déjà vu. Présentés par ordre de préférence avec en premier les films vus pendant le festival, et ensuite les films ratés (il faut savoir faire des choix...).

Session 2015 : http://www.senscritique.com/liste/Festival_international_du_film_de_La_Rochelle_2015/858433#page-1/



Il était une fois dans l'Ouest (1968)

C'era una volta il West

2 h 45 min. Sortie : 21 décembre 1968. Aventure et western

Film de Sergio Leone avec Charles Bronson, Henry Fonda, Claudia Cardinale

Séances de cinéma (1 salle)

10



Alien : Le 8ème Passager (1979)

Alien

1 h 57 min. Sortie : 25 mai 1979. Épouvante-horreur et science fiction

Film de Ridley Scott avec Sigourney Weaver, Tom Skerritt, Veronica Cartwright

10 8.1

La nuit des planètes interdites (version longue restaurée).

Mon premier visionnage d'Alien fut un de mes premiers chocs cinématographique dont je ne me suis toujours pas remis. Devenant instantanément l'un de mes films préférés, il n'a depuis au fil des années et des (nombreux) revisionnages pas baissé dans mon estime. Seulement, c'est en le revoyant sur grand écran que je réalise à quel point le film développe une aura de mystère et de nombreux effets de surprises qui se dissipent lorsqu'on le connaît par cœur. La tension n'est alors plus au firmament : c'est peut-être aussi parce qu'en grandissant, je suis moins impressionné par les procédés horrifiques.

Toujours est-il que ce film ne trône pas à la cinquième place de mon Top 10 pour rien : il reste à mon sens le plus beau, malsain et passionnant univers visuel de science-fiction du cinéma avec 2001. La même équipe que pour le projet avorté d'adaptation de « Dune » par Jodorowsky, composé de Giger, Moebius, Dan O'Bannon et bien d'autres a accompli un travail proprement hallucinant : décors, objets et bestiaire, du face hugger à l'alien lui-même rendent a eux seuls ce hui clos métaphysique et suintant délicieusement par tous les pores. Tout cela est par ailleurs sublimé par la réalisation de Ridley Scott, virtuose tout en servant essentiellement l'efficacité du récit. Mes très légères concessions de ci-dessus pourraient peut-être me faire préférer « Blade Runner » à ce film, un revisionnage me fera trancher.

Métaphore du viol, réflexion plus globale sur la sexualité notamment à travers le personnage androgyne de Sigourney Weaver et cet ordinateur de bord appelé « maman », il y a tellement à dire sur cet « Alien » qu'il faudra bien que je lui consacre un jour une critique avant de réhabiliter dignement ses suites, qui o,nt toutes une place de choix dans ma vie de cinéphile, bien que moindre par rapport à ce premier opus. Tout cela reste à méditer.



3

Fargo (1996)

1 h 38 min. Sortie : 0 mars 1996. Policier, drame et thriller

Film de Ethan Coen et Joel Coen avec Frances McDormand, William H. Macy, Steve Buscemi

Séances de cinéma (1 salle)

10

7.8

Soirée de fermeture, pour les 20 ans du film.

Little Big Man (1970)

2 h 19 min. Sortie : 23 décembre 1970. Historique et western

Film de Arthur Penn avec Dustin Hoffman, Faye Dunaway, Chief Dan George

Séances de cinéma (9 salles)

9



4

Restauration.

Revu pour l'occasion, du coup +1. Voir critique.

Lire la critique de Marius Jouanny



5

La passion de Jeanne d'Arc (1928)

1 h 47 min. Sortie : 21 avril 1928. Biopic, muet, drame et historique

Film de Carl Theodor Dreyer avec Maria Falconetti, Eugene Silvain, Andre Berley

8

8.0

Rétrospective Dreyer.

Voir critique.

SCSENSCRITIQUE

6

La Chair et le Sang (1985)

Flesh+Blood

2 h 06 min. Sortie : 30 août 1985. Romance et aventure

Film de Paul Verhoeven avec Rutger Hauer, Jennifer Jason Leigh, Tom Burlinson



8

7.5

Ressortie.

Voir critique.

Lire la critique de Marius Jouanny

7

Persepolis (2007)

1 h 36 min. Sortie : 27 juin 2007. Animation, biopic, drame et guerre

Long-métrage d'animation de Marjane Satrapi et Vincent Paronnaud (Winshluss) avec Chiara Mastroianni, Catherine Deneuve, Danielle Darrieux



8

7.6

Documentaire d'animation

Énième visionnage. Note inchangée : 8.

N'y connaissant rien en cinéma français, celui-ci reste l'un de mes favoris. Il faut dire que la maîtrise du fond comme de la forme en fait un cas d'école en matière de cinéma d'animation français. Le travail d'adaptation est intelligent tout d'abord : Marjane épure le récit autobiographique de sa bande dessinée pour n'en garder que l'essentiel, et se permet de rajouter certains éléments qui n'étaient pas dans l'œuvre originale : si bien que le film est parfaitement complémentaire à la BD, bien que celle-ci reste plus complète et poignante. Cette épure impose en tout cas un rythme au cordeau : la fluidité réside dans les transitions, l'humour irrésistible au milieu du drame, notamment par un langage peu châtié, et une bande-son particulièrement bien travaillée.

En passant sans complexe de la couleur au noir et blanc pour les changements d'époques, et à une épure stylistique encore plus prononcée pour les passages de narrations historiques, le film est dense, propose à la fois une lecture historique de l'Iran des années 70 à 90 et le parcours d'une femme, de son enfance à son adulescence. Formellement, c'est aussi une petite merveille : le savoir-faire visuel est prodigieux, impressionnant de simplicité, d'expression et d'efficacité. Le mérite n'est d'ailleurs pas entièrement dû à Marjane mais aussi à Vincent Paronnaud co-réalisateur du film, connu sous le nom de Winshluss pour sa casquette d'auteur de BD, autre grand auteur de la BD indépendante des années 2000. « Persepolis », se voulant à la fois universel, intimiste, drôle, émouvant, parvient à un résultat peu commun, lançant la carrière ciné d'une réalisatrice plutôt discrète depuis. « The Voices » qu'elle a sortie l'année dernière est néanmoins tout aussi inventif et réjouissant, et son prochain long-métrage est prévu pour l'année prochaine. Marjane ne s'est donc pas non plus éclipsée du paysage cinématographique après ce premier film, bien qu'elle ai malheureusement arrêtée la BD depuis 2004.

SENSCRITIQUE

8

Ta'ang, un peuple en exil entre Chine et Birmanie

(2016)

Ta'ang

2 h 28 min. Sortie : 26 octobre 2016

Documentaire de Wang Bing

Séances de cinéma (30 salles)



8

7.3

Vu à sa sortie cinéma.

Cela faisait pas mal de temps que je lorgnais de l'œil le travail du documentariste Wang Bing sans passer à l'acte : je le découvre enfin avec son dernier film tout juste sorti, « Ta'Ang ». Suivant le périple d'un peuple exilé en Chine par la guerre, le cinéaste pose sa caméra et la déplace sans relâche parmi ces familles dans la tourmente, proposant à la fois un document ethnographique et historique formidable, et une plongée presque intimiste dans la vie de ces femmes et ces enfants jetés au bord de la route. Peu habitué à une introspection aussi austère, je dois dire que le film ne m'a pas captivé de bout en bout : en continuant de filmer là où tout documentariste arrête la caméra, les longs silences, moments d'attente, d'autres dans l'obscurité quasi-complète. Wang Bing ne prend pas le spectateur par la main.

Mais sa démarche en devient purement et viscéralement cinématographique : pas de voix-off, pas d'effet de rythme artificiel, seulement des corps et des âmes dans une lutte vitale paradoxalement très douce, car basée sur l'inactivité permanente. Puis, la manière dont le conflit est évoqué en toile de fond, par des coups de fil aux proches et au détour de quelques regards inquiets, foudroie de subtilité. Mon seul regret est d'avoir suivi le destin de trop de familles pour m'attacher suffisamment à chacune d'entre elles. L'empathie est néanmoins présente, et se ressent à chaque seconde dans l'œil de Wang Bing qui, se faisant tout petit derrière sa caméra, propose un regard d'une modestie et d'une bienveillance irréprochable. Enfin, la dilatation du temps procure une sensation nouvelle, qu'il me tarde d'expérimenter à nouveau (avec « A l'Ouest des rails » par exemple, un autre film du réalisateur à la durée pharamineuse de 9 heures) : celle d'être petit à petit absorbé par l'exigence rythmique du documentaire, jusqu'à une osmose certes venant tardivement, mais d'autant plus marquante, au détour notamment d'une scène de vie nocturne éclairée par une seule bougie vacillante.

9

Dieu seul le sait (1957)

Heaven knows, Mr Allison

1 h 48 min. Sortie : 13 mars 1957. Drame

Film de John Huston avec Robert Mitchum et Deborah Kerr



8

7.2

Restaurations.

Voir critique.

SCSENSCRITIQUE

10

L'Héritière (1949)

The Heiress

1 h 55 min. Sortie : 6 octobre 1949. Drame et romance

Film de William Wyler avec Miriam Hopkins, Vanessa Brown, Betty Linley

Séances de cinéma (3 salles)



7

8.1

Restaurations.

« L'Héritière » nécessite indéniablement du recul pour comprendre l'engouement particulier qu'il suscite. En effet son classicisme est à double-tranchant. Au sens noble du terme, le film déploie une mise en scène léchée, aux beaux (bien qu'un peu rares) mouvements de caméras et un héritage théâtral qui rend les discussions vivantes et bien écrites. Mais la réalisation reste tout de même très sage, un huis-clos hollywoodien cloisonné dans tous les sens du terme : rien qu'en repensant à la virtuosité de Lumet avec son « 12 Hommes en Colère », on ne peut que repenser que les adaptations ciné de pièce de théâtres peuvent avoir bien plus de gueule et d'audace cinématographique. D'autre part la dramaturgie enchaîne les lieux communs : un père qui projette dans sa fille les traits de sa femme défunte, et une romance compliquée par la différence sociale des fiancés.

Dans son déroulement, pas grand-chose ne surprend d'ailleurs, et un ventre mou en milieu de métrage enrouille le rythme du film. Cependant deux éléments sortent le film de l'ordinaire : la première partie est très bien construite, grâce notamment à une actrice principale exceptionnelle. Se distinguant des canons de beauté de l'époque, elle joue l'ingénue timide et maladroite à la perfection. Puis, tandis que son rôle s'affadie par une romance convenue, on en vient à attendre beaucoup de la fin du film, avec l'espoir qu'il retombe sur ses pattes. C'est finalement le moins qu'on puisse dire : en prônant l'émancipation féminine (en 1949 !) la conclusion est comme une envolée de grâce et de singularité, contredisant une bonne partie du film, convenue et prévisible. Difficile néanmoins d'oublier que l'architecture du récit n'a rien de bien remuant, tout comme le travail de Wyler derrière la caméra : le revers de la médaille.

11

Dead Slow Ahead (2016)

1 h 14 min. Sortie : 5 octobre 2016

Documentaire de Mauro Herce

Séances de cinéma (3 salles)



7

6.8

Vu à sa sortie cinéma.

Voir critique.

Lire la critique de Marius Jouanny

SCSENSCRITIQUE

12

L'Argent de la vieille (1972)

Lo Scopone scientifico

1 h 58 min. Sortie : 30 novembre 1972. Comédie

Film de Luigi Comencini avec Joseph Cotten, Domenico Modugno, Antonella Demaggi

Séances de cinéma (1 salle)

7 7.8

13

Mustang (2015)

1 h 34 min. Sortie : 17 juin 2015. Drame

Film de Deniz Gamze Ergüven avec Güneş Nezihe Şensoy, Erol Afsin, Doğa Zeynep Doğuşlu

Séances de cinéma (4 salles)

7 7.6

Les femmes dans le cinéma turque

Voir critique, écrite lors de sa sortie ciné.

Lire la critique de Marius Jouanny

14

Général Idi Amin Dada : Autoportrait (1974)

1 h 32 min. Sortie : 23 juin 1974. Biopic et guerre

Documentaire de Barbet Schroeder avec Idi Amin, Fidel Castro et Golda Meir

7 7.8

Rétrospective Barbet Schroeder.

Voir critique.

Lire la critique de Marius Jouanny

15

Les Vitelloni (1954)

I Vitelloni

1 h 43 min. Sortie : avril 1954. Comédie et drame

Film de Federico Fellini avec Franco Interlenghi, Alberto Sordi, Franco Fabrizi

7 7.4

Mêlant subtilement la comédie et le drame sans que jamais l'un prenne le pas sur l'autre, ce long-métrage du début de la carrière de Fellini est pertinent à plus d'un titre. Convoquant la tradition des films de bandes adulescentes (dont il est un des films à l'origine ?) que le cinéma américain reprendra jusqu'à plus soif de « La Fureur de Vivre » à « American Graffiti », Ce « I Vitelloni » développe avec une relative égalité des jeunes adultes

SCSENSCRITIQUE

oisifs et épris de liberté dans l'Italie des années 50. Relative, car on aimerait voir accorder plus de place à Alberto Sordi tandis que le protagoniste central, contraint au mariage alors qu'il ne pense qu'à conter fleurette, se taille une part du lion démesurée dans le déroulement du film, et déploie un motif narratif un poil répétitif.

La réalité sociale est peu consistante, nous sommes assez loin du néoréalisme. Fellini ne s'empêche pas pour autant quelques scènes de rituels populaires ancrés dans la réalité, comme le mariage ou l'excellente scène du carnaval. On rit toujours de bon cœur, tout en restant un peu sur notre faim en ce qui concerne la dimension dramatique : si les non-dits sont efficaces, ils ne devraient pas être une fin en soi. Le script évite tout de même un moralisme de bas étage, ce qu'on pouvait craindre, et impose une conclusion remarquable. Alors que le cadet de la bande décide de partir à l'orée du jour sans prévenir personne, que son train prend de la vitesse, il regarde depuis sa fenêtre et voit successivement chacun de ses amis dormir dans son lit, par des mouvements de caméras les voyant passer comme depuis un compartiment de train. Une scène à la figure de style lourde de sens et de nostalgie, dévoilant le centre de la réflexion de Fellini, le temps qui passe et s'efface, et que retravaillera Visconti avec plus de maîtrise.

16

Toni Erdmann (2016)

2 h 42 min Sortie : 17 août 2016 Drame

Film de Maren Ade avec Peter Simonischek, Sandra Hüller, Michael Wittenborn

Séances de cinéma (8 salles)



6

7.1

Vu à sa sortie cinéma. Voir critique.

Lire la critique de Marius Jouanny

17

Titicut Follies (1967)

1 h 24 min Sortie : 3 octobre 1967

Documentaire de Frederick Wiseman



6

8.2

Rétrospective Wiseman.

Voir critique.

Lire la critique de Marius Jouanny

18

La Parole (1955)

Ordet

2 h 05 min Sortie : 10 janvier 1955 Fantastique et drame

Film de Carl Theodor Dreyer avec Henrik Malberg, Emil Hass Christensen, Birgitte Federspiel



6

8.3

SCSENSCRITIQUE

Rétrospective Carl Theodor Dreyer

Je dois dire être assez partagé en ce qui concerne pourtant le film le plus apprécié de la filmographie de Dreyer. Sa mise en scène si virtuose dans « La Passion de Jeanne d'Arc » perd une grand partie de sa consistance ici, dans une sorte de théâtre filmé austère et rudimentaire. Dans le même ordre, le jeu des personnages m'a aussi déçu : cet amorphisme inexpressif est creusé à un tel point que l'émotion peine à s'exprimer.
Mais l'interprétation des acteurs n'est que le reflet d'un propos plutôt touffu : celui encore une fois de la croyance. Au-delà des antagonismes entre protestants qui ne sont pas du tout le cœur du film, Dreyer démontre une ode à l'irrationalisme, à la foi éperdue pour le moins troublante, surtout en tant qu'athée convaincu. Loin de me laisser indifférent, le propos du film m'intrigue, sans que je puisse pour autant le percer complètement à jour : c'est aussi sa limite. Il me prouve tout de même par là qu'il n'est pas qu'affaire de bondieuserie. Il y a de quoi je pense réfléchir plus encore, un second visionnage sera peut-être bienvenu. Il reste qu'en tout le cas, je trouve que le film ne propose rien de bien remuant esthétiquement parlant : les plus belles scènes du film sont des scènes d'extérieurs, et elles sont bien rares.

L'Atalante (1934)

1 h 29 min. Sortie : 24 août 1934. Comédie dramatique

Film de Jean Vigo avec Gilles Margaritis, Jacques Prévert, Michel Simon



6

19

Rétrospective Jean Vigo.

Evacuons tout de suite les limites du métrage : oui, que ce soit dans ses procédés comiques, la qualité du son proprement épouvantable, où dans les quelques longueurs, « L'Atalante » a clairement mal vieillis.

Ceci étant dit, il s'en dégage un onirisme plutôt bienvenu et salvateur. Jean Vigo déploie une sorte de poésie austère, où le rythme figé rend ce road-movie en péniche parfois laborieux, mais parfois remarquable. Ce couple fraîchement marié, secondé par deux matelots pour une lune de miel sur La Seine est caricatural mais attendrissant. C'est moins dans l'écriture que dans les idées mise en scène que Vigo brille : rien que pour cette séquence de montage alterné réunissant les deux amoureux par l'esprit, d'une sensualité consommée, on peut dire que le réalisateur se veut novateur. Ce qui ne m'a pas empêché, dans d'autres scènes beaucoup moins inventives, de rentrer dans un état proche de la léthargie.

Taris, roi de l'eau (1931)

10 min. Sortie : 1931

Film de Jean Vigo



6

6.2

20

Rétrospective Jean Vigo.

Ce court-métrage de commande de Jean Vigo, qui introduisait la séance de « L'Atalante » du Festival du film de La Rochelle est formellement étonnant : le réalisateur, conscient de l'aspect fastidieux d'une présentation documentaire d'un nageur professionnel, redouble d'astuces visuelles et sonores qui sortent la réalisation de l'ordinaire : ralentis, défilement de la pellicule inversé, gros plans sous-marin presque troublants, ces 10 minutes montrent à quel point le réalisateur se soucie du langage cinématographique plus que tout.

SCSENSCRITIQUE

21

Vampyr, ou l'étrange aventure de David Gray

(1932)

Vampyr

1 h 23 min · Sortie : 6 mai 1932 · Muet et épouvante-horreur

Film de Carl Theodor Dreyer avec Julian West, Maurice Schutz, Sybille Schmitz



5

7.7

La proposition de Dreyer avec « Vampyr » était plutôt alléchante : un film impressionniste de vampires dans la lignée de « Nosferatu » que je n'ai toujours pas vu, honte à moi. Seulement, le film a été redécouvert par fragments et rafistolé tant bien que mal : la copie n'est donc pas très bonne, on ne différencie pour ainsi dire pas du tout le jour de la nuit, par exemple. En revanche, il est vrai que formellement on tient là quelques idées intéressantes et plutôt audacieuses pour l'époque : les jeux d'ombres, les vue à la première personne, et des décors mine de rien bien fichus. Tout est loin d'être parfait, le film reste très statique et sacrément mal rythmé, malgré sa brièveté (1h10) mais la coquille n'est pas vide non plus.

C'est d'un point de vue narratif que cela pêche : les personnages, situations et cartons explicatifs, que ce soit ceux qui racontent des événements ou ceux provenant d'un livre sur les vampires, sont très agaçants : le récit est sacrément laborieux. Deux scènes sortent un peu de l'ordinaire : celle de l'enterrement rêvé, et celle du silo à grain. Tout le reste est convenu, déploie de très grosses ficelles qui peinent vraiment à convaincre. Il est dommage que le film se complaise inconsciemment dans un tel ridicule tellement son potentiel visuel est parfois consistant. Finalement, j'en suis ressorti plus amorphe qu'épouvanté (ça fait pas peur du tout !) et plus agacé qu'émerveillé : il y avait pourtant moyen de ressentir tout l'inverse.

SUD OUEST
www.sudouest.com

Découvrez la grille complète du Festival international du film de La Rochelle



Bulle Ogier et Gérard Depardieu dans "Maîtresse" ©
Capture d'écran DailyMotion

VIDEO - Et le teaser en prime, dans lequel on entend la voix de Gérard Depardieu et Bulle Ogier

Le teaser du Festival international du film de La Rochelle propose une très belle mise en bouche. Le petit film commence par ces mots prononcés par **Gérard Depardieu** auquel répond **Bulle Ogier** :

Publicité

"Et vous, qu'est-ce que vous faites ?

Moi, il faut pas me poser de questions, parce que ou je mens, ou je ne réponds pas"

Et la musique commence. Ce dialogue est extrait du troublant film "Maîtresse" de Barbet Schroeder, fameux cinéaste suisse qui sera présent à La Rochelle pendant le Festival international du film, du vendredi 1er au dimanche 10 juillet. Il fait partie de ceux auxquels l'événement rend hommage. "Maîtresse" sera d'ailleurs projeté.

Télérama.fr

Les éphémères mémorables de Thierry Knauff

François Ekchajzer Publié le 30/06/2016. Mis à jour le 04/07/2016 à 10h59.



Film rare d'un cinéaste rare, "Vita Brevis", de Thierry Knauff, est au programme du Festival international du film de La Rochelle (du 1er au 10 juillet 2016). Une œuvre inclassable, d'une beauté saisissante.

Le cinéma est l'art d'engendrer des fantômes. De mettre des instants de vie à l'abri de la mort pour les représenter à l'envi, autrement dit leur restituer une part de présence au gré des projections. L'éphémère est son objet d'élection, propice à l'expression de sa nature et de sa vocation première.

L'éphémère est aussi un insecte, la plus ancienne des créatures ailées dont l'origine remonte à plus de 300 millions d'années. Son existence aérienne, après trois ans de vie larvaire, n'excède pas trois heures – le temps de s'accoupler pour engendrer d'autres larves vouées à un destin semblable.

Plus éphémère que nos vies, celle de l'éphémère a inspiré un film à Thierry Knauff, dont l'œuvre jouit d'une belle

réputation dans un petit milieu qui gagnerait à s'élargir. Sorti en salles dans quelques villes de Belgique où vit ce cinéaste rare, *Vita Brevis* sera visible au Festival international du film de La Rochelle le 3 juillet (à 10h15), mais aussi le 5 (à 17h) et le 10 (à 17h), précédé d'*A propos de Nice*, court métrage fameux de Jean Vigo et Boris Kaufman. Puisse un distributeur être tenté de le sortir en France. Que la beauté de ce moyen métrage touche un public à sa mesure. Quant à ceux d'entre vous qui se trouveront à La Rochelle ces jours-là, qu'ils se signalent ici ; quelques invitations attendent les premiers d'entre eux.

J'ai maintenant un aveu à vous faire. Je n'ai pas vu *Vita Brevis*. Du moins, pas tout à fait. Pas dans les conditions que son auteur juge nécessaires à sa bonne réception, et qui mènent Thierry Knauff dans les salles où ses films sont projetés pour vérifier les réglages et, si besoin, les corriger. Un peu à contrecœur, il m'a permis de découvrir *Vita Brevis* via un lien internet. Je l'ai donc « entrevu » coiffé d'un casque hi-fi et les volets clos, pour apprécier dans des conditions « acceptables » ses qualités tant sonores que visuelles.

Avec son titre emprunté à un aphorisme d'Hippocrate *(« Ars longa, vita brevis »)* et à des insectes sur lesquels Aristote a écrit dans son *Histoire des animaux*, *Vita brevis*, par sa facture, s'inscrit comme hors du temps. A rebours des usages dominants et des effets de mode, ce film en noir, en blanc et en une multitude de gris, qu'on ne saurait circonscrire à aucune catégorie (fiction, documentaire, animalier, essai...) et dont la durée même (39 minutes) ignore les standards et les lois du marché, nous invite à la découverte progressive d'un phénomène naturel, dont il transmet l'émerveillement en usant pleinement de moyens propres au cinéma.

On n'y entend pas un mot, pas plus qu'une note de musique, mais la nature frémissante des bords de la rivière Tsiza, affluent du Danube où, chaque été, des millions d'éphémères voient le jour et s'épuisent quelques heures à se perpétuer jusqu'à perdre la vie, à se changer en nourriture à poissons. Spectacle magnifique et tragique, dont le film rend compte à travers le regard d'une fillette qui joue encore avec un rien (un oisillon tenu entre ses paumes, une larve d'éphémère nouée au bout d'une ligne...), mais ne sera bientôt plus une enfant.

Mouvement dans les feuillages, ondulations à la surface de l'eau, chants d'oiseaux, cris d'insectes, ouverture d'un tronc creux faisant office de boîte à trésors, passage d'un biplan hitchcockien dans le ciel, mue laborieuse d'un insecte... Chaque événement que le film porte à notre attention nous invite à la découverte d'un monde de sensations dont l'intensité croissante

soutient notre intérêt sans qu'il soit nécessaire d'injecter dans le film un quelconque argument. Jusqu'au spectaculaire vol nuptial des éphémères, animés d'une frénésie sexuelle dont Thierry Knauff traduit l'exubérance avec un art qui n'appartient qu'à lui et se passe du verbe. Un art de la sensation comme on en connaît peu, qui fait une place au spectateur dans l'espace du film, l'y accueille pour y vivre une expérience certes éphémère, mais mémorable.

Télérama.fr

Au Festival du film de La Rochelle : soleil, calamars et cinéphilie

Caroline Besse Publié le 11/07/2016. Mis à jour le 23/07/2016 à 10h55.



Le Festival a fermé ses portes dimanche 10 juillet soir, après dix jours animés d'une très riche programmation. Nous sommes allés voir et écouter...

Deux mois après l'ouverture du Festival de Cannes, il est doux d'humer l'ambiance conviviale et détendue du Festival international du film de la Rochelle, plus proche de celle du Festival du Court métrage de Clermont-Ferrand, où public, invités et journalistes se mélangent dans les files d'attente d'avant projections... On a ainsi aperçu le réalisateur Alain Guiraudie, à qui le Festival rendait hommage, assister à la projection d'*Alien*, lors de la soirée « Nuit des planètes interdites » où se mêlaient aussi John Carpenter et Mario Bava sur l'immense écran de la Grande salle de la Coursive, salle de spectacles et centre culturel au cœur de la ville. Et, pendant la pause déjeuner, il était tout aussi doux de

savourer une assiette de calamars à la plancha, face au port où brillait un soleil d'été. Retour sur cinq impressions fortes de cette 44e édition.

Italie

L'une des trois rétrospectives était cette année consacrée à l'acteur et réalisateur Alberto Sordi, et c'est forcément aussi le cinéma italien qui était à la fête, avec une sélection de films de Luigi Zampa, Nanni Loy ou Mario Monicelli. Vendredi, la projection de *La plus belle soirée de ma vie* (pour le plaisir, *La più bella serata della mia vita*, en italien) a fait salle (archi) comble. Dans ce film d'Ettore Scola (1972), Sordi incarne un bourgeois de l'espèce lâche, veule et sûr de lui, et surtout de son charme... Qui succombe à une mystérieuse et sublime motarde en cuir noir qu'il suit à travers les montagnes suisses. Après être tombé en panne, il trouve refuge dans un étrange château où les pensionnaires, d'anciens juges réputés, lui proposent un drôle de jeu : faire son procès... car pour eux, *« de toutes les maladies de la vieillesse, la retraite est ce qu'il y a de pire »*. Les éclats de rire ont fusé... et les gorges se sont aussi serrées.

La phrase

— *« 100 millions de lires, ça fait 13 kilos ? »*, s'interroge notre anti-héros, au moment de faire peser le tas de billet qu'il souhaite déposer sur son compte en banque... suisse, évidemment..

Guiraudie

Samedi soir, nous avons donc aperçu le réalisateur Alain Guiraudie assister à la projection d'*Alien*, le tout premier, l'originel, celui de Ridley Scott, celui de 1979, dans une belle copie restaurée, qui conserve, malgré les presque quarante ans d'existence du film, tout son pouvoir de terreur intact. Car Guiraudie, en compétition à Cannes avec son cinquième long métrage, *Rester vertical*, était, comme Barbet Schroeder et Frederick Wiseman, « hommagé » à La Rochelle. *« Je me trouve un peu jeune pour ça... mais je suis content pour Schroeder et Wiseman*, nous explique-t-il en riant lors d'un entretien qu'il nous a accordé pour revenir sur sa riche filmographie [interview à venir sur Télérama.fr], *mais évidemment, c'est un honneur ! »*

Guiraudie était vendredi après-midi au centre d'une rencontre animée par le journaliste Philippe Azoury. Décontracté, le cinéaste a expliqué être *« attaché à [sa] singularité. Je n'ai jamais eu envie de faire pareil que les autres. (...) Mon envie de cinéma vient de la télé, des péplums, des westerns, de Tarzan : j'aimais la dimension mythologique du cinéma »*, a-t-il encore expliqué, avant de revenir sur son engagement politique qui a commencé au lycée, *« en même temps que sa découverte du cinéma militant. Le cinéma d'Yves Boisset, comme* La Femme flic, *Costa-Gravas... La fiction de gauche qui dénonçait les injustices sociales »*, se remémore-t-il.
Une rencontre marquée par l'humour du cinéaste, qui concède que dans son film *Ce vieux rêve qui bouge*, projeté à La Rochelle, *« la proportion de gens titillés par l'homosexualité est peut-être un peu plus grande que la réalité »*.

La phrase

— *« Pasolini, ça m'est toujours passé au dessus de la tête. Regarder un film de Pasolini en entier, j'ai du mal.* Accattone, *oui,* L'Evangile selon Saint-Matthieu, Œdipe roi, *oui. Mais* Théorème, *quand il se barre dans la montagne, c'est terminé. »*

Harmonie

Pendant le week-end, deux ciné-concerts, programmés dans le cycle « Musique et cinéma » ont donné lieu à deux très belles projections. Vendredi après-midi, le pianiste Jacques Cambra a joué sur un film de Carl Th. Dreyer, projeté en 35 mm. Le cinéaste danois était en effet lui aussi à l'honneur du festival, avec une rétrospective et une exposition de photos installée dans la Tour de la Lanterne, qui surplombait les installations en cours des Francofolies de la Rochelle inaugurées le week-end prochain.

La magie du piano donnait ainsi, comme par miracle, la parole au film muet *La Quatrième alliance de Dame Marguerite*. Dans ce film de 1921, le cinéaste met en scène un village norvégien de 1600, où un jeune homme sans le sou qui aspire à devenir pasteur du village, épouse la veuve du pasteur, âgée de 70 ans... Ce qui provoque une succession de gags sur fond de réflexions poignantes sur l'ambition et l'honnêteté. Un petit incident technique a interrompu la projection pendant quelques secondes, mises à profit par le pianiste pour improviser avant de retomber sur ses pattes, tel un chat...

La phrase

— *« C'est à cause d'un hareng. Il m'a tellement chamboulé que je l'ai demandée en mariage »*, explique le jeune homme à sa jeune amoureuse, pour justifier son improbable geste.

Le lendemain soir, c'était un autre film tout aussi rare, mais au statut convoité de culte, *Carnival of Souls*, réalisé par Herck Harvey (1962), d'être magnifiquement mis en musique par les deux musiciens du duo Invaders, Nicolas Courret et David Euverte. Un concert avec batterie, clavier et orgue électronique, faisant merveilleusement écho au film, dans lequel une jeune femme, organiste, victime d'un terrible accident de voiture, s'en sort miraculeusement mais se voit hantée par un esprit, figuré par un homme terrifiant. A la fin du concert, les musiciens prennent le temps d'échanger avec le public pour décrire la musique du film, entièrement jouée à l'orgue : *« C'est une musique originale, très mystérieuse, aux couleurs très années 60. L'idée était de concevoir ce ciné-concert comme une nouvelle BO (...) Ce film – un bide à sa sortie – a vécu longtemps après et influencé de nombreux cinéastes, dont David Lynch, John Carprenter, ou George Romero pour La Nuit des morts-vivants. »*

La phrase

— *« Nous avons une organiste qui sait toucher les âmes »* – le prêtre de l'Eglise qui engage la jeune femme, après son accident.

Roumanie

Outre *Baccalauréat*, de Cristian Mungiu, issu de la sélection cannoise, comme plusieurs films programmés à la Rochelle, à l'image de *Victoria*, de Justine Triet, en clôture dimanche, un autre film roumain un peu particulier était programmé : le documentaire animé *Le voyage de monsieur Crulic*, réalisé en 2012. La projection a eu lieu samedi matin, en présence de la réalisatrice, Anca Damian, qui a introduit le film avec humour : *« Si on lit le synopsis, sur un prisonnier qui entame une grève de la faim, ce n'est pas vraiment comme ça qu'on a envie de commencer une journée, alors merci d'être là ! »*
Le film est en effet inspiré de l'histoire vraie d'un jeune homme de 33 ans accusé du vol du portefeuille d'un procureur polonais et jeté en prison où il entamera une grève de la faim qui lui sera fatale, face à l'indifférence et la brutale absurdité de l'administration pénitentiaire. Le décès du jeune homme avait conduit à la démission du ministre des Affaires étrangères roumain.

Télérama.fr

La phrase

— *« Premièrement, je suis mort »*

Rugby

Le sport est rarement à l'honneur dans les festivals de cinéma. Exception faite avec *Mercenaire*, présenté cette année à Cannes à la Quinzaine des Réalisateurs, qui raconte l'arrivée en métropole d'un jeune Wallisien promis à un avenir radieux dans le rugby. Mais son odyssée ne se passe pas tout à fait comme prévu... Après la projection, le réalisateur, Sacha Wolf, a raconté la présentation du film en Nouvelle-Calédonie. *« La réaction de la communauté wallisienne a été très forte. Les vieux ont du mal avec ce qui est montré dans le film, de voir les jeunes en rupture avec les traditions... Mais les jeunes, qui d'habitude de taisent, ont beaucoup soutenu le film. »*

La phrase

— *« Abraham, ton pilier de 140 kilos, qui en a perdu 20 dans l'avion, en tongs, en short, qu'est-ce que tu veux que j'en fasse ? »*

Tous les propos contraires à la loi sont proscrits et ne seront pas publiés. En postant votre avis, vous autorisez la publication de votre contribution, en ligne et dans les pages de Télérama. Une orthographe et une mise en forme soignées facilitent la lecture (évitez capitales et abréviations).

Time Out

Yeşim Ustaoğlu La Rochelle Film Festivali'nin odağında

Cannes'ın ardından Fransa'nın en saygın film festivali sayılan La Rochelle bu yılki keşif bölümünü çağdaş Türkiye sinemasına ayırıyor.



Muammer Yanmaz

Cannes'in ardından Fransa'nın en saygın film festivali sayılan La Rochelle bu yılki keşif bölümünü çağdaş Türkiye sinemasına ayırıyor. Bölümün odağındaysa çok yakında yeni filmi 'Tereddüt' ile izleyici karşısına çıkacak olan Yeşim Ustaoğlu var. Yönetmenin 'Bulutları Beklerken', 'Sırtlarındaki Hayat', 'Pandora'nın Kutusu' ve 'Araf' filmleri festivalin keşif bölümünde gösterilecek.

Detaylar için: www.festival-larochelle.org (http://www.festival-larochelle.org)

toutelaculture.com

200 ÉCRANS NOIRS POUR LA VILLE BLANCHE : FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE LA ROCHELLE

Du 1er au 10 juillet, La Rochelle vivra au rythme de la 44ème édition du Festival International du Film. Sur 14 écrans, à raison de 5 séances par jour (de 9h45 à 22h15), le festival présente environ 200 films de fiction, des documentaires, des films d'animation, originaires du monde entier, dans tous les formats. Prune Engler, programmatrice de l'événement, nous donne quelques clés du plus cinéphile des festivals.

Votre édito s'ouvre sur une note féministe en pointant du doigt la précarité de la place de la femme dans l'industrie du cinéma, en occident comme partout ailleurs. Est-ce la raison d'être de votre focus dédié aux femmes cinéastes turques ?

Oui mais entendons-nous bien : nous ne programmons pas ces films car ils sont uniquement réalisés par des femmes mais surtout parce qu'ils sont bons. Il y a tellement de pays dans le monde où les femmes ne sont pas autorisées à être réalisatrices. À l'image de la tendance mondiale, les cinéastes turques choisissent de traiter de la thématique de la famille. Ce cadre, souvent lieu clos, leur permet de démonter le mécanisme d'une société réservée aux hommes. Les relations mère/fille, père/fille (cf. : *Mustang*) y sont auscultées. La maison est décrite comme un laboratoire où s'exerce – ou pas – la démocratie, l'affection. Ces films sont de belles analyses d'une société turque encore tiraillée entre la modernité et la tradition.

L'événement majeur de cette édition est sans conteste la diffusion de tous les films de Carl Dreyer en ciné-concerts au piano. Que représente pour vous le cinéma de cet artiste danois ?

Dreyer est un immense cinéaste qui a réalisé bon nombre de films parfaits. Je pense à *Ordet* que j'ai revu récemment. Je pensais le parcourir d'un œil distrait mais dès les premières images j'ai été happée par la beauté du film. Chaque plan est parfait et il est impossible de résister à la beauté des films de Carl Theodor Dreyer. L 'équipe du festival a donc souhaité lui consacrer une rétrospective : les films muets tournés entre 1918 et 1932 puis les parlants à compter de *Vampyr*. Ce réalisateur est passé avec aisance au parlant. Il est vrai qu'il y a peu de dialogues dans ses parlants mais son cinéma est suffisamment solide pour se passer de mots. Et je pense là à la lumière, la mise en scène, le cadrage de *La Passion de Jeanne d'Arc* qui en fait un chef d'oeuvre.

Jean Vigo, Alberto Sordi... cette édition met la lumière sur un cinéaste un peu oublié et un acteur italien sous-estimé. Comment analysez-vous le fait que la poésie du réalisateur et l'humour de Sordi aient disparu des écrans ...

Ces deux artistes ont des statuts différents. Jean Vigo n'a jamais vraiment été oublié. Il est vrai que ses films ont été mal reçus à leur sortie. Disparu bien trop tôt, les cinéphiles l'ont assez vite réhabilités. Le festival ne prétend donc pas réparer une injustice ou une incompréhension car Vigo est sacralisé depuis bien longtemps. Par contre il apparaissait important à l'équipe que les jeunes découvrent des films aussi précieux que *L'Atalante*. Concernant Alberto Sordi, il n'a jamais été apprécié à sa juste valeur en France. En Italie il était une immense star, célébré pour ses talents de comédiens – et pas uniquement comiques – mais ici nous lui préférions Vittorio Gassman ou Marcello Mastroianni. Le festival donne à voir à son public des œuvres bien souvent oubliées.

Alain Guiraudie « jeune cinéaste » se voit honorer d'un hommage. L'intégrale de son œuvre – 7 long métrages – sera diffusée. N'est-ce pas un peu tôt au regard des deux autres hommages du festival : Barbet Schroeder et Frederick Wiseman ?

Pas du tout. N'oubliez pas qu'Alain est bien plus jeune que Barbet et Frederick d'où une filmographie plus ténue. Je lui souhaite d'ailleurs une carrière aussi prolifique. C'est un cinéaste que j'aime beaucoup. Pour son ampleur, son aisance... *L'inconnu du Lac*, sorti en 2013, lui a permit de rencontrer un vaste public. Le côté thriller y a été certainement pour beaucoup. Avec *Rester vertical*, il revient à un style plus « Guiraudie ». Ce réalisateur explore librement des territoires de la sexualité peu abordés dans le 7ème art, de plus avec une rare délicatesse. Sa façon de parler de l'homosexualité est délicate, à la fois frontale, comique et sensible, ce qui la rend accessible à tous, les hétérosexuels en premier lieu. C'est important qu'un tel réalisateur existe : je salue son courage, son humour. C'est une évidence qu'on lui rende hommage, non ?

Son *Inconnu du Lac* avait soulevé de vives polémiques, idem pour *La Sociologue et l'ourson* programmé dans votre focus documentaire animé. *Mustang* a également occasionné quelques étincelles. Vous aimez ce cinéma qui aime à gratter là où c'est sensible ?

Forcément. C'est pour cela que j'aime le cinéma. Car il nous permet de nous ouvrir sur le monde, de garder les yeux ouverts sur nos sociétés. Ses avancées, ses travers ... On prend le pouls du monde dans les salles noires. Il y a le cinéma du divertissement, qui fait rire, c'est très bien mais regardez *Mustang* par exemple qui montre ce que vivent les jeunes femmes en Turquie, leur vie inexistante hors mariage. En 2016, c'est impensable. Ce film montre, dénonce certainement et c'est qui fait l'importance et la beauté de l'oeuvre. Concernant *La Sociologue et l'ourson*, je sais que le maire d'Argenteuil l'a interdit de diffusion. Certainement sans l'avoir vu. Ce documentaire

est passionnant, réalisé sans moyens. Il fait le point sur l'histoire mouvementé de la Loi du mariage pour tous en mettant en scène des jouets, des Legos, de la pâte à modeler. Cela pourrait être austère mais c'est merveilleusement ludique, en tout point exemplaire.

44 films composent votre sélection Ici et Ailleurs. Comment la conçoit-on ?

Très facilement puisqu'il s'agit des coups de cœur de l'équipe sur les sorties les plus récentes. Contrairement aux autres focus du festival, ces films n'ont pas de liens entre eux. C'est assez chamarré : Asie, Europe, Amérique ... tous les films que nous avons aimé en 2015 et 2016 sont ici réunis. Certains sont inédits et diffusés qu'une seule fois. Tous les autres le seront toujours trois fois pendant le festival. Ici et Ailleurs est une vitrine du cinéma mondial actuel, forcément subjective mais qui plaît bien à nos spectateurs. Cette programmation se complète avec le reste de l'édition et le public compose aisément son menu entre un film hommage, un restauré et une nouveauté 2016.

Pouvez-vous nous en dire plus sur cette *Nuit des Planètes Interdites* ?

Ce rendez-vous est très apprécié du public. Il a lieu dans la grande salle de La Coursive où se retrouvent plus de 1 000 personnes. La réception de la programmation y est toujours festive. Cette année nous diffusons 3 films : *Alien, le 8ème passager* de Ridley Scott que beaucoup d'entre nous ont vu mais sans doute jamais sur grand écran. Il s'agit là de la version director's cut. Puis *Ghost of Mars* de John Carpenter. Ce réalisateur, à qui nous avions consacré une nuit entière l'année dernière, plaît beaucoup au public. C'est un cinéaste libre, très intelligent. Puis enfin *La Nuit des Vampires* de Mario Dava, film de 1965. C'est aussi kitsch qu'amusant et c'est une avant-première car le film va ressortir très prochainement.

http://www.festival-larochelle.org

ubacto.com

La Rochelle : l'affiche et les grands thèmes du 44e festival international du film du 1er au 10 juillet 2016

Comme chaque année, le festival international du film de La Rochelle offrira pendant dix jours, un programme aussi éclectique qu'exigeant qui séduira les cinéphiles avertis comme les curieux. Sans compétition mais toujours avec passion, le rendez-vous invite le public à explorer les époques et les genres au gré de quelque 250 oeuvres proposées dans différents lieux, des salles du Dragon CGR côté vieux port à d'autres plus intimes ou plus insolites, cachées au centre-ville.

L'équipe du festival a dévoilé son affiche 2016 ainsi que les grandes lignes de sa programmation en attendant de mettre en ligne son programme complet et détaillé qui sera disponible à l'adresse **festival-larochelle.org**.

Parmi les cinéastes présents, sont déjà annoncés

- ***Barbet Schooeder***, cinéaste d'origine Suisse né à Téhéran a tourné ses films aux quatre coins de la planète avec des acteurs et actrices très différents, de Bulle Ogier qui est également son épouse à l'avocat controversé Jacques Vergès en passant par Idi Amin Dada et Michael Keaton...

- ***Frederick Wiseman*** : le grand documentariste américain né en 1930 viendra lui-même présenter les films documentaires fascinants qu'il a réalisés sur l'Université de Berkeley, Central Park, la Comédie française, l'Opéra de Paris ou la National Gallery, etc.

- ***Yesim Ustaoglu*** née en 1960 ainsi que d'autres ***femmes cinéastes turques*** seront les révélations de cette édition 2016. Leurs oeuvres explorent la scène intime et familiale de leur pays, révélant ainsi les contradictions et les conflits qui bouleversent la Turquie.

Hommages et rétrospectives

- Le festival invite à (re)voir toute l'oeuvre de ***Carl T. Dreyer*** entre "Vampyr" et "La Passion de Jeanne d'Arc", ses films muets qui seront accompagnés au piano et le début du cinéma parlant.
- ***Jean Vigo***, génial cinéaste éphémère des années 1930, mort bien trop jeune ainsi que son compositeur, Maurice Jaubert qui répondait avec des mélodies à la poésie de son cinéma.
- ***Alberto Sordi : le comédien***, merveilleux interprète de Fellini, Risi, Monicelli, Comencini ou Scola qui a incarné tout au long de sa carrière des héros veules et sympathiques, lâches et hilarants.
- En avant-première, des ***restaurations récentes*** de films marquants comme "Masculin, Féminin" de Jean-Luc Godard ou "Mémoires du sous-développement", un trésor cubain signé Tomás Gutiérrez Alea.

- ***Focus sur le documentaire d'animation d'Anca Damian***, réalisatrice roumaine surdoué, auteur notamment "La Montagne magique"). - Voir et revoir également : "Valse avec Bachir", "Persepolis" ou "L'image manquante".

- ***Jeune public*** : trois séances par jour sont dédiées aux enfants avec films d'animation tchèques pour les petits et de grands classiques pour comme "Les Aventures de Pinocchio" de Luigi Comencini dans une version récemment restaurée pour les plus grands.

- ***Toujours au programme*** : la sélection internationale de films récents, des avant-premières, un Retour de flamme, une leçon de musique, des concerts, une nuit blanche, dla projection des films d'ateliers réalisés au cours de l'année, des travaux d'étudiants. De quoi, pendant 10 jours, agrémenter les quelques 250 films programmés dans les salles du vieux port de La Rochelle !

Radios – Télévisions

Radios

Europe 1 / Taddei Social Club diffusion le 30 juin
Annonce du festival dans une interview Marina Foïs

France Bleu La Rochelle / Cap à l'Ouest diffusion le 26 juin
Interview de Prune Engler

France Bleu La Rochelle / C'est la vie diffusion le 30 juin
Interview de Prune Engler

France Bleu La Rochelle / Ca vaut le détour diffusion le 1er juillet
Interview de Fabrice Cazeneuve

France Bleu La Rochelle / Balladeur de l'été diffusion le 4 juillet
Interview de Sébastien Marnier

France Bleu La Rochelle / Balladeur de l'été diffusion le 4 juillet
Interview de Prune Engler

France Bleu La Rochelle / Balladeur de l'été diffusion le 4 juillet
Interview de Stéphane Lerouge

France Culture / Ping Pong diffusion le 30 juin
Annonce du festival dans une interview de Benjamin Biolay

France Culture / La grande table diffusion le 4 juillet
Interview d'Anca Damian

France Culture / Les Matins diffusion le 5 juillet
Interview «Coup de fil» avec Prune Engler

France Info / La Matinale diffusion le 1er juillet
Annonce du Festival et interview de Prune Engler

France Inter / Boomerang avec Augustin Trapenard diffusion le 1er juillet
Annonce du festival dans une interview Marina Foïs

France Inter / Le 7/9 de Patrick Cohen diffusion le 4 juillet
Nicolas Seydoux (Président de Gaumont), invité de La Matinale

France Inter / Le 7/9 de Patrick Cohen diffusion le 4 juillet
Reportage au Festival

France Inter / Le Mag de l'été diffusion le 4 juillet
Interview de Jérémie Elkaïm avec annonce de l'émission spéciale du Festival mardi 5

France Inter / Le Mag de l'été diffusion le 5 juillet
Emission spéciale avec Alain Guiraudie, Thomas Scimeca et Céline Fuhrer

Nostalgie La Rochelle diffusion le 1er juillet
Annonce du Festival

Radio Collège diffusion le 7 juillet
Emission spéciale avec Sophie Mirouze, Michel La Veaux (cinéaste)
et des étudiants de Culture Lab

RCF diffusion le 7 juillet
Emission spéciale avec Frédéric Wiseman, Sébastien Marnier et Marina Foïs

RTL / A la bonne heure avec Stéphane Bern diffusion le 1er juillet
Annonce du festival dans une interview Marina Foïs

Télévisions

Ciné + / Tous cinéma diffusion le 16 juin
Diffusion de la bande-annonce

LCI / La Matinale diffusion le 29 juin
Annonce du Festival avec extrait de la bande-annonce

France 3 La Rochelle diffusion le 1er juillet
Sujet sur l'ouverture du Festival

France 3 Poitou-Charentes diffusion le 5 juillet
Sujet sur le Festival

Arte / Tracks diffusion en septembre
Entretien avec Frederick Wiseman